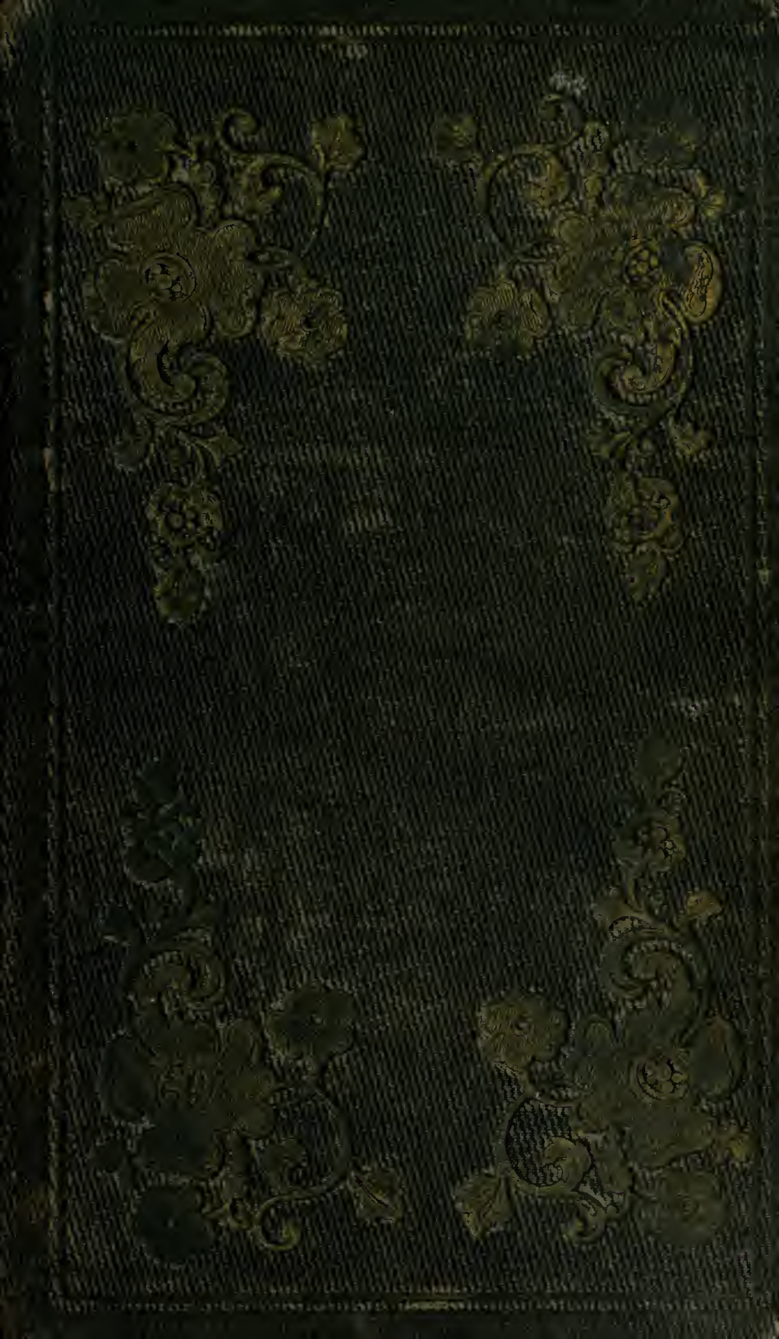
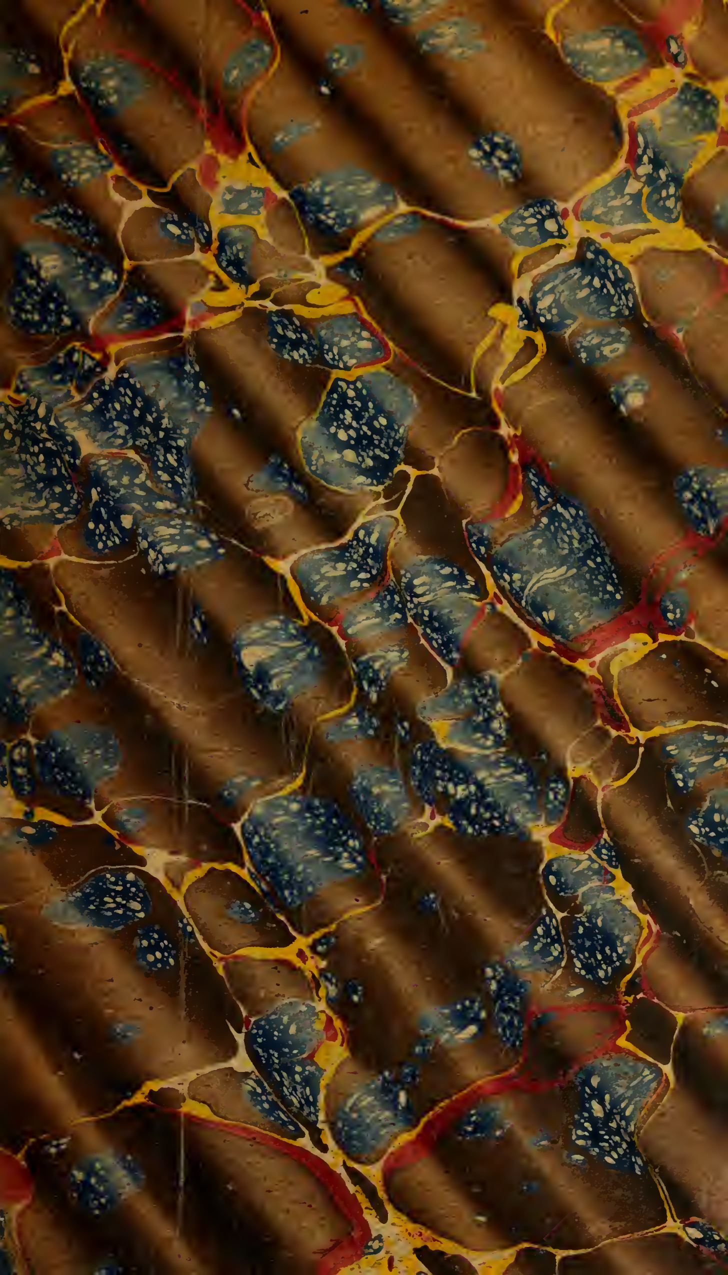






BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROŸ,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, ETC.

J'ai lu, par ordre de S. A. E. Mgr le Cardinal PRINCE DE CROŸ, archevêque de Rouen, primat de Normandie, un livre intitulé : *Contes d'une Mère à sa Fille,* par madame MALLÈS DE BEAULIEU, 6e édition, revue et corrigée, et je n'y ai rien trouvé de contraire à la foi et à la morale.

Rouen, le 25 mai 1842.

Lejeune

Chanoine, Professeur à la Faculté de théologie.

Imprimerie d'E. DUVERGER, rue de Verneuil, n. 4.



Voilà les Enfans soumis du plus indulgent des pères.

P 89.



ROUEN. — Fleury fils aîné, libraire de S. A. R. Mgr. le Cardin

CONTES
D'UNE MÈRE
A SA FILLE.

CONTE I.

LE DONJON DE VINCENNES,

ou

LA CAPTIVITÉ VOLONTAIRE.

—

Au mois de février 1811, on amena au château de Vincennes une dame jeune, belle, intéressante sous tous les rapports. Elle était condamnée pour vingt ans à être renfermée dans le donjon, avec défense expresse de la laisser communiquer avec aucun prisonnier. Cette dame, que je nommerai la comtesse de N.... soutenait son malheur avec une noble fermeté. La seule chose qui lui paraissait difficile à supporter, était cette privation absolue

de toute société : son âme aimante sentait le besoin d'un cœur où elle pût épancher les peines du sien. Elle laissa pénétrer sa pensée au gouverneur du château, qui, touché de compassion pour cette illustre infortunée, lui promit de solliciter pour elle la permission d'avoir une compagne ; il lui fit espérer qu'en offrant de grands avantages à celle qui voudrait partager sa captivité, elle pourrait trouver une jeune personne que l'indigence déciderait à faire le sacrifice de sa liberté. Cet espoir donna quelque consolation à la comtesse. Le gouverneur lui tint parole ; et la permission obtenue, il fit insérer dans les papiers publics l'article suivant :

« Une jeune dame, détenue pour vingt » ans au donjon de Vincennes, désire trou- » ver une compagne qui veuille partager son » sort et adoucir ses ennuis ; elle la traitera » en amie et en égale ; elle lui donnera deux » mille francs par an : et, comme elle sera » logée, nourrie, etc., elle pourra mettre en » réserve la presque totalité de cette somme, » et se faire un sort indépendant pour l'in- » stant où elle recouvrera la liberté. »

Deux ans avant l'événement que je viens

de rapporter, M. Beauval, marchand de meubles, établi dans la rue de Cléry, avait été ruiné par un concours de circonstances malheureuses : trois faillites, dans lesquelles il s'était trouvé enveloppé, avaient achevé sa perte. Sa probité religieuse ne lui permit pas de mettre à l'abri une partie de ce qu'il possédait, pour en frustrer ses créanciers ; il leur abandonna tous ses biens, et ne sauva de son naufrage que son honneur et sa réputation. Cet homme respectable avait cependant une épouse tendrement aimée, et une fille unique, la gloire de ses parents, et le modèle de son sexe : il les voyait, ainsi que lui, réduites à la plus affreuse indigence : mais cette considération ne fut pas capable de le faire balancer dans ce qu'il regardait comme un devoir.

Cette famille infortunée alla se loger à un quatrième étage, dans une rue écartée. Dans les premiers moments elle reçut quelques visites de ceux qui s'étaient dits ses amis ; mais bientôt on l'abandonna à elle-même : le père, son épouse et leur fille ne trouvèrent de ressources que dans leur affection mutuelle et la tendre union qui régnait entre eux.

M. Beauval eut de l'occupation chez un notaire voisin ; sa fille, l'aimable Constance, à laquelle il avait donné une excellente éducation, copiait de la musique; madame Beauval travaillait de même, autant que ses forces le lui permettaient ; mais sa santé, toujours délicate, avait été totalement dérangée par ses derniers malheurs : elle était faible et languissante ; son état donnait à son mari et à sa fille les plus vives inquiétudes.

Un an se passa de la sorte ; les soins affectueux de Constance adoucissaient pour ses parents les peines et les privations qu'entraîne la pauvreté ; ils en devaient éprouver de bien plus terribles. Un jour M. Beauval fut rapporté chez lui dans un état qui différait peu de la mort ; une attaque d'apoplexie lui ôtait tout sentiment. Sa malheureuse femme ne put soutenir ce spectacle ; elle tomba sans connaissance près de son époux. Quelle situation pour la pauvre Constance! elle ne peut quitter ses parents pour aller implorer le secours d'un médecin ; et ce secours ne souffre point de retardement.

Heureusement le Ciel envoya du se-

cours à cette famille désolée. Quelqu'un frappe à la porte. C'était un jeune homme, nommé Firmin, le frère de lait de Constance. Comme il apprenait l'état d'ébéniste dans une maison du voisinage, il venait de temps en temps rendre visite à M. et madame Beauval, qui le recevaient avec affection.

« Je vous en conjure, Firmin, lui dit Constance avec l'accent de la douleur, allez bien vite chercher un médecin, et amenez-le sur-le-champ..... Mon père se meurt... »

A ces mots, le jeune homme vole ; et cinq minutes après il entre suivi du docteur. Madame Beauval a bientôt repris ses sens pour connaître toute l'étendue de son malheur : on administre au mari tous les remèdes usités en pareil cas ; il rouvre les yeux, mais sa langue est embarrassée, ses membres ne peuvent se mouvoir ; le médecin le quitte en promettant de le voir tous les jours.

Firmin avait le cœur le plus sensible ; il était franc et ingénu ; n'ayant jamais vu mauvaise compagnie, ses bonnes qualités n'avaient souffert aucune altération. Il fut

pénétré de la douleur de madame Beauval et de Constance; il leur offrit ses services avec empressement. Mademoiselle Beauval lui témoigna sa reconnaissance, et ne put refuser un secours qu'elle prévoyait devoir lui être très-utile.

Bientôt on ne craignit plus pour les jours de M. Beauval; mais il avait tout le côté droit paralysé, et ne pouvait quitter le lit. Sa femme était dans un état de langueur et d'épuisement qui la rendait incapable de rien faire; ce fut alors que Constance se vit réduite à la dernière misère. La vente de presque tous leurs effets, et même de leurs habits, avait à peine suffi pour fournir aux dépenses qu'avait entraînées la maladie de M. Beauval : les soins dont il avait besoin, ainsi que son épouse, ne permettaient pas à leur fille de se livrer à un travail assidu; quels que fussent ses efforts, elle avait la douleur de voir ses parents manquer des choses les plus nécessaires. L'honnête Firmin partageait en bon frère toutes ses peines, et les adoucissait autant qu'il était en son pouvoir : tout l'argent qu'il pouvait épargner était employé au soulagement de ses malheureux

amis; tantôt c'était une bouteille de vin vieux, tantôt du chocolat ou quelques autres restaurants; et la naïve délicatesse qui accompagnait ces présents leur donnait un prix qui augmentait la reconnaissance. Fallait-il passer plusieurs nuits auprès des malades, Firmin obtenait par ses instances de veiller à son tour; et lorsque Constance voulait s'y opposer, il lui représentait combien il était nécessaire qu'elle ménageât ses forces, unique ressource de ses malheureux parents. Depuis longtemps Firmin se regardait comme faisant partie de la famille Beauval. Mieux que personne il avait su apprécier les angéliques vertus de sa sœur de lait; et sa plus douce espérance était qu'un jour il pourrait lui donner le nom sacré d'épouse. Il était orphelin, mais un oncle fort riche avait promis de l'établir dès qu'il saurait son état; et le jeune homme se proposait d'obtenir la main de Constance, et de devenir l'appui de ses parents. Il les entretenait souvent de ses projets : mademoiselle Beauval les traitait de chimères; mais elle ne pouvait s'empêcher de lui savoir gré de les avoir conçus.

Cependant la situation de cette famille devenait de plus en plus cruelle ; en vain Constance travaillait-elle jour et nuit, en vain Firmin donnait-il tout ce dont il pouvait disposer, cela ne suffisait pas à la subsistance de trois personnes, dont deux étaient en proie à des maux sans relâche, et ne pouvaient rien pour elles-mêmes. Ce fut dans cette position désespérée que Constance lut dans un journal l'article dont j'ai fait mention au commencement de cette histoire. Elle vit sur-le-champ ce que son devoir exigeait d'elle, et ne balança pas à le remplir. J'ai donc entre mes mains, dit-elle, la vie des auteurs de mes jours ; vingt années de la mienne vont leur assurer tous les secours dont ils ont besoin ; je prolongerai leur existence, et du fond de ma prison je veillerai sur ces chers objets de ma tendresse. Combien il m'en coûtera de m'en séparer ! ce sacrifice m'est plus pénible que celui de ma liberté. Dieu puissant ! qui daignes m'offrir un moyen si extraordinaire de conserver les jours de mes parents, soutiens mon courage pour m'arracher de leurs bras et me dérober à leur tendresse ! Et vous, généreux Firmin, mon ami, mon consola-

teur, mon frère je vais vous dire un éternel adieu ! puisse le Ciel répandre sur vous tous ses bénédictions, et acquitter la dette de ma reconnaissance !

C'était le dimanche matin : Firmin, qui ne travaillait jamais en ce jour consacré à la religion et aux bonnes œuvres, était près de M. et madame Beauval, à qui il faisait une lecture. Constance prend le prétexte d'aller rendre quelques ouvrages ; elle embrasse tendrement son père et sa mère, et les serre longtemps sur son cœur oppressé ; elle tend une main à Firmin, qui la baise respectueusement, et sort avec précipitation, comme une victime dévouée qui marche vers le lieu du sacrifice.

Arrivée à Vincennes, elle demande le gouverneur : ses grâces modestes le préviennent en sa faveur ; il la reçoit avec beaucoup de politesse ; et, l'ayant invitée à s'asseoir, il lui demande ce qui l'amène. « Monsieur, répond Constance en lui présentant le journal, je viens me proposer à la dame prisonnière dans ce château ; je suis prête à me dévouer à son service, aux conditions qu'elle propose ; mais de fortes raisons m'obligent à deman-

der qu'elle me donne six mois d'avance sur les appointements qu'elle promet : si elle m'accorde cette grâce, et que j'aie le bonheur de lui convenir, dès ce moment je me renferme avec elle, et je lui consacre ma vie. »

Le gouverneur, surpris, examinait Constance avec intérêt, et ne put s'empêcher de lui faire quelques observations. « Avez-vous bien réfléchi, mademoiselle, avant de prendre cette étrange résolution? Aimable et jeune comme vous l'êtes, n'avez-vous aucun autre moyen d'échapper à l'infortune? Peut-être ignorez-vous à quoi vous vous engagez : une fois que vous aurez mis le pied dans l'appartement de madame la comtesse, vous ne verrez d'êtres vivants qu'elle et le geôlier qui lui apporte ses repas; vous renoncerez à votre famille, à vos amis; vous n'aurez d'autre liberté que celle de vous promener une heure par jour sur une terrasse d'une prodigieuse élévation; enfin, vous allez ensevelir vos jours dans le séjour de la tristesse et des larmes. — J'étais instruite, monsieur, de tout ce que vous venez de m'annoncer; mais rien n'ébranlera ma résolution; elle est fon-

dée sur des motifs sacrés : toute ma crainte est que votre prisonnière n'agrée pas mes services, ou refuse d'accéder à la condition que je suis forcée d'y mettre. — Quel est votre âge, mademoiselle? — Dix-huit ans, monsieur. — Encore un mot, je vous prie : peut-être vous sacrifiez-vous au désir de vous assurer un sort indépendant? N'ayant en ce lieu aucune dépense à faire, quand vous en sortirez vous pourrez avoir un fonds de 40,000 fr. ; mais songez que vous aurez alors trente-huit ans; votre jeunesse sera passée : quelles jouissances vous procurera la petite fortune que vous aurez achetée si cher? — Vous vous trompez, monsieur, sur les raisons qui me déterminent ; mais puisque vous me montrez tant de bonté, veuillez vous rendre à ma prière, et me proposer à la comtesse ; j'attends sa réponse avec une vive anxiété. »

Le gouverneur, étonné de trouver tant de fermeté dans une si jeune personne, lui dit qu'il allait dans l'instant parler à sa prisonnière, et qu'avant une demi-heure son sort serait décidé : « car, ajouta-t-il, madame de N*** doit vous agréer ou vous refuser sans

vous voir; et, sur mon seul témoignage, du moment où vous aurez paru devant elle, vous deviendrez inséparables. »

Constance passa ces instants d'attente dans une grande anxiété; enfin le gouverneur parut, et lui annonça que la comtesse l'acceptait avec joie pour sa compagne : il lui compta mille francs en or, en lui promettant que chaque paiement s'effectuerait ainsi toujours six mois d'avance. Mademoiselle Beauval remercia affectueusement le gouverneur; elle lui demanda la permission d'écrire deux lettres, et la faveur de les envoyer à leur adresse avec la somme qu'elle venait de recevoir. « Ce devoir rempli, lui dit-elle, je vous suivrai sans regrets près de ma nouvelle maîtresse. » Le gouverneur lui accorda ces deux grâces, et la laissa libre d'écrire. Ce ne fut pas sans répandre des larmes qu'elle traça ses adieux à ses parents chéris, mais elle ne s'occupa que de leur adoucir le coup dont elle allait les frapper; elle connaissait trop bien leurs cœurs pour n'être pas assurée que l'aisance dont ils allaient jouir ne les dédommagerait pas de la perte de leur fille; jamais elle n'eût obtenu leur consentement pour le sacri-

fice qu'elle voulait leur faire ; il avait donc fallu tromper leur tendresse pour le consommer. La seconde lettre était pour Firmin, à qui elle devait aussi témoigner ses regrets, et dont elle attendait de nouveaux services. Elle avait à peine achevé, que le gouverneur parut accompagné d'un homme de confiance à qui Constance remit le paquet cacheté à l'adresse de M. Beauval. Cette affaire terminée, elle remercia le gouverneur de sa condescendance, et lui dit qu'elle était à ses ordres. Il la considéra en soupirant ; et, ne voyant sur son visage aucune marque de faiblesse, il lui présenta la main, et, précédés d'un porte-clefs, ils traversèrent des corridors longs et obscurs, fermés par d'énormes portes, qui, en tournant sur leurs gonds, produisaient un bruit sourd et effrayant. A l'extrémité de chaque corridor, on trouvait un escalier tournant qui conduisait à un autre, et celui-là à un nouvel escalier. Enfin ils parvinrent au logement de madame de N... Avant d'entrer, le gouverneur, qui jusque-là avait gardé un profond silence, dit à Constance : « Mademoiselle, ce moment vous est encore accordé ; si le sacrifice vous semble trop pénible, je puis vous

ramener parmi les vivants : songez que si vous passez cette porte, vous dites au monde un adieu qui peut être éternel. »

La réponse de mademoiselle Beauval ne laissant aucun doute sur ses dispositions, la porte s'ouvrit, et le gouverneur la présenta à la comtesse, qui la reçut dans ses bras. « Madame, lui dit-il, en vous amenant cette charmante personne, je crois vous faire un présent inestimable ; je ne doute pas que vous n'en sentiez tout le prix : ce sont certainement les plus nobles motifs qui la conduisent près de vous. Vous êtes deux victimes de l'infortune ; puissiez-vous trouver dans votre réunion les consolations dont vous avez besoin ! Je vous laisse commencer une connaissance où vous ne pouvez toutes deux que gagner. » Il sortit à ces mots, et comme lui j'abandonne mes intéressantes captives pour voir ce qui se passait chez les parents de Contance. Voyant se prolonger l'absence de cette fille chérie, toujours si prompte à revenir près d'éux, ils se livraient aux plus vives inquiétudes. Firmin voulait les rassurer ; mais il partageait toutes leurs craintes, et ne pouvait déguiser ce qui se passait dans son âme. En-

fin le messager de Constance se présente et remet son paquet à M. Beauval. On s'empresse de le questionner ; il répond qu'il n'est instruit de rien, mais que sans doute les lettres qu'il apporte contiennent tous les éclaircissements qu'on peut désirer. Il disparaît ; M. Beauval remet d'une main tremblante le paquet à Firmin ; celui-ci rompt le cachet, et la table est couverte de pièces d'or. « Les lettres ! les lettres ! » disent en même temps le mari et la femme. Le jeune homme ouvre celle qui est adressée à M. Beauval, et lit ce qui suit d'une voix entrecoupée :

LETTRE

DE CONSTANCE A SES PARENTS.

« Pardonnez, chers auteurs de mes jours, pardonnez à votre fille d'avoir disposé de son sort sans votre permission. Le journal ci-joint vous fera connaître l'occasion unique que la Providence m'a offerte de vous tirer de l'affreuse situation où vous êtes. Vous savez que mes faibles efforts ne pouvaient vous procurer le plus absolu nécessaire ; j'avais la douleur de vous voir souffrir sans qu'il me fût

possible d'y apporter aucun soulagement, et j'étais menacée du malheur de vous perdre par l'excès de la misère où nous allions tomber. Croyez, mes chers parents, que vingt ans de réclusion sont un prix bien faible de l'avantage inestimable que je viens de me procurer. La somme que je vous envoie n'est que la moitié de celle que je recevrai chaque année : je serai donc en état de pourvoir à tous vos besoins, de vous procurer les douceurs qu'exigent votre âge et vos infirmités. Le seul sacrifice qui en mérite vraiment le nom, c'est de me séparer de vous, peut-être pour jamais. Cependant j'ai l'espoir que le Ciel prolongera vos jours, et que, le temps de l'épreuve écoulé, vous reverrez à vos pieds et vous recevrez dans vos bras votre heureuse *Constance*.

P. S. N'ayez aucune inquiétude sur mon sort. Je suis auprès d'une dame du plus grand mérite, qui aura pour moi mille égards, et dont la société me sera très-avantageuse. La retraite où nous vivions depuis plusieurs années m'a familiarisée avec la vie solitaire : je ne vois donc pas ce qui pourrait m'empêcher d'être heureuse, surtout avec la douce

pensée que j'aurai diminué vos souffrances, et que je serai toujours l'objet de vos plus tendres affections. »

Le bouleversement de toute la nature n'aurait pas fait une impression plus terrible sur les malheureux époux, que cette fatale nouvelle ; une douleur muette avait suspendu toutes leurs facultés ; ils se regardaient d'un air égaré ; pas une larme ne s'échappait de leurs paupières ; Firmin, baigné de pleurs, était à leurs pieds, leur prodiguait les tendres noms de père et de mère, et jurait de leur consacrer son existence. Les soins de cet excellent jeune homme eurent un heureux effet ; les larmes s'ouvrirent un passage, et vinrent soulager deux cœurs si profondément affligés. Ils parurent désirer de voir la lettre de Firmin ; voici ce qu'elle contenait :

LETTRE

DE CONSTANCE A FIRMIN.

« C'est le Ciel même qui nous sépare, mon cher Firmin ; soumettons-nous à ses décrets ; conservez-moi les sentiments d'un frère ; soyez le fils de mes parents ; rendez-leur, par

vos soins, la fille qu'ils ont perdue. Je vous lègue tous mes devoirs envers eux, et c'est la preuve de mon estime pour vous : je suis sans aucune inquiétude, grâce à la confiance parfaite que vous m'inspirez.

» Commencez par leur procurer un logement sain et commode ; cherchez une personne honnête, soigneuse et attentive, que vous placerez près d'eux pour leur rendre tous les soins qu'exige leur état ; surveillez sa conduite ; et, si vous en êtes content, qu'elle soit récompensée généreusement. Vous-même, mon ami, donnez à notre respectable père, à notre tendre mère, tous les moments dont vous pourrez disposer ; le charme de votre société adoucira leurs ennuis ; vous leur parlerez de leur fille, de votre sœur, qui se repose sur vous pour ses intérêts les plus chers.

» Je souhaite que dans quelques années vous songiez à vous marier : si du fond de ma retraite je pouvais apprendre que vous fussiez heureux, il me semble que je n'aurais plus rien à désirer. »

Firmin reçut avec un respect religieux les

ordres de son amie : il se trouvait si honoré de la confiance qu'elle lui témoignait, que ses regrets en étaient moins amers; il employa toute l'éloquence du cœur pour engager M. et madame Beauval à user des dons de leur fille, conformément à ses intentions, et à lui permettre de s'occuper sans retard du choix de leur nouveau logement. Le père, désolé, était enseveli dans ses pensées, et paraissait ne pas l'entendre ; tout à coup il s'écrie : « Eh bien, mon fils, j'y consens ; arrachez-nous de ce triste séjour, où nous chercherions en vain celle qui l'embellissait ; mais que ce soit pour nous rapprocher de cette fille incomparable! Allons habiter le village de Saint-Mandé ; que mes yeux affaiblis puissent s'arrêter sur ces tours qui renferment ce que j'ai de plus cher au monde. Approuvez-vous ce projet, ma chère amie ? la vue de la prison de notre enfant n'augmentera-t-elle point votre douleur? — Je crois que cela ne saurait rien changer au chagrin profond que je ressens; mais je me conformerai sans peine à vos désirs : que Firmin dispose tout pour nous établir dans le lieu où sans doute nous terminerons nos tristes jours. »

Le jeune homme, ayant obtenu ce consentement, ne perdit pas un moment pour servir ses amis ; il demanda à son maître quelques jours de congé, et les employa si utilement, qu'une jolie maison fut louée à Saint-Mandé, meublée modestement, mais pourvue de tout ce qui peut être utile et agréable dans un ménage. Annette, jeune fille du village, lui fut recommandée par les principaux habitants comme un sujet très-propre à soigner des malades, et possédant la douceur et la patience nécessaires pour cet emploi. Il la présenta à M. et madame Beauval, qui agréèrent ses services. Le premier fut transporté avec toutes les précautions possibles dans sa nouvelle demeure, où il trouva toutes les commodités dont il avait été privé si longtemps. Firmin, satisfait d'avoir rempli des devoirs si chers, les quitta pour retourner à Paris ; mais il leur promit en partant qu'il viendrait passer avec eux tous les dimanches, s'entretenir de l'objet de leurs justes regrets, et partager leur douleur, s'il ne pouvait la soulager.

Cet excellent jeune homme ne put quitter ce lieu sans s'approcher du château autant

que cela était permis. Il en fit de loin le tour ; il mesurait des yeux la hauteur de ses murs ; leur épaisseur effrayait son imagination. « Je suis, disait-il, plus séparé d'elle que si j'en étais à mille lieues : le plus grand éloignement ne pourrait m'empêcher de tenter de la rejoindre ; mais elle respire près de moi, et je l'ai perdue pour toujours ! »

Il est temps de retourner auprès de la comtessse. Elle rendait grâce à la Providence de lui avoir fait trouver une amie en qui elle découvrait à chaque instant mille qualités précieuses : elle avait été agréablement surprise des manières polies et de l'excellent ton de mademoiselle Beauval ; l'heureux choix de ses expressions, sa facilité à s'énoncer, attestaient combien son éducation avait été soignée ; mais toutes les ressources de son esprit, mais le charme de ses talents ne se découvrirent que peu à peu à madame de N... Sa modestie et sa simplicité ne laissaient pas d'abord soupçonner tous les dons qu'elle possédait ; elle était fort habile musicienne, la comtesse avait le même talent, et souvent les charmes d'une douce mélodie faisaient oublier aux deux captives les sujets qu'elles

avaient de s'affliger, ou convertissaient en une tendre mélancolie la tristesse que leur situation devait leur inspirer ; le dessin et la peinture, qu'elles avaient également cultivés, leur offrirent une nouvelle ressource contre l'ennui et le désœuvrement : mais le plus puissant remède qu'elles trouvèrent à leurs peines, ce fut l'amitié qu'elles conçurent l'une pour l'autre, et l'entière confiance qui en fut la suite. Constance apprit de madame de N... tous les secrets de sa vie, et les motifs de son arrestation, qui la rendirent encore plus respectable à ses yeux ; à son tour elle lui fit part de la cause de son dévouement ; elle se livra au plaisir de parler de ses parents, et son cœur ingénu ne craignit pas de se montrer tout entier à son amie : elle lui raconta ce qu'elle devait à Firmin, et lui laissa voir l'affection qu'elle portait à ce vertueux jeune homme. La comtesse en fut encore plus pénétrée d'admiration pour l'héroïsme de Constance, qui sacrifiait à la nature, non-seulement sa jeunesse et sa liberté, mais encore tout son avenir.

Le gouverneur avait tant d'estime pour ses prisonnières, qu'il se plaisait souvent à les

visiter ; il avait appris quelque chose de l'histoire de Constance, et on l'avait instruit que son père et sa mère étaient venus habiter Saint-Mandé ; il crut pouvoir se permettre de lui annoncer cette nouvelle qui devait servir à la consoler. Mademoiselle Beauval apprit, avec un vif attendrissement, cette nouvelle preuve de la tendresse de ses parents. Le gouverneur mit le comble à sa joie, en ajoutant que l'air de la campagne, et l'aisance dont elle jouissait, avaient fortifié la santé de sa mère, et que, malgré les chagrins dont elle était accablée, ses forces revenaient sensiblement ; que le retour du printemps avait aussi produit un bon effet sur son père ; qu'il commençait à marcher, et que sa femme le conduisait tous les jours sur une petite éminence d'où ils pouvaient contempler le château.

De douces larmes baignaient les joues de Constance, à ce touchant récit ; elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance au bon gouverneur, qui lui promit de lui donner fréquemment des nouvelles de sa famille, et se retira charmé d'avoir adouci, sans blesser son devoir, les peines d'une infortunée.

Au bout de six mois, M. et madame Beauval reçurent, par le même messager, la somme de 1,000 francs avec ce billet :

« Mademoiselle Constance se porte à merveille ; elle possède toute l'affection de la dame dont elle partage le sort ; elle supplie ses chers parents de mettre des bornes à leur affliction, et de conserver leur santé. »

Ce peu de lignes, quoiqu'il ne fût pas de la main de leur fille, fit grand plaisir à M. et madame Beauval ; ils les communiquèrent à Firmin. Ce bon jeune homme tenait fidèlement l'engagement qu'il avait pris, de remplir envers eux tous les devoirs de la piété filiale ; il veillait avec un tendre zèle à ce que rien ne leur manquât ; il passait près d'eux ces jours que l'ouvrier de Paris consacre à de frivoles amusements ; il les dévouait au souvenir de Constance et à la consolation de ses parents. Deux ans après leur séparation, l'oncle de Firmin acheta pour lui un fonds considérable ; il se vit solidement établi dans un quartier avantageux : avec quelle douleur il songeait qu'il eût pu offrir à son amie un sort digne d'elle ! L'aisance dont il allait

jouir n'était d'aucun prix à ses yeux, puisqu'il ne pouvait la partager avec elle.

Personne n'ignore les événements de 1814, la défense de Vincennes contre les troupes alliées, et la magnanime résolution du brave gouverneur de ne remettre ce château qu'entre les mains du roi. Je ne rendrai pas compte des alternatives de crainte et d'espérance qu'éprouvèrent M. et madame Beauval, obligés de se réfugier à Paris : ces sentiments sont trop pénibles pour être peints avec vérité. Firmin exposa plus d'une fois sa vie en rôdant autour du château pour savoir quelques nouvelles, et en faire part à ses amis ; mais il n'apprenait que des choses vagues, peu propres à calmer leur inquiétude. Un jour que, réunis tous trois, ils s'entretenaient de l'objet de toutes leurs craintes, la porte du salon s'ouvre, une dame couverte d'un voile se présente, elle tient par la main une jeune personne : c'est Constance, qui se jette dans les bras de ses parents, les arrose de ses larmes d'attendrissement et ne peut exprimer d'une autre manière les sentiments dont son cœur est plein ! Ce sont encore là de ces scènes qu'il faut laisser deviner aux âmes

sensibles, puisqu'on ne peut que les affaiblir en cherchant à les décrire. Firmin contemplait avec ravissement le père, la mère et la fille enlacés dans les bras l'un de l'autre, et exprimant leur joie par les plus touchantes caresses. M. Beauval prend enfin la parole : « Ma fille, dit-il, embrassez votre frère ; Firmin a été pour nous le plus tendre des fils ; commencez à acquitter votre dette envers lui. » Constance, en rougissant, lui adresse mille remercîments affectueux. Elle se tourne ensuite vers la dame, vivement émue de ce spectacle. « Mille fois pardon, lui dit-elle, si j'ai pu vous oublier un moment ; la nature est mon excuse. Mes chers parents, voilà ma protectrice et mon amie ; elle a préféré ce titre à celui de maîtresse : vous lui devez votre fille ; sans ses bontés, sans ses consolations, je n'aurais pu supporter l'absence de tout ce que j'aime ; son amitié a seule eu le pouvoir d'adoucir mes regrets et mes justes douleurs. »

M. et madame Beauval rendirent mille grâces à la comtesse ; elle les assura qu'ils ne lui en devaient point, puisque les soins et les consolations avaient été réciproques, et

que Constance lui avait rendu avec usure tout ce qu'elle avait pu faire pour elle. « Mais, ajouta-t-elle, laissons cela, et parlons de nos affaires. Je viens de recouvrer la liberté, et j'attends un bien plus précieux encore : mon mari, qui était près du roi, va m'être rendu ; il est retenu à Cambrai pour le service de Sa Majesté, et je ne l'attends pas avant huit jours. Je veux, mes amis, passer ce temps au milieu de vous, et qu'il soit employé à assurer le bonheur de ma chère Constance et de l'estimable Firmin ; les circonstances où ils se sont trouvés ont mis leurs vertus dans tout leur jour, et prouvent qu'ils sont dignes l'un de l'autre. Je ne doute pas que M. et madame Beauval ne désirent cette union. — Vous ne vous trompez pas, madame ; mais vous ignorez que ce jeune homme, qui commence seulement à s'établir, dépend d'un oncle, son bienfaiteur, qui ne permettra pas que son neveu épouse une fille sans fortune ; il voudra lui donner une femme dont la dot lui procure les moyens d'étendre son commerce, et de former une bonne maison. » Firmin, se jetant aux pieds de M. Beauval, le conjura de ne pas s'opposer aux démarches qu'il vou-

lait faire auprès de son parent, dont il connaissait le bon cœur, et qui, disait-il, se rendrait non-seulement à ses ardentes prières, mais à l'admiration que lui inspirerait la conduite de Constance.

« Je le pense comme vous, dit la comtesse, et je crois que les 40,000 francs dont je suis redevable à mademoiselle Beauval, et que mon notaire lui comptera le jour de la signature du contrat, aplaniront toutes les difficultés. »

Tous les yeux se fixèrent sur madame de N... avec l'expression de la surprise. Constance se jeta dans ses bras en la conjurant de mettre des bornes à ses bienfaits : « J'accepterai, lui dit-elle, de mon excellente amie, ce qui sera absolument nécessaire pour la subsistance de mes parents, dans le cas où le mariage dont on s'occupe n'aurait pas lieu ; s'il se faisait, je ne rougirais pas de tout devoir à mon époux, et mes efforts, pour le seconder dans son commerce, nous mettraient, je l'espère, en état de soutenir mon père et ma mère. — En vérité, mademoiselle, reprit la comtesse, je trouve très-étrange que vous vouliez m'empêcher de payer mes det-

tes. Vous imaginez-vous que nos engagements soient rompus ? Vous vous êtes donnée à moi pour vingt ans ; j'ai promis 40,000 fr. comme un faible prix d'un si grand sacrifice ; s'il a plu au Ciel d'abréger le temps de notre épreuve, cet événement imprévu ne peut détruire un contrat sacré. Je retrouve ma liberté, un époux chéri ; je rentre dans la jouissance de tous mes biens ; et, comme je ne veux point qu'ils soient grevés par l'obligation de payer une rente, vous permettrez, s'il vous plaît, que je m'acquitte de mes dettes, ne fût-ce que pour les liquider. »

Madame de N..... ne voulut écouter aucune représentation ; elle pressa l'union de Constance et de Firmin, qui obtint facilement le consentement de son oncle ; elle présida aux noces, dont elle voulut faire tous les frais ; et, en quittant cet heureux couple pour se réunir à son mari, elle fit promettre à madame Firmin de venir tous les étés passer au moins un mois à un château qu'elle avait en Normandie.

M. et madame Beauval vivent chez leurs enfants, dont la tendresse et les soins empressés prolongeront leurs jours ; ils ont la

satisfaction de serrer dans leurs bras les enfants de leur chère Constance, et celle-ci reçoit le prix de sa piété filiale par l'estime respectueuse qu'elle inspire, et par la constante tendresse d'un époux qui croit posséder en elle la première de toutes les femmes.

CONTE II.

LA PETITE VILLE,

OU

LA CALOMNIE.

—

Le genre humain n'est qu'une grande famille répandue sur toute la surface de la terre : nous avons tous une même origine, puisque nous devons l'être au Tout-Puissant ; mais, lorsqu'il a formé l'univers, il n'a voulu, dans sa sagesse, créer qu'un couple unique, et l'a seul chargé de peupler toutes les parties du monde, afin que tous les hommes, descendant d'un même père et d'une même mère, fussent unis par les liens de la fraternité, s'aimassent, se secourussent mutuellement, et se regardassent comme les membres d'une même famille.

Par quelle fatalité la conduite de l'homme est-elle diamétralement opposée aux vues de son Créateur ? Dès le commencement du monde, nous voyons le frère s'élever contre son frère ; le juste Abel devient la victime de la jalouse fureur de Caïn. Ces affreux exemples se multiplient en même temps que l'espèce humaine, et bientôt les plus viles passions, le sordide intérêt, la basse envie, l'orgueil et l'ambition divisent les enfants d'Adam, font naître des querelles, amènent des guerres sanglantes, et désolent ce bel univers, ouvrage de la main d'un Dieu ; et, au lieu de l'ordre admirable qu'il y a établi, y font régner le trouble, la confusion et le crime.

Si je te présente, ma Delphine, des réflexions aussi sérieuses, c'est pour en amener d'autres qui conviennent mieux à ton âge et à ton sexe, fait pour embellir la société, pour adoucir la rudesse de l'homme ; c'est la femme qui devrait entretenir l'union dans la grande famille, et, néanmoins, trop souvent son influence ne sert qu'à la troubler. Les petites jalousies des femmes, leur rivalité dans l'art de plaire, mais, plus que tout cela, le désœuvrement on un grand nombre d'elles

vivent, et ce besoin insatiable de parler, qu'on leur reproche avec tant de raison, sont la source de cette humeur médisante qui devient souvent la cause des plus grands malheurs. Mais on en ignore souvent les funestes effets, et telle qui s'endort tranquillement, après avoir, par un propos indiscret, porté un coup mortel à la réputation d'une fille vertueuse, frémirait si elle connaissait les suites affreuses de sa légèreté.

C'est surtout dans les petites villes que s'exerce cette fureur de blâmer les actions des autres, de juger sur les apparences, et même de prêter aux choses les plus innocentes des intentions coupables. On est plus rapproché, on se connaît davantage; on n'est point distrait par le spectacle varié et le mouvement continuel qu'offre une capitale; les sujets de conversation manquent souvent : de là ce caquetage insignifiant que l'on ne ranime qu'au moyen de réflexions malignes et de railleries amères sur le compte des absents.

J'ai coutume, ma chère enfant, d'appuyer les avis que ma tendresse te donne par des faits dont j'ai souvent été moi-même témoin.

L'histoire de Clémentine Vernange te montrera les dangers de la médisance, et t'engagera sans doute à veiller sur toutes tes paroles, pour te préserver des reproches affreux que tu te ferais, si tu devenais la cause de la perte d'un être que, par le commandement exprès de la Divinité, tu dois aimer comme toi-même.

Clémentine avait perdu son père en bas âge; sa mère, que la médiocrité de sa fortune obligeait à l'économie, s'était retirée au couvent, où les maîtres étaient moins coûteux que dans le monde. Madame Vernange assistait à toutes les leçons de sa fille, et l'élevait dans une simplicité qui convenait à l'état de ses affaires. Un vieil ecclésiastique venait tous les matins dire sa messe à cette communauté; il passait ensuite dans la sacristie, où on lui servait une tasse de chocolat. Elle lui était apportée par une petite pensionnaire, et toutes se disputaient cet emploi.

Bientôt Clémentine en obtint le privilége exclusif. Quoiqu'elle n'eût que huit ans, le

bon abbé Ducosquer avait trouvé tant de charmes dans sa conversation aussi naïve que sensée, qu'il demanda qu'on la lui envoyât tous les matins. La petite Vernange était née avec la soif de s'instruire ; l'étude n'était pour elle qu'un amusement qu'elle préférait à tous les jeux de son âge. La ville qu'elle habitait, petite et peu peuplée, offrait bien peu de ressources pour l'éducation ; ses maîtres ne pouvaient lui donner que des connaissances très-bornées, comme leurs lumières ; aussi les embarrassait-elle souvent par les questions que lui suggérait l'avide désir de savoir. Combien elle se trouva heureuse, lorsque son vieil ami se chargea de résoudre toutes les difficultés, d'éclaircir ce qu'il y avait d'obscur dans les leçons qu'elle recevait, et de lui en donner de nouvelles et de plus étendues ! Tous les principes de la langue française lui furent bientôt familiers, et l'exactitude de son orthographe étonnait tout le monde. Au bout de six mois d'étude, elle servit de secrétaire à sa mère, qu'une santé très-délicate rendait incapable d'application, et qui était obligée de s'occuper de beaucoup d'affaires relatives à la tutelle de sa fille. Clé-

mentine, à neuf ans, s'enfermait, les jours de courrier, pour écrire à un avocat ou à un procureur. Madame Vernange lui disait en substance le sujet de la lettre, et elle le développait avec clarté et précision.

Un trait assez plaisant montre le goût que cette enfant avait pour l'étude : en furetant dans la petite bibliothèque de sa mère, elle trouva un volume intitulé : *Méthode du blason,* et orné de beaucoup d'estampes représentant des écussons de toute espèce, avec leur explication détaillée en termes de l'art. Voilà ma petite fille enchantée de sa découverte ; c'est une science nouvelle qui lui semble qu'elle peut acquérir sans le secours de personne ; c'est une mine qu'elle va exploiter, et quelle charmante surprise ne causera-t-elle pas à sa mère et à l'abbé ! Plus fière qu'un conquérant qui vient de découvrir une contrée nouvelle qu'il peut soumettre à son obéissance, Clémentine s'empare du livre, consacre à l'étudier tous ses moments de récréation ; et, au moyen d'une intelligence rare et de la mémoire la plus heureuse, parvient à le comprendre, à en retenir les termes bizarres, et se met en état d'expli-

quer toutes les armes qu'on pourra lui présenter.

Sûre de ses nouvelles connaissances, elle choisit, pour les mettre au jour, le dimanche suivant, où elle devait dîner avec sa mère chez l'abbé Ducosquer. Au dessert, elle se lève, le cœur palpitant, et, présentant à madame Vernange le livre de blason, elle lui indique différentes armoiries, et lui en donne une explication détaillée. Les champs de gueule, de synoples, les pals, les besans, etc., tous ces mots techniques s'étaient classés dans sa jeune tête, et mis chacun à sa place. Clémentine n'était pas exempte d'amour-propre, elle jetait sur sa mère un regard furtif pour jouir de l'impression que devait lui faire cet étalage de savoir. Madame Vernange la laissa achever ; puis d'un ton froid et sévère : « Ma fille, lui dit-elle, lorsqu'une jeune personne veut diriger elle-même ses études, lorsqu'elle néglige de prendre l'avis d'un guide éclairé, elle s'expose à perdre un temps précieux, et à meubler sa mémoire de choses aussi vaines qu'inutiles. Nous ne tenons en rien à la noblesse ; mais notre famille est distinguée dans la bourgeoi-

sie, par de bonnes mœurs et une probité héréditaire : laissons donc l'étude des armoiries à ceux auxquels leurs ancêtres ont transmis le droit d'en avoir, et contentons-nous des titres que les nôtres nous ont laissés à l'estime de nos concitoyens. » La pauvre Clémentine fut très-sensible à cette réprimande, et ses yeux se remplirent de larmes; mais l'abbé prit la parole pour justifier sa bonne intention, et répondit pour elle que cette leçon la corrigerait pour toujours de vouloir se conduire par ses petites lumières. L'aimable enfant en fit la promesse, et un baiser de la bonne mère lui fit oublier son petit chagrin.

La fête de madame Vernange approchait; Clémentine tourmentait l'abbé, qui faisait des vers charmants, pour en obtenir quelques couplets analogues à cette circonstance : il le lui avait promis, mais des occupations imprévues l'empêchèrent de lui tenir parole. Le beau jour arriva, et Clémentine, désolée de n'avoir rien à chanter à sa mère, passa une partie de la nuit à composer trois couplets pleins d'âme et de sensibilité. Madame Vernange en fut très-attendrie, s'empressa de les montrer à l'abbé Ducosquer, qui dé-

couvrit, par cet essai, que son élève avait pour la poésie les plus heureuses dispositions. Il se fit un plaisir de les cultiver; et, après avoir enseigné à Clémentine les règles de la versification, il l'encouragea à composer de petites pièces fugitives; il lui en faisait remarquer les défauts, les corrigeait avec elle; mais il lui présenta toujours cette occupation comme un délassement d'études plus sérieuses.

Je m'arrête avec plaisir sur l'heureuse enfance de Clémentine! Jours fortunés du jeune âge, dont nous ne connaissons tout le prix que lorsqu'ils sont loin de nous, votre touchant souvenir fait quelquefois diversion aux maux qui nous assiégent.

Un murmure sourd annonçait depuis longtemps cette affreuse révolution qui précipita la France dans un abîme de maux. Bientôt elle éclata dans toute sa violence; le trône fut renversé, les autels ébranlés; les vierges du Seigneur, chassées de l'asile qu'elles s'étaient choisi, furent jetées au milieu d'un monde où elles étaient étrangeres; les ministres d'un Dieu de paix qui refusaient de prêter un serment impie et san-

guinaire, furent persécutés avec fureur. Pour éviter la mort ou la déportation, plusieurs prirent la fuite, et trouvèrent, au milieu des bois, dans des chaumières isolées, un refuge qu'on leur eût refusé dans des villes infectées des principes révolutionnaires. L'abbé Ducosquer fut de ce nombre; il disparut, et, quelques recherches que fissent les agents du despotisme, ils ne purent découvrir son asile.

Madame Vernange fut une des victimes les plus malheureuses des événements de cette désastreuse époque. Sa fortune consistait en une portion d'habitation située à l'île Saint-Domingue; cette colonie perdue pour la France, ses revenus furent anéantis. Il ne resta d'autre ressource pour elle et pour sa fille, que le travail de leurs mains. Elles avaient quitté le couvent en même temps que les religieuses, et loué un petit logement dans le quartier le plus tranquille de la ville. Clémentine entrait alors dans sa quinzième année; elle supporta avec beaucoup de courage le changement de sa situation; elle ne s'occupa que d'adoucir les peines de sa mère, et sa tendresse ingénieuse lui en fournit mille

moyens. Madame Vernange n'avait pas négligé d'apprendre à sa fille tous les petits ouvrages de son sexe. Clémentine, adroite comme les fées, cousait parfaitement, brodait au métier et à la main, et nuançait avec tout le goût possible : ces petits talents, que jusqu'alors elle n'avait cultivés que pour son amusement, lui devinrent d'une grande utilité. Elle demanda de l'ouvrage à toutes ses connaissances ; et bientôt la perfection de son travail, la fraîcheur et la propreté de tout ce qui sortait de ses mains, la fit préférer à toute autre ouvrière. Madame Vernange, à qui sa vue affaiblie ne permettait pas de partager ces occupations, se chargea de tous les soins de leur petit ménage, ainsi que d'entretenir le linge et les vêtements ; en sorte que Clémentine, n'étant point détournée de son ouvrage, se levant avec le jour, et animée par le désir d'être utile à sa mère, faisait un gain suffisant pour fournir à leurs besoins, qui se bornaient au simple nécessaire.

On pourrait imaginer que cette jeune personne, dans une position si fâcheuse, trouvait son sort bien malheureux ; c'est qu'on ne

connaît pas la délicatesse et la sensibilité de son âme : elle remplissait un devoir sacré, non comme une tâche pénible, mais comme la source des jouissances les plus pures. Travailler pour sa mère, la distraire et la consoler par les charmes de sa conversation et par une gaieté soutenue, c'était pour elle le bonheur. Madame Vernange, qui voyait les vertus de sa fille s'épurer au creuset de l'adversité, goûtait de nouvelles douceurs dont elle n'avait pas eu d'idée avant ce temps d'épreuves.

Trois années s'écoulèrent dans cette situation. Clémentine venait d'atteindre dix-sept ans, lorsque sa mère lui fut enlevée, en trois jours, par une fièvre maligne. Elle perdit la connaissance dès les premiers instants de sa maladie, et mourut sans la recouvrer : ce fut pour elle un bonheur, puisque l'abandon dans lequel elle laissait sa fille eût rempli ses derniers moments de douleur et d'amertume.

Madame Gélin, propriétaire de la maison, était une femme de soixante-dix ans ; son revenu très-borné ne suffisait à ses besoins qu'au moyen de la plus sévère économie. Elle estimait ses locataires ; elle admirait surtout

la modestie de la jeune fille, son assiduité au travail, et l'égalité de son humeur. Elle fut pénétrée de la perte qu'elle venait de faire, et s'empressa de venir partager sa douleur, et lui offrir tous les secours que les circonstances exigeaient. La pauvre Clémentine, absorbée par le sentiment de son malheur, paraissait aussi inanimée que le corps qu'elle pressait dans ses bras. Madame Gélin employa la voix puissante de la religion pour modérer une affliction aussi légitime. L'infortunée, après avoir donné un dernier baiser à sa bonne mère, consentit à suivre madame Gélin, qui l'emmena dans son appartement, et se chargea de faire rendre les derniers devoirs à madame Vernange.

Clémentine n'avait rien à attendre de sa famille. Tous ses parents étaient ou détenus ou en fuite. Madame Gélin, qui avait un cœur excellent, fut vivement touchée de l'abandon où elle se trouvait, et, lorsque sa douleur fut plus tranquille, elle lui parla en ces termes :

« J'ai beaucoup réfléchi sur votre situation, ma chère enfant ; je sais que votre travail peut toujours vous suffire, et vous mettre

au-dessus du besoin ; mais votre jeunesse ne vous permet pas de vivre seule : si la compagnie d'une femme de mon âge, si mes infirmités ne vous rebutent pas, soyez ma compagne et mon amie ; venez occuper un cabinet qui communique à ma chambre ; acceptez ma table, c'est tout ce que je puis vous offrir ; d'ailleurs vos petits ouvrages fourniront facilement à votre entretien : vous ne me devrez rien, puisque la pension que je vous donnerai sera un dédommagement du temps que je vous ferai perdre, par les soins que la vieillesse exige et que j'attends de votre amitié. »

Clémentine fut pénétrée de reconnaissance pour des offres si généreuses et faites avec tant de délicatesse ; elle les accepta avec joie ; et sa protectrice trouva bientôt qu'en suivant l'impulsion de son cœur sensible, elle avait travaillé pour elle-même. Les soins, les complaisances de son aimable compagne adoucirent ses maux, charmèrent ses ennuis, et semèrent de fleurs le déclin de sa vie.

Madame Gélin avait un jugement sain, mais peu d'esprit, et encore moins de connaissances acquises. Une piété sincère avait

dirigé toute la conduite de sa vie : sa conversation roulait ordinairement sur les maximes qu'elle avait recueillies dans les livres saints, qui étaient sa seule lecture ; quand elle traitait ces sujets, elle devenait éloquente, elle attendrissait, et elle persuadait. Clémentine sut se conformer à sa manière d'être ; leurs entretiens étaient de la plus grande simplicité ; la jeune personne s'interdisait tout ce qui pouvait déceler la supériorité de son esprit, et se mettait sans peine à la portée de son amie. Son âme, pleine de candeur et d'innocence, goûta facilement les charmes de la piété ! la Providence lui ménageait sans doute ce puissant secours pour supporter les épreuves qu'elle lui destinait

Le receveur des contributions, jeune homme de vingt-huit ans, plein d'esprit et de mérite, eut quelques affaires à traiter avec madame Gélin ; Clémentine travaillait auprès d'elle. Lebel, c'était le nom du receveur, fut frappé de la douceur de sa physionomie ; lorsqu'il eut exposé le motif de sa visite, elle se leva, le salua gracieusement en passant devant lui, et se retira dans son cabinet. Il la suivit des yeux en admirant sa taille légère et

la grâce de tous ses mouvements. Après avoir parlé de l'affaire qui l'amenait, Lebel demanda à madame Gélin si la jeune personne qu'il venait de voir était sa parente ; la vieille dame répondit à cette question par le récit des malheurs de Clémentine ; ensuite elle s'étendit sur ses qualités aimables ; la bonté de son cœur, la douceur de son caractère, la fermeté de son âme, sa conduite modeste et réservée reçurent les éloges qu'elles méritaient. Quoique ce panégyrique fût un peu diffus, il fut loin d'ennuyer Lebel, qui prolongea cet entretien autant qu'il put, et se retira pénétré de ce qu'il venait d'entendre, non sans se ménager un prétexte pour revenir bientôt.

Lebel était fils unique d'une veuve qui habitait une terre qui lui appartenait, située à quelques lieues d'A.... Elle avait obtenu pour lui la place qu'il occupait dans cette petite ville, afin de ne pas vivre trop loin de lui, et d'être à portée de le voir fréquemment. Il allait ordinairement passer les jours de vacances avec sa mère, qu'il respectait et aimait de tout son cœur. Elle désirait depuis longtemps de le voir marier, mais il n'avait

encore trouvé dans aucune femme les qualités qui pouvaient l'attacher. Ce n'était pas de frivoles agréments qui devaient fixer son cœur : il ne les estimait qu'autant qu'ils étaient joints à une vertu solide, mais douce, aimable et indulgente. Le portrait que lui avait fait madame Gélin, de sa jeune amie, était celui de l'objet idéal qu'il s'était souvent représenté ; il résolut d'examiner par lui-même si l'amitié ne l'avait point flatté. Il retourna fréquemment dans cette maison, observa d'abord Clémentine avec assez de sang-froid ; mais bientôt il éprouva un sentiment plus tendre, né de l'estime la plus parfaite. Ce fut en présence de madame Gélin qu'il en fit l'aveu ; il demanda à cette dame la main de sa protégée, s'il était assez heureux pour ne pas lui déplaire. Clémentine, depuis qu'elle le connaissait, cherchait à se défendre de l'inclination qu'elle sentait pour lui ; dénuée de fortune et même d'espérances pour l'avenir, elle ne pouvait se flatter de faire un établissement aussi avantageux. Le désintéressement du jeune homme la surprit, et augmenta son estime pour lui ; mais elle combattit son projet par toutes les rai-

sons que sa délicatesse put lui suggérer ; elle lui représenta surtout la difficulté d'obtenir le consentement de sa mère pour une union aussi disproportionnée du côté de la fortune. Lebel l'assura qu'il était sûr de l'obtenir, puisqu'elle ne demandait de lui, dans le choix d'une épouse, qu'une famille honnête, une conduite irréprochable et une réputation sans tache. « Vous possédez tous ces avantages, chère Clémentine, ajouta-t-il ; et, si vous n'avez point d'autres obstacles à m'opposer, dès demain je vole aux genoux de ma mère, et j'en obtiens la seule femme qui puisse assurer mon bonheur. » Madame Gélin, transportée de joie, se rangea du parti du jeune homme ; et Clémentine confuse, mais doucement émue, écouta en silence les arrangements que faisaient madame Gélin et M. Lebel ; celui-ci partit le lendemain pour aller chercher le consentement de sa mère, et deux jours après Clémentine reçut la lettre suivante :

« Combien je vous dois de reconnaissance, mademoiselle ! Grâce à vous, je verrai bientôt rempli le plus cher désir de mon cœur ; vos grâces et vos vertus ont gagné l'affection

de mon fils ; en vous priant d'agréer sa recherche, je sais que je m'assure une fille digne de toute mon estime, dont les qualités aimables feront le charme du reste de ma vie, et rendront mon fils aussi heureux qu'il mérite de l'être. Je souhaiterais qu'une union si désirée pût se terminer promptement : mais des affaires de famille que j'ai encore à régler m'obligent de demander à mon fils un délai de quatre mois. Chargez-vous, aimable Clémentine, de modérer son impatience ; que votre digne protectrice lui continue ses bontés et lui permette de vous voir sous ses yeux. Vos doux entretiens abrégeront ce temps d'épreuves, après lequel je m'empresserai de vous présenter moi-même la main du fils le plus tendre et le plus respectueux, qui ne peut manquer d'être le meilleur des époux, etc. »

Une lettre aussi flatteuse satisfit également celle à qui elle s'adressait et sa respectable amie ; Lebel, à son retour, fut reçu de cette dernière comme l'enfant de la maison. Il s'établit entre ces trois personnes une douce intimité, une confiance parfaite ; et le jeune homme, content de sa situation présente,

attendait avec résignation l'époque fixée par sa mère pour l'accomplissement de ses vœux les plus chers.

Madame Gélin, quoique n'ayant qu'une très-modique aisance, trouvait, par l'ordre qui régnait dans son ménage, et les privations qu'elle savait s'imposer, la faculté d'être utile aux malheureux. Clémentine, depuis qu'elle vivait auprès d'elle, était la dispensatrice de ses libéralités. On était alors à cette époque affreuse où une disette néfaste désolait la France. Des familles entière en proie à l'indigence, suppléaient au pain qui leur manquait par des aliments malsains qui achevaient de détruire leurs forces et leur santé. Des mères, entourées d'enfants en bas âge, avaient le cœur déchiré des plaintes et des gémissements que la faim leur arrachait. Quel vaste champ pour l'active charité de nos deux amies! Clémentine, de grand matin, parcourait les environs de la ville, visitait les chaumières les plus misérables, et, chargée de quelques petits pains, qu'il fallait encore cacher soigneusement, distribuait ce soulagement suivant le besoin de chaque famille.

Un jour que son zèle l'avait emportée plus loin qu'à l'ordinaire, elle découvrit une chétive cabane éloignée de toute autre habitation, et dont le seul aspect donnait l'idée de l'excessive misère de ses habitants ; elle frappe doucement, et, ne recevant point de réponse, elle ouvre une porte fermée par un simple loquet de bois. Elle entre dans un bouge obscur et infect, et, n'y trouvant personne, elle pénètre dans une chambre de derrière, où, sur un banc vermoulu, elle découvre un vieillard vénérable enveloppé d'une mauvaise redingote, et portant sur son visage l'empreinte de la misère et de la maladie, et dans ses yeux le calme de la résignation. Clémentine lui adresse avec attendrissement quelques questions sur son état et sur les moyens de l'adoucir. A peine sa douce voix a-t-elle frappé les oreilles du vieillard, qu'il saisit sa main, la serre dans les siennes et l'arrose de ses larmes. Clémentine, aussi surprise que touchée, le regarde attentivement, et dans ses traits défigurés par de longues souffrances elle reconnaît ceux de son digne instituteur, du tendre ami de son enfance. Mille sentiments confus vinrent assaillir l'âme sen-

sible de la jeune fille ; la joie, la douleur s'y combattaient ; elle ne put d'abord s'exprimer que par un déluge de pleurs, mais l'abbé Ducosquer la pria de modérer son affliction. « Ma fille, lui dit-il, ne songez pas seulement a ce que je souffre, mais à la cause pour laquelle je souffre ; croyez surtout que ce moment de joie, que la Providence m'accorde, me fait oublier des années de peines. Je retrouve mon élève chérie, et je la retrouve dans l'exercice des vertus qu'elle annonçait dès ses jeunes années ; béni soit Dieu, qui me réservait cette consolation avant de m'appeler à lui ! »

L'abbé fit ensuite à Clémentine le récit de toutes les fatigues qu'il avait essuyées et de tous les dangers qu'il avait courus. Toujours errant de bourgade en bourgade, manquant souvent du nécessaire, sans cesse au moment d'être découvert, ce dernier péril l'avait amené dans cette chaumière isolée, où, privé d'air et d'aliments, il était dévoré d'une fièvre ardente, dont il attendait la fin de ses maux, plutôt encore que des quatre-vingt-six ans qu'il venait d'atteindre.

Clémentine raconta à son tour la cruelle

infortune qu'elle avait éprouvée en perdant son excellente mère; puis, elle fit part à son vénérable ami de sa situation présente et du mariage qu'elle devait contracter; mais revenant à l'objet qui l'occupait alors le plus fortement, elle pria le vieillard de lui permettre de mettre madame Gélin dans la confidence du bonheur qu'elle avait eu de le retrouver, afin qu'elles pussent aviser ensemble aux moyens de lui procurer les secours et les remèdes que sa maladie nécessitait. Il y consentit, mais en exigeant de Clémentine la promesse solennelle que cette dame serait la seule à qui elle découvrirait son asile et même son existence.

Madame Gélin était très-inquiète de la longue absence de sa jeune amie. Quand celle-ci lui en eut expliqué la cause, elle se réjouit avec elle de connaître la retraite de l'abbé Ducosquer, et de pouvoir adoucir ses maux; elle jugea qu'ils n'étaient causés que par l'excès de la misère, et que des aliments sains et un régime fortifiant suffiraient pour le rétablir. Le peu d'argent que la vieille dame avait en réserve fut destiné à se procurer du vin vieux, du chocolat de santé, et de la volaille pour

des bouillons. Clémentine les préparait dans la chambre de madame Gélin, ne voulant pas se confier à la fille qui les servait, et tous les matins elle portait à la chaumière ses petites provisions, et faisait prendre au vieillard ce qu'elle croyait propre à le soulager. Elle passait ordinairement une heure auprès de lui, et ne le quittait qu'après avoir recommandé à la vieille Brigitte, qui habitait cette cabane, tous les soins qu'elle jugeait nécessaires à son cher malade. Bientôt elle eut la satisfaction de le voir reprendre des forces; il recouvra le sommeil et l'appétit, et sa santé se rétablit entièrement.

Combien alors Clémentine se trouvait heureuse! Ses matinées étaient consacrées à la reconnaissance et à l'humanité; après dîner, elle avait la société assidue de M. Lebel, qu'elle trouvait chaque jour plus digne de son attachement; le soir, retirée dans son cabinet, elle repassait avec une douce joie toutes ses actions de la journée, et n'y trouvait aucun sujet de remords ou de repentir. Souvent elle prolongeait son travail bien avant dans la nuit. S'apercevant que les moyens de madame Gélin ne pourraient long-

temps suffire aux engagements que sa bienfaisance lui faisait contracter, elle se proposa d'y suppléer par le produit de ses ouvrages, et ce motif lui donna une nouvelle activité.

Tandis que l'innocente Clémentine goûtait ces jouissances pures que la vertu seule peut donner, la méchanceté travaillait sourdement à détruire son bonheur. Le bruit de son prochain mariage s'étant répandu, des mères qui avaient désiré cette alliance pour leurs filles, des jeunes personnes à qui Lebel paraissait un parti avantageux, éprouvèrent un secret dépit de la préférence qu'obtenait une fille sans fortune qui vivait des bienfaits de sa protectrice. Tant qu'on l'avait vue pauvre et délaissée, comme elle n'excitait point l'envie, on rendait justice à sa conduite, on la citait même comme un modèle de réserve et de modestie ; mais lorsque le sort heureux qui se préparait pour elle l'eut rendue l'objet d'une basse jalousie, on lui chercha des torts, et la malignité empoisonna ses démarches les plus innocentes. Ses fréquentes sorties à une heure où l'on supposait que sa protectrice était encore endormie, furent épiées et attribuées à des motifs coupables,

ainsi que le mystère dont elle les enveloppait. Ces bruits circulèrent dans toutes les sociétés ; des femmes, pour se désennuyer de leur oisive existence, répétèrent ces propos malins, et les commentèrent pour le seul plaisir de parler ; enfin, il demeura constant, dans toute la ville, que Clémentine avait quelque intrigue secrète et ne méritait plus l'estime publique ; on s'apitoyait sur le sort du pauvre Lebel, si indignement trompé par une fille artificieuse, et l'on désirait charitablement qu'il pût être éclairé sur la folie qu'il allait faire.

Ces horribles calomnies n'étaient ignorées que des personnes qu'elles intéressaient. Madame Gélin et Clémentine vivaient dans une retraite absolue et dans une profonde sécurité, et Lebel, qui passait avec elles tous ses moments de loisir, ignorait tous les propos qui se tenaient. Il n'en fut pas ainsi de sa mère ; on eut grand soin de l'en instruire ; avec un esprit très-borné, elle était crédule, facile à prévenir, et d'une extrême obstination. Elle reçut les fâcheuses impressions qu'on voulut lui donner sur la conduite de sa future belle-fille, et, n'écoutant que sa co-

lère, elle manda sur-le-champ son fils, et lui déclara qu'il fallait renoncer à Clémentine ou encourir sa malédiction. Que devint le malheureux Lebel, à ces terribles paroles! La surprise et la douleur suspendirent toutes les facultés de son âme; il ne reprit ses sens que pour demander à sa mère les raisons d'un si cruel changement. « La réputation de mademoiselle Vernange est perdue, lui dit-elle froidement : j'aimerais mieux mourir que de la voir votre femme. » On peut juger avec quelle ardeur le jeune homme plaida la cause de celle qu'il aimait : il répondit sur sa tête de son innocence, proposa d'aller à la source de ces bruits injurieux, et d'en démontrer la fausseté; mais sa mère lui répéta avec véhémence qu'elle le renoncerait pour son fils s'il ne rompait sans retour avec Clémentine, et que, s'il ne se soumettait pas à sa volonté, il serait cause de sa mort. Quelle alternative pénible pour un cœur aussi délicat! Il voyait l'impossibilité de ramener sa mère; il était assuré que mademoiselle Vernange lui refuserait sa main dès qu'elle saurait que madame Lebel s'opposait à leur union. Après avoir tout tenté inutilement pour flé-

chir cette dernière, le désespoir s'empara de lui ; il prit la poste, et alla prendre du service dans les troupes qui se rassemblaient sous les ordres du général Moreau, pour défendre nos frontières ; il y obtint facilement un poste honorable, et consacra à son pays une vie qui ne lui offrait plus aucune espérance de bonheur.

Madame Lebel n'apprit le départ de son fils que par une lettre qui fut trouvée sur son secrétaire, et dont voici le contenu :

« Je vous quitte, ma mère, pour vous conserver l'obéissance que je vous dois. Vous préférez, dites-vous, la mort à mon union avec celle que j'avais choisie ; moi je la préfère à la nécessité de manquer à des engagements aussi chers que sacrés. Je vais la chercher au milieu des ennemis de ma patrie ; j'ai le pressentiment qu'elle ne tardera pas à me délivrer du malheur de vivre dans votre disgrâce, ou de manquer de foi à celle qui était si digne de devenir votre fille. Pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer, et songez avec bonté au plus respectueux des fils. »

Quelque entêtée que fût madame Lebel

dans ses résolutions, elle fut désespérée du parti violent qu'avait pris son fils; elle dépêcha des gens par diverses routes pour lui ordonner de sa part de revenir près d'elle ; mais, comme il avait pris des chemins détournés, il ne fut point arrêté dans sa marche, et arriva sans obstacle à sa destination.

Que se passait-il à A... pendant ce temps? Madame Gélin et Clémentine attendaient Lebel à chaque instant, et s'en entretenaient avec le plus vif intérêt. On apporte une lettre dont l'écriture est bien connue; elle était à l'adresse de madame Gélin, pour remettre à mademoiselle Vernange. Celle-ci l'ouvre avec empressement, et en commence tout haut la lecture. La voici :

« Chère et innocente Clémentine,

» On vous a calomniée près de ma mère; elle a pris contre vous des impressions que rien ne peut détruire. Elle m'a menacé de sa malédiction si je ne renonçais à vous ; elle m'a juré que sa mort suivrait ma désobéissance. Placé entre l'alternative d'être un fils ingrat et rebelle ou de sacrifier tout le bon-

heur de ma vie, persuadé d'ailleurs que quand je voudrais être votre époux, contre la volonté de ma mère, votre vertu ne vous permettrait pas d'y consentir, j'ai pris le seul parti qui pouvait convenir à mon désespoir, je vais joindre l'armée. Sans attenter sur une vie qui m'est odieuse, mais dont je n'ai pas le droit de disposer, j'espère trouver la fin de mes peines en remplissant le devoir d'un citoyen. Votre image chérie me suivra partout; mon estime et mon respect pour vous n'ont pas souffert la moindre altération, et mon seul espoir est de vous retrouver dans un monde meilleur. Adieu, chère Clémentine, adieu, sa bonne et respectable amie; recevez mes vœux pour votre bonheur, et songez quelquefois au malheureux Lebel. »

La voix de mademoiselle de Vernange s'était altérée par degrés en lisant cette fatale lettre; elle eut cependant le courage de l'achever, malgré l'impression cruelle qu'elle en recevait. Elle et son amie se trouvèrent dans une confusion d'idées qui leur paraissait l'effet d'un songe pénible et leur ôtait la faculté de parler; Clémentine sortit la première de

cet état de stupeur. « De grâce, dit-elle à madame Gélin, ne vous laissez point abattre par l'adversité qui m'arrive ; certaine de ne l'avoir pas méritée, j'espère que le ciel me donnera la force de la supporter. J'ignore ce qui a pu flétrir ma réputation, mais je ne me reproche aucune de mes actions, ni même de mes pensées. J'approuve la conduite de Lebel : en s'éloignant, il s'épargne de cruels combats ; je suis heureuse de pouvoir toujours l'estimer et conserver son souvenir ; mais je réglerai mes sentiments, et j'espère retrouver bientôt la tranquillité de l'âme. Madame Gélin admirait le courage de sa jeune amie ; son âge et son caractère la rendaient incapable de le partager ; mais elle eut la prudence de cacher sa faiblesse, et de ne gémir qu'en secret sur les infortunes de celle qu'elle chérissait comme sa fille.

L'abbé Ducosquer, instruit de ce qui venait d'arriver, fut profondément touché des malheurs de son élève ; c'était à lui qu'elle ouvrait son cœur sans réserve, c'était devant lui qu'elle laissait couler ses larmes sans contrainte ; mais les discours du vieillard, pleins de sagesse et de piété, ranimaient ses forces

abattues, et ramenaient le calme dans son cœur agité. La méchanceté, qui avait détruit toutes ses espérances de bonheur, avait encore eu d'autres suites. Avant cette époque, plusieurs jeunes personnes lui apportaient elles-mêmes de l'ouvrage, et les charmes de sa conversation les retenaient longtemps auprès d'elle ; ce fut désormais des femmes de chambre qui lui furent envoyées : lorsqu'on la rencontrait, on évitait de la regarder, pour ne pas répondre à son salut ; elle supportait toutes ces humiliations avec une douceur angélique, et s'en consolait par le témoignage d'une conscience pure et d'un cœur innocent.

Enfin arriva le moment où la France devait respirer sous un gouvernement plus doux. Les prisons furent ouvertes ; les ecclésiastiques eurent la liberté de reparaître, et commencèrent à reprendre leurs fonctions. L'abbé Ducosquer quitta la cabane hospitalière de la pauvre Brigitte, et vint occuper un petit logement à A... Toutes ses anciennes connaissances s'empressèrent de l'aller voir ; on voulait savoir tout ce qui lui était arrivé ; il en faisait le récit à ses amis ;

et, lorsqu'il en était venu à sa rencontre avec mademoiselle Vernange, sa reconnaissance s'exprimait avec feu; il peignait, avec les couleurs les plus vives, tout ce qu'il devait à ses soins et aux bienfaits de madame Gélin. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il apprit que cette conduite généreuse était la source des calomnies dont mademoiselle Vernange était la victime! avec quelle ardeur s'empressa-t-il de la justifier et de faire renaître dans tous les cœurs les sentiments d'estime et d'admiration dont elle était si digne! La vérité, qu'il montra dans tout son jour, ramena tous les esprits, qui passèrent de leur injuste prévention à l'enthousiasme pour des vertus si longtemps méconnues. La modeste Clémentine vit triompher son innocence avec la même modération qu'elle avait montrée dans son malheur; mais madame Gélin triompha elle-même de la confusion des ennemies de sa chère fille, et jouit du mépris qu'inspirait leur malignité. Elle conçut aussi l'idée que l'union projetée pourrait se renouer; elle s'en occupait secrètement, lorsqu'elle reçut de madame Lebel la lettre suivante :

« Madame,

» Votre aimable protégée pourrait-elle refuser à une mère infortunée le pardon qu'elle lui demande? J'ai été trop tard détrompée, et mes regrets ne peuvent réparer les maux que j'ai causés. J'ai séparé deux cœurs dignes l'un de l'autre ; j'ai réduit mon malheureux fils au désespoir ; il a trouvé à la bataille de..... la mort qu'il désirait ; je viens d'apprendre cette funeste nouvelle qui m'a déchiré le cœur. Je suis l'assassin de mon unique enfant, et cette pensée empoisonnera le reste de mes tristes jours. Le testament de mon fils, qui m'a été envoyé, porte un legs de quarante mille francs en faveur de mademoiselle Vernange ; mon cœur le lui confirme, et, en daignant l'accepter, elle me procurera la seule consolation que je sois capable de goûter. »

Madame Gélin fut consternée à la lecture de cette lettre ; elle la communiqua d'abord à l'abbé Ducosquer, et tous deux n'annoncèrent à Clémentine la mort de Lebel qu'avec les plus grandes précautions. Ce coup fut ter-

rible pour elle; mais sa résignation n'en fut point ébranlée; elle se prêta aux consolations de ses amis, et reçut leurs soins avec reconnaissance, quoiqu'elle eût préféré se livrer, dans la solitude, à sa douleur et à ses justes regrets. Madame Gélin répondit à madame Lebel, et accepta, au nom de mademoiselle Vernange, le don de l'infortuné Lebel, en assurant sa mère que sa jeune amie, loin de conserver aucun ressentiment, avait toujours pour elle le respect et l'affection d'une fille.

Le temps modéra l'affliction de Clémentine, et ne lui laissa de celui qu'elle avait perdu qu'un souvenir tendre et mêlé de quelque douceur. Sa petite fortune fut placée sûrement par les soins de ses amis; elle jouit alors d'un sort indépendant et de la faculté de suivre ses inclinations bienfaisantes. La considération publique l'environnait, l'amitié remplissait son cœur, et, n'étant plus forcée à un travail assidu, elle avait la faculté de se livrer de nouveau à l'étude, pour laquelle elle avait toujours le même goût, et d'exercer son esprit et son imagination.

L'abbé Ducosquer eut à cette époque la

satisfaction de revoir un neveu qui lui était très-cher, et qu'il avait perdu de vue depuis six ans par suite des circonstances politiques. M. Désessards arrivait de l'armée, où il s'était signalé en plusieurs occasions ; c'était un homme de quarante ans, d'une physionomie noble et spirituelle ; sa taille était fort belle, et les qualités de son âme répondaient à ces avantages extérieurs. Privé de bonne heure de ses parents, il avait eu son oncle pour protecteur et pour mentor ; les vertus qu'il possédait étaient fondées sur des principes solides ; aussi avaient-elles résisté aux orages de la révolution. Dans ce choc d'opinions contraires, il avait su se concilier l'estime de tous les partis par une conduite constamment honnête et respectable.

L'abbé fut très-empressé de présenter son neveu à madame Gélin et à mademoiselle Vernange ; ce que le dernier avait appris de cette jeune personne l'avait pénétré d'admiration ; sa vue fortifia cette impression ; le voile de modestie dont elle couvrait tant de rares qualités ajoutait à leur charme, et Désessards demeura convaincu qu'elle était la seule femme qu'il pût désirer pour la compagne de sa vie.

Bien des obstacles semblaient s'opposer à ses vœux : le souvenir récent d'un homme qu'elle avait aimé ne permettrait pas sitôt à Clémentine d'écouter d'autres propositions ; elle n'avait que dix-huit ans, et une si grande différence d'âge pourrait l'effrayer ; enfin, Déssessards se trouvait si éloigné de la mériter, qu'il n'osait se livrer à l'espérance de lui plaire. Cependant il fut encouragé par son oncle, qui désirait vivement cette union. L'abbé passait toutes ses heures de loisir chez madame Gélin. Son neveu vivant avec lui, il était naturel qu'il l'accompagnât ; il fut bientôt goûté de la vieille dame, qui ne trouvait jamais ses visites trop fréquentes. Il faisait avec complaisance sa partie de piquet, et, lorsqu'elle était fatiguée du jeu, il s'établissait près du métier de Clémentine, et lui lisait nos meilleurs poètes avec tout le goût possible et cet accent enchanteur qui pénètre jusqu'à l'âme. Quelquefois il accompagnait sur la guitare la douce voix de mademoiselle Vernange ; il dessinait tous ses ouvrages, et ses soins empressés suppléaient au silence qu'il s'imposait. Il s'était écoulé plus d'un an depuis la mort du malheureux Lebel ;

l'abbé pressait en vain son neveu de s'expliquer; le respect et une timidité que la véritable affection inspire, suspendaient l'aveu de ses sentiments; un motif bien délicat le retenait encore : il craignait que sa fortune, qui était considérable, ne parût à Clémentine le fondement de ses espérances. L'âme noble de cette jeune personne lui étant parfaitement connue, il ne voulait pas qu'elle le soupçonnât d'attacher trop de prix à des biens qui n'en ont que par l'usage qu'on en fait.

Pour terminer toutes ses indécisions, l'abbé résolut, de concert avec madame Gélin, d'agir auprès de mademoiselle Vernange, de lui découvrir les sentiments de son neveu, et de pénétrer les siens. Il n'était pas difficile de lire dans cette âme ingénue : sa réponse à ses amis fut aussi simple que franche. « La recherche de M. Désessards, leur dit-elle. m'honore et ne me déplaît pas; j'ai pour lui la plus parfaite estime, de l'amitié et de la reconnaissance ; s'il veut se contenter des sentiments que je viens de vous exprimer, je consens à devenir son épouse, et j'espère en remplir tous les devoirs. »

Cette réponse, qui fut fidèlement rendue

à Désessards, combla tous ses vœux ; quinze jours après le mariage fut célébré sans aucune pompe, suivant le désir de Clémentine. Les nouveaux époux partirent pour une terre superbe que Désessards possédait à quatre lieues d'A... Madame Gélin céda à leurs instances, et alla habiter un joli appartement dans leur château ; elle reçut jusqu'à sa mort les soins de celle qu'elle avait recueillie dans son malheur. L'abbé Ducosquer s'était aussi fixé chez son neveu ; il vécut encore dix ans, et conserva un jugement sain et une douce gaieté jusqu'à la fin de sa vie.

Jamais ménage ne fut plus heureux que celui de M. et madame Désessards ; ils firent le charme des sociétés, le bonheur de tout ce qui les environnait, et se virent renaître dans des enfants dont la conduite et les vertus furent le complément de leur félicité.

CONTE III.

LA MÈRE BIEN REMPLACÉE.

—

La mort de madame de Saint-Alme venait de rompre l'union la mieux assortie; son époux, inconsolable, s'était promis de ne jamais former d'autres liens et de vivre uniquement pour les enfants qu'elle lui avait laissés. Octavie, sa fille aînée, âgée de treize ans, était bonne et sensible, mais étourdie, légère et dissipée. Sa mère avait reconnu ses défauts, et aurait bien voulu les corriger; mais elle était, sur cet article, perpétuellement contrariée par sa belle-mère, qui vivait avec ses enfants, et qui avait pour sa petite-fille une tendresse aveugle et une extrême faiblesse. Elle était âgée et infirme, et la jeune madame de Saint-Alme avait tou-

jours craint de la fâcher et d'augmenter ses maux en résistant à ses volontés. La grand' maman n'avait jamais voulu consentir que sa chère Octavie fût mise en pension ; elle assurait qu'elle mourrait de chagrin si on la privait de cette enfant, et avait exigé que des maîtres du dehors vinssent lui donner des leçons.

Après la perte de sa femme, M. de Saint-Alme avait renouvelé ses instances pour obtenir de sa mère que sa fille entrât chez madame C..., dont la pension était bien dirigée, et qui formait des élèves distinguées ; mais la douleur de sa mère, ses reproches et ses emportements l'obligèrent de renoncer à ce projet ; il voyait avec peine l'éducation de sa fille absolument manquée. Elle prenait ses leçons dans la chambre de sa grand'mère ; mais elle n'y donnait aucune attention, et ne désirait que d'en voir la fin pour se livrer aux amusements les plus frivoles. Lorsque madame de Saint-Alme l'engageait à étudier, un mal de tête de commande venait à son secours ; elle avait besoin, disait-elle, de prendre l'air, et sa crédule grand'mère l'envoyait au jardin, et n'exigeait plus d'elle aucune

application. Son frère Jules, enfant de six ans, et sa petite sœur Hermine, qui n'en avait que trois, étaient négligés et abandonnés aux soins des domestiques. Octavie avait bien d'autre chose à faire que de s'en occuper. L'été, les parties de volant avec de petites compagnes, les courses dans de petits chariots; l'hiver, les boules de neige et les glissades sur la glace du bassin remplissaient tous ses moments. M. de Saint-Alme occupait une place importante dans une administration. Après une journée remplie par un travail pénible et fastidieux, il rentrait chez lui à six heures pour dîner. Sa mère, que ses infirmités retenaient dans son appartement, ne paraissait point au salon; il n'avait d'autre compagnie que celle de ses enfants; les deux petits arrivaient, le visage et les mains sales, les cheveux en désordre, et les vêtements tachés ou déchirés; Octavie, presque aussi négligée, prenait sa place près de son père, après lui avoir fait de tendres caresses, auxquelles il était fort sensible, et qui faisaient un moment diversion à ses douloureuses pensées. M. de Saint-Alme cherchait, par des discours sensés, mais pleins de douceur,

à tourner l'esprit de sa fille vers des objets utiles ; il lui demandait compte de ses études, lui donnait des leçons de morale qu'il rendait plus frappantes par des exemples tirés de l'histoire ; mais l'ennui que tout entretien raisonnable causait à Octavie se peignait sur sa figure ; et son père, rebuté du peu de succès de ses efforts, prenait un livre, ou se retirait dans son cabinet.

Il éprouvait encore un autre chagrin ; il s'apercevait que le plus grand désordre régnait dans sa maison. Une femme, chargée de veiller à l'entretien du linge et des habits, s'acquittait très-mal de son emploi depuis qu'elle n'était plus surveillée par une maîtresse attentive ; la dépense de la table était presque doublée, sans qu'elle fût mieux servie, parce qu'il se faisait un gaspillage de toutes les provisions. M. de Saint-Alme, accoutumé aux attentions délicates, aux soins empressés d'une femme qui l'aimait, avait beaucoup à souffrir de la négligence de ses domestiques ; il ne trouvait jamais sous sa main les choses dont il avait besoin ; il était contrarié du matin au soir. Quoique toutes ces considérations lui fissent sentir plus vi-

vement la perte de son épouse, et augmentassent ses regrets, elles lui firent aussi naître l'idée de la remplacer, et de mettre à la tête de sa maison une femme intéressée à sa prospérité. Son cœur se révolta d'abord contre ce projet; mais l'ayant mûri par de sérieuses réflexions, il prit un parti décisif, se promettant bien de ne consulter dans son choix que la raison, sa tendresse pour ses enfants, et leur véritable intérêt. Son année de deuil était écoulée; mais le tendre souvenir qu'il conservait de madame de Saint-Alme retardait, de jour en jour, l'accomplissement du dessein qu'il avait formé. Enfin il se décida à l'annoncer à sa fille, afin de la disposer aux sentiments de respect et d'attachement qu'il voulait exiger d'elle pour sa future belle-mère. Il la fit appeler dans son cabinet ; et, l'ayant prise sur ses genoux, il lui fit part de sa résolution, entra avec bonté dans le détail des raisons qui motivaient sa conduite, pour lui en faire sentir la nécessité, et termina en lui disant : « Tu vois, chère Octavie, qu'il me faut une compagne qui prévienne mes besoins ; qui, par la douceur de son entretien et les ressources d'un esprit cultivé, me dé-

lasse des fatigues de mon travail, qui soigne mes enfants, surveille leurs études, et leur tienne lieu de la mère qu'ils ont perdue. » Octavie avait écouté son père sans l'interrompre : la surprise et le saisissement qu'elle éprouvait lui ôtaient l'usage de la parole. Il se fit tout à coup une grande révolution dans son esprit et dans toutes ses idées ; et, formant sur-le-champ une ferme résolution, elle se laissa glisser aux pieds de M. de Saint-Alme, et elle embrassa ses genoux en fondant en larmes.

Étonné d'une si profonde douleur, il la pria de se calmer et de lui apprendre la cause de l'état où il la voyait. Elle reprit un peu de courage, et lui dit d'une voix tremblante : « Je sais, mon cher papa, que vous êtes le maître de vos actions, et que je ne dois qu'à votre extrême bonté pour votre Octavie la faveur que vous me faites en me prévenant de vos desseins ; j'ose cependant en solliciter une plus grande, et qui excitera ma plus vive reconnaissance : c'est au nom de mon excellente mère, de l'épouse que vous avez tant chérie, que je vous supplie d'accorder encore une année à son souvenir et à nos re-

grets ; ce temps écoulé, vos volontés s'accompliront sans qu'il m'échappe un soupir ; je serai une fille soumise et respectueuse pour celle que vous aurez jugée digne de remplacer ma mère, et je me souviendrai toute ma vie de la condescendance que vous m'aurez montrée. » Ce petit discours, entrecoupé de sanglots, les pleurs dont Octavie arrosait les mains de son père, en les couvrant de baisers, tout cela lui causa un tel attendrissement, que quelques larmes s'échappèrent de ses paupières et se mêlèrent à celles de sa fille. Il la releva, et, la serrant dans ses bras : « Chère enfant, lui dit-il, je cède à tes prières ; ce ne sera pas en vain que tu auras invoqué le nom de ta mère ; je consens à souffrir encore, pendant un an, tous les inconvénients qui naissent de mon veuvage, et à te laisser le temps de t'accoutumer à l'idée d'une belle-mère. Comme ce sera la raison qui me guidera dans mon choix, sois sûre qu'il ne te rendra pas malheureuse. »

Octavie remercia son père avec les expressions les plus touchantes ; et, ayant reçu l'ordre de se retirer, elle s'enferma dans sa chambre, où elle se livra, pour la première

fois de sa vie, a des réflexions sérieuses et suivies. Elle commença par se rappeler la conduite de sa mère ; l'utile emploi qu'elle faisait de son temps ; l'ordre qui régnait chez elle ; ses soins pour ses enfants ; son aménité avec son époux, dont elle consultait tous les goûts et prévenait tous les désirs ; enfin, les charmes de sa conversation, aussi sensée qu'agréable, qui faisaient écouler si promptement les heures de la soirée. « Voilà mon modèle, pensa-t-elle ensuite ; dès ce moment, toute mon étude sera de l'imiter. » Ce fut d'après ces idées qu'elle forma son plan de réforme ; elle fit par écrit une distribution des heures de la journée, qu'elle trouvait bien courte pour tout ce qu'elle voulait entreprendre. Elle s'endormit, l'esprit rempli de son projet, et vit en songe madame de Saint-Alme qui lui tendait les bras, et, avec un doux sourire, la félicitait de l'heureux changement qui s'était fait en elle : elle se réveilla, le cœur plein de joie et animée d'un nouveau courage ; et, se mettant à genoux devant le portrait de sa mère, elle lui promit d'être constante dans ses résolutions.

Octavie se levait ordinairement à neuf

heures; ce jour-là elle fut debout à six, et se promit d'être tous les matins aussi diligente. Après avoir fait sa prière, elle passa deux heures à étudier ses leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A huit heures, elle entra dans la chambre de son frère et de sa sœur, qu'elle trouva encore au lit; elle les fit lever, et présida elle-même à tous les soins que la propreté exige. Mais, lorsqu'elle voulut leur donner du linge blanc, elle ne trouva dans l'armoire qui renfermait leurs vêtements que des chemises déchirées, des bas percés, etc. Les habits de Jules étaient tachés de graisse, et les petites robes d'Hermine étaient en pièces. Il était difficile de remédier à ce désordre. Madame Millet, chargée de tous ces détails, était la favorite de madame de Saint-Alme, à qui elle donnait tous les soins qu'exigeait sa position; il n'y avait pas moyen de se plaindre de sa négligence; et, pour se mettre à sa place, il fallait l'obtenir d'elle-même. Voici comment s'y prit Octavie; elle l'alla trouver, et voici l'entretien qu'elles eurent ensemble.

OCTAVIE.

Je viens, ma chère madame Millet, d'habiller mon frère et ma sœur pour vous en éviter la peine; en vérité, vous avez beaucoup plus d'ouvrage que vous n'en pouvez faire, et je serais charmée de vous débarrasser d'une partie de vos occupations. Vous êtes si utile à ma bonne-maman, et vous lui êtes si chère, que je voudrais que vous puissiez rester toujours auprès d'elle ; voulez-vous me charger du soin du linge de la maison et de celui des vêtements? je tâcherai de m'en bien acquitter, et vous pourrez jouir d'un peu de repos.

Mme MILLET.

Vous n'y pensez pas, mademoiselle ; savez-vous que ce détail est immense et prendrait tout votre temps? Il ne vous en resterait plus pour ces parties de jeux que vous aimez tant. J'ai sans doute ici beaucoup de fatigue et d'embarras; mais je suis si attachée à madame de Saint-Alme, que je supporte tout pour l'amour d'elle. Je ne puis pas compter sur un enfant pour partager mon travail ;

ainsi les choses iront comme cela tant qu'elles pourront.

OCTAVIE.

Je conviens que jusqu'ici je n'ai été qu'une enfant ; mais je vais avoir quatorze ans, et j'ai résolu de renoncer à tous les enfantillages qui remplissaient mon temps. (*D'un ton caressant*) : Essayez, ma bonne madame Millet, et que ce soit entre vous et moi ; si je fais bien, vous en aurez l'honneur ; si je fais mal, vous serez la maîtresse de me retirer votre confiance.

Octavie accompagna cette prière de manières si engageantes, que madame Millet se rendit à ses désirs, et lui remit les clefs qui concernaient son nouvel emploi.

Madame de Saint-Alme déjeunait à dix heures ; Octavie faisait ce repas avec elle : ce jour-là elle se présenta avec une physionomie animée et un visage si riant, que la vieille dame s'en aperçut. « Qu'a donc mon Octavie ? dit-elle, après l'avoir tendrement embrassée. Sans doute elle a arrangé quelque partie de plaisir bien agréable, et je vois qu'il faudra donner des cachets à ses maîtres et les remettre à demain. — Non, non, chère ma-

man, j'ai une prière toute contraire à vous faire ; veuillez les engager à redoubler de soins pour mon instruction, et les assurer que désormais ils seront satisfaits de mon application. — Charmante petite ! s'écria madame de Saint-Alme en la serrant dans ses bras ; n'avais-je pas raison de dire qu'il ne faut point tourmenter les enfants, et que ceux que l'on gêne le moins sont souvent les meilleurs sujets ? Mais qui t'a donc fait prendre une résolution si subite ? — Maman, c'est l'âge, sans doute ; j'ai songé que dans un an je serai regardée comme une grande demoiselle, et qu'il est temps que je renonce aux amusements de l'enfance. »

Les maîtres arrivèrent successivement ; madame de Saint-Alme leur fit part des dispositions de sa petite-fille ; ils en furent charmés, et redoublèrent de zèle, en songeant que leurs soins ne seraient pas perdus. Octavie fut tout attention, et comprit parfaitement ce que ses distractions l'avaient jusqu'alors empêchée d'entendre.

Rentrée dans sa chambre, elle fit appeler Suzon : c'était une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui aidait les domestiques et faisait

les commissions ; souvent Octavie l'avait détournée de ses devoirs pour jouer à la course avec elle, ou se faire traîner dans son petit carrosse. Elle était douce et timide, et aimait beaucoup sa jeune maîtresse. « Suzon, lui dit-elle lorsqu'elle parut, je t'annonce que je suis devenue raisonnable ; comme tu as partagé mes jeux, je veux que tu partages aussi mes occupations ; tu passeras tous les jours deux heures avec moi, et nous réparerons ensemble tout le linge ; si je suis contente de ton travail, je te donnerai six francs par mois ; c'est la moitié de mes menus plaisirs, et je n'en peux pas faire un meilleur usage. » La proposition fut acceptée avec reconnaissance, et l'on convint de commencer dès le lendemain. Octavie passa le reste du temps, jusqu'à l'arrivée de son père, avec Jules et Hermine. Elle donna au premier une leçon d'écriture, et lui fit lire deux pages ; Hermine, occupée d'un livre d'estampes, ne dérangea point son frère, et s'amusa sans faire le moindre bruit.

Ces détails pourront paraître minutieux à mes jeunes lectrices, mais mon but est de leur prouver que rien n'est impossible avec du

courage et une volonté ferme. Qu'aucun obstacle ne les arrête lorsqu'elles voudront opérer le bien : elles trouveront toujours en elles-mêmes les moyens d'en triompher.

Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines que M. de Saint-Alme s'aperçut du changement qui s'était fait dans tout ce qui l'environnait ; il remarqua d'abord la propreté des enfants, leur tranquillité, et la gaieté qui se peignait dans leurs traits enfantins : il était d'ordinaire étourdi de leurs cris, ennuyé de leurs larmes ; une partie du temps qu'on était à table se passait à les apaiser, et souvent il fallait les emporter du salon. Octavie avait pris un moyen bien simple pour les corriger de cet insupportable défaut : elle ne les contrariait jamais sans nécessité ; mais, quand elle leur avait refusé quelque chose, ils eussent pleuré vingt-quatre heures de suite sans l'obtenir. Convaincus que leurs larmes étaient inutiles, ils cessèrent d'en verser ; et, comme ils avaient de l'esprit et beaucoup de sensibilité, ils devinrent deux charmantes petites créatures. Quand M. de Saint-Alme avait joui délicieusement de leurs touchantes caresses, et souri de leurs petites saillies, ses

regards se portaient sur sa fille aînée, qui, dans une parure simple, avec un maintien décent et posé, faisait les honneurs de la table, et lui servait, avec une tendre attention, les morceaux les plus délicats. Quand le dessert était servi, elle faisait adroitement tourner la conversation sur quelque sujet intéressant, elle adressait à son père des questions sensées, et écoutait ses réponses avec une attention respectueuse. Une métamorphose si extraordinaire surprit étrangement M. de Saint-Alme, mais il n'en voulut rien témoigner ; il observait en silence la conduite d'Octavie, et chaque jour il en était plus satisfait. Bientôt il se vit l'objet des plus aimables prévenances : s'il voulait s'habiller, son linge et ses vêtements étaient préparés, et dans le plus grand ordre ; son cabinet et sa bibliothèque étaient rangés avec soin, et ornés de vases de fleurs ; enfin, le désir de lui plaire et de l'obliger se montrait sous toutes les formes. Octavie, par des études suivies et des lectures utiles, acquérait tous les jours plus de raison et de jugement ; sa conversation devenait vraiment intéressante, et les soirées se prolongeaient entre le père et la fille, sans que

ni l'un ni l'autre éprouvassent un moment d'ennui.

Octavie eût bien désiré réformer aussi la dépense de la maison, et la régler suivant une sage économie ; mais cela ne dépendait pas d'elle : madame Millet tenait les rênes, et elle était jalouse de son autorité. Une maladie qui lui survint parut à mademoiselle de Saint-Alme une occasion favorable qu'elle saisit avec empressement. Elle demanda à son père, en plaisantant, la place de femme de charge par *intérim*, et promit de lui rendre un compte exact de sa gestion. M. de Saint-Alme pensa que cet essai pourrait lui coûter un peu cher, mais il se décida à faire un sacrifice pour éprouver les dispositions de sa fille à gouverner un ménage ; il lui remit cinquante louis, en l'avertissant que cette somme suffisait ordinairement pour défrayer sa maison pendant deux mois. Octavie, au comble de ses vœux, s'occupa, dès qu'elle fut seule, de l'arrangement de ses petites affaires. Elle s'était d'avance mise au courant du prix des denrées ; et, possédant bien le calcul, elle supputa toutes les dépenses qu'elle aurait à faire pendant l'espace de temps que son

père lui avait fixé, et se convainquit avec grand plaisir que l'argent qu'il lui avait remis serait beaucoup plus que suffisant pour y faire face. Elle se mit donc en possession de son nouvel emploi; mais, malgré ce surcroît d'occupations, elle trouva encore le temps de donner des soins à sa grand'mère, et de passer tous les jours quelques heures auprès d'elle. Son frère et sa sœur, qui ne la quittaient presque plus, la suivaient chez madame de Saint-Alme, à laquelle ils n'étaient point importuns; Jules écrivait ou faisait quelques règles d'arithmétique, et la gentille Hermine exerçait ses petits doigts à la couture, et priait tout bas sa sœur de lui tailler une robe pour sa poupée. Bientôt tout prit une nouvelle face dans la maison; la table, non moins abondante, fut servie avec plus d'élégance, et les mets assortis au goût de M. de Saint-Alme, que sa fille se plaisait à étudier; nulle profusion, nul dégât; tout était mis à profit, et rien ne se perdait faute de soin. Ce ne fut qu'au bout de trois mois qu'Octavie demanda de l'argent à son père, en lui présentant un compte de recette et de dépense tenu dans le plus bel ordre. L'admi-

ration de M. de Saint-Alme égala sa surprise ; et, après avoir témoigné toute sa satisfaction à sa jeune économe, il fit appeler madame Millet, qui commençait à se rétablir ; il lui annonça que désormais ses fonctions seraient bornées au service de madame de Saint-Alme, au soin d'adoucir ses souffrances, et de la distraire de ses maux.

L'année qu'Octavie avait demandée à son père touchait à sa fin ; elle songeait, en tremblant, à l'époque où son sort allait être décidé ; loin d'apprécier à leur juste valeur les efforts qu'elle avait faits pour remplir tous ses devoirs, le courage et la constance qu'elle avait montrés, elle craignait d'être restée loin du modèle qu'elle s'était proposé ; et, dans l'incertitude du parti que prendrait M. de Saint-Alme, elle prit la ferme résolution, dès que sa volonté lui serait connue, de s'y soumettre sans se permettre un murmure. Cependant cet heureux père se livrait à la joie de posséder une fille si digne de sa tendresse ; le projet qu'il avait formé dans un moment de découragement, je dirais presque de désespoir, s'était pour ainsi dire effacé de son souvenir : que pouvait désirer

son cœur paternel au milieu des jouissances que lui procuraient ses aimables enfants?

Le 2 mai 18.. était l'anniversaire du jour mémorable qui avait produit des effets si surprenants. Octavie, huit jours auparavant, se disposa à le célébrer par de nouveaux témoignages de respect et d'affection filiale. Jules et Hermine, brillants de santé et de joie, furent parés avec soin par les mains de leur sœur ; elle-même, vêtue de blanc, et le front ceint d'une guirlande de roses, s'avança au-devant de son père dès qu'il parut, et l'invita de descendre au jardin en attendant le dîner. Elle l'entraîna jusqu'au bout d'une longue allée où, sous un berceau de lilas et de chèvre-feuille, le plus joli ambigu se trouva servi. La table était jonchée de fleurs, des milliers d'oiseaux faisaient entendre leur ramage du soir, et le murmure d'un ruisseau voisin ajoutait au charme, et disposait le cœur à l'attendrissement. M. de Saint-Alme fut placé sur un gazon émaillé de violette. « Cher papa, dit Octavie, j'ai voulu faire de ce lieu le temple de l'amour filial, de la reconnaissance et des affections les plus pures : permettez que la présence d'aucun do-

mestique n'en profane la sainteté ; vous serez servi par vos enfants : la nature leur a imposé ce glorieux devoir, leur bonheur est de le remplir. » A ces mots, elle prit sa place entre son frère et sa sœur, et vis-à-vis de son père. Le repas fut joyeux ; M. de Saint-Alme était très-sensible aux marques d'affection qu'il recevait de sa famille, mais l'objet de cette petite fête ne se présentait pas à son esprit. Lorsqu'on eut fini de manger, les trois enfants se levèrent, et, se jetant à ses pieds : « Voici, dit Octavie, les enfants soumis et obéissants du plus indulgent des pères. L'an de grâce est écoulé, votre volonté doit s'accomplir ; nommez-nous, cher papa, nommez-nous celle que nous devons chérir et respecter, puisqu'elle doit faire votre bonheur. »

M. de Saint-Alme, dans le saisissement de sa joie, fut quelques moments sans pouvoir répondre ; de douces larmes coulaient sur ses joues ; enfin, pressant sur son sein sa chère Octavie : « Mon bonheur est ton ouvrage, s'écria-t-il ; je trouve en toi une amie pleine d'une touchante sollicitude ; mes plus jeunes enfants ont retrouvé une mère, rien ne man-

que plus à ma félicité. » La scène qui suivit ne pourrait se peindre avec tous ses charmes : une joie pure inondait l'âme d'Octavie ; la gaieté bruyante des enfants, les caresses dont ils accablaient tour à tour leur père et leur sœur, qu'ils nommaient leur petite maman, causaient un aimable tumulte qui faisait diversion aux sensations trop vives qu'éprouvaient le père et la fille. On reprit enfin le chemin de la maison, et cette journée fut terminée par les plus doux épanchements de la tendresse et de la confiance.

Octavie continua de remplir avec le même zèle les devoirs qu'elle s'était imposés ; cinq ans après elle fut mariée avantageusement, et n'eut rien à changer dans sa conduite pour être une bonne épouse, une excellente mère, une maîtresse de maison attentive et éclairée. Son époux lui dut son bonheur et ses vertus ; elle sut lui rendre son intérieur si agréable, qu'il ne chercha point hors de chez lui des amusements souvent dangereux ; elle fut l'exemple des femmes, comme elle avait été le modèle des filles vertueuses.

CONTE V.

L'INFORTUNÉE IMAGINAIRE,

ET

LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

—

Laure Selmours avait perdu ses parents en bas âge. Héritière d'une fortune considérable, elle était sous la tutelle d'une tante dont elle était l'idole. Madame Melfort avait pour principe, que l'âge mûr et la vieillesse étant voués, disait-elle, aux peines, aux inquiétudes et aux douleurs de toute espèce, il fallait écarter de la jeunesse l'ombre même du chagrin et de la contradiction, et la laisser jouir de la plus heureuse saison de la vie, qui devait être, selon elle, une route fleurie dont il fallait écarter les ronces et les épines. C'était d'après ce système qu'elle avait dirigé

l'éducation de sa nièce. A quarante ans, madame Melfort aimait encore le monde avec passion, et ne respirait que le plaisir. Elle rassemblait chez elle une société nombreuse et brillante d'hommes légers et frivoles, et de femmes dont les goûts mondains et futiles étaient en harmonie avec les siens. Elle ne négligea rien pour donner à Laure ces talents enchanteurs qui font paraître avec tant d'avantages dans la société. Dès l'âge de cinq ans, elle eut un maître de musique ; et à six, ses petits doigts se promenaient sur les touches d'un piano. Un élève de Vestris lui donnait des leçons de danse ; mais, comme il était défendu aux maîtres de lui faire éprouver la moindre contrariété, ils cessaient leurs leçons dès que la petite donnait quelques signes d'ennui, et madame Melfort leur disait en riant : « Eh ! messieurs, ne vous inquiétez pas, ma nièce a dix ans devant elle pour acquérir des talents : le temps suppléera à son peu d'application. » Cette prédiction s'accomplit : à quatorze ans Laure était une excellente musicienne, très-forte sur le piano, et dansait comme les Grâces. Mais je dois reprendre d'un peu plus loin, pour rendre

compte de l'effet qu'avaient produit sur elle les complaisances excessives de sa tante et la soumission de tous les gens de la maison à ses moindres caprices. Quand ses désirs n'étaient pas devinés et prévenus, ils étaient satisfaits dès qu'elle les laissait voir; mais, malgré l'attentive vigilance de ce qui l'entourait, la nature et la nécessité lui faisaient quelquefois éprouver de la douleur ou rencontrer des obstacles; alors elle témoignait une impatience et une humeur insupportables. Avait-elle mal à la tête ou aux dents, elle criait, trépignait, et voulait absolument qu'on la soulageât sur-le-champ. Avait-elle entrepris de courir dans le jardin; s'il survenait de la pluie, de la grêle, elle se désespérait et ne voulait écouter aucune raison; si, pour la distraire, on lui présentait ses poupées et ses jouets, elle les brisait ou les jetait à la tête des domestiques.

Madame Melfort n'était pas souvent témoin de ces scènes ridicules; mais, quand elle s'en apercevait, elle se contentait de hausser les épaules, en disant que la raison corrigerait tout cela; puis, elle passait dans son appartement, en recommandant à sa femme

de chambre de tâcher d'apaiser la pauvre enfant.

Ce fut ainsi que se passa l'enfance de Laure. Lorsqu'elle eut atteint l'aurore de son adolescence, ses désirs changèrent d'objet : le goût de la parure et des plaisirs, l'envie de briller et d'être applaudie, remplacèrent les hochets de l'enfance ; mais son caractère resta toujours le même : une forte teinte d'humeur obscurcissait sans cesse la plus charmante physionomie ; on l'entendait soupirer douloureusement, et presque jamais un aimable sourire n'embellissait ses traits. D'où pouvait donc venir une manière d'être si extraordinaire dans une jeune personne? C'est que Laure se trouvait souverainement malheureuse. D'abord, elle s'ennuyait les trois quarts de la journée. N'ayant l'esprit orné d'aucune connaissance, n'aimant ni la lecture, ni l'étude ; dédaignant ces jolis ouvrages si utiles à son sexe pour remplir ses moments de loisir, le soin de sa toilette était sa plus importante occupation ; elle la prolongeait autant qu'il était possible, et cependant c'était pour elle un temps de tourment et d'impatience : sa femme de chambre ne la coiffait

jamais à son gré, sa couturière l'habillait mal, et sa marchande de modes était dépourvue de goût. Enfin, elle paraissait au salon : les amis de madame Melfort, pour lui faire leur cour, accablaient Laure de louanges fades et outrées, mais Laure y était insensible ; accoutumée, depuis qu'elle se connaissait, aux adulations, il eût fallu, pour la flatter, des tournures neuves et délicates que l'on ne prenait pas la peine d'employer.

Je m'arrête ici, ma Delphine, pour te prier de te rappeler le sentiment que tu éprouves quand ta douceur, ta docilité, ton application reçoivent de tes tendres parents ou de leurs amis un éloge mérité ; une aimable rougeur couvre tes joues, ton cœur palpite de plaisir : c'est que ta conscience t'assure que ces louanges sont méritées ; c'est la juste récompense des efforts que coûte la vertu. Mais, mon enfant, qu'il est différent d'être louée, ou sur des dons frivoles qui ne dépendent pas de nous, ou sur des vertus que nous n'avons pas! Dans le premier cas, la louange est sans douceur; dans le second, elle est un reproche cruel, et nous fait rougir de nous-mêmes.

Laure, à peine âgée de quinze ans, avait déjà épuisé toutes les jouissances que la fortune peut donner ; elle était rassasiée de spectacles et de bals. A l'anniversaire de sa naissance ou de sa fête, madame Melfort ne pouvait rien imaginer qui la flattât. Les parures les plus brillantes, les bijoux les plus précieux étaient reçus avec indifférence ; rien ne pouvait la tirer de son apathie ; ennuyée d'elle-même autant que des autres, si on la laissait seule un instant, elle ne s'occupait que de ses prétendus malheurs.

On était aux plus beaux jours du printemps. M. et madame Barny, amis de madame Melfort, lui proposèrent de venir passer quelques jours à une jolie maison de campagne qu'ils avaient à Saint-Ouen. La partie fut acceptée ; et, pour la rendre plus agréable à Laure, on invita deux jeunes demoiselles qu'elle voyait fréquemment. Le jour fixé, au moment de partir, celles-ci envoyèrent faire leurs excuses aux dames : l'une avait eu la fièvre toute la nuit, et l'autre était retenue au lit par un gros rhume. Laure fut au désespoir ; elle répéta vingt fois ses phrases ordinaires : que cela était fait pour elle ! que

personne n'était aussi malheureuse ! Puis elle murmurait tout bas : « Le beau plaisir que je vais avoir ! voyager avec un vieillard et deux dames âgées ! passer plusieurs jours sans aucune société de mon âge ! ces choses-là n'arrivent qu'à moi ! » Elle monta en calèche de l'air le plus maussade, garda pendant la route un morne silence, et répondit à peine aux choses obligeantes que lui adressaient M. et madame Barny.

En arrivant, on se rendit dans un salon qui ouvrait sur le parterre ; le déjeuner fut servi, et le grand air ayant ouvert l'appétit, ce repas fut trouvé délicieux ; mais comme les fraises avaient manqué cette année, on n'en eut point, ce qui augmenta la mauvaise humeur de Laure, qui avait la fantaisie d'en manger. Au bout d'un quart d'heure elle quitta la table, en annonçant qu'elle allait voir les jardins. Elle les parcourut effectivement, et n'y trouva rien qui lui plût : tout lui sembla mal ordonné ; les bosquets étaient trop couverts, les pièces d'eau trop rares, les ponts et les cabinets trop uniformes. Une porte, qui était ouverte, donnait sur une belle prairie coupée par un ruisseau qui y

entretenait une fraîcheur délicieuse; des allées de marronniers formaient une espèce de ceinture autour de ce lieu charmant, et semblaient inviter à se reposer sous leur ombrage. C'est ce que fit Laure; elle s'assit sur le gazon, et ses yeux errèrent avec plaisir sur tout ce qui l'environnait. Elle n'était presque jamais sortie de Paris; le beau spectacle de la nature était nouveau pour elle; elle éprouvait, en la contemplant, un sentiment inconnu dont le charme la surprenait, et lui inspirait une douce rêverie. En promenant ses regards de tous côtés, elle aperçut, à vingt pas d'elle, une jeune fille qui cueillait des fleurs sauvages, et en remplissait une corbeille. Cette jeune fille portait la livrée de la misère; mais la propreté de ses vêtements usés éloignait d'elle le dégoût. Laure l'appela doucement, et lui demanda à quoi elle s'occupait. « Mademoiselle, je récolte des simples pour un pharmacien du faubourg Saint-Germain, à qui je les vends. —Voyons, ma bonne fille; vous connaissez donc toutes ces herbes-là? — Oui, mademoiselle : voici de la centaurée; celle-ci, c'est de la véronique; celle-là, de la camomille. — Comment vous

nommez-vous, je vous prie? — Marie, pour vous servir. — Eh bien, Marie! il fait bien chaud; vous êtes tout en nage; asseyez-vous un moment près de moi, et nous causerons. —Vous me faites bien de l'honneur, mademoiselle; mais je ne suis guère capable de vous entretenir : ainsi c'est pour vous obéir. » A ces mots, Marie s'assit sans façon; et tirant de sa corbeille un gros morceau de pain bis, elle y mordit de grand appétit.

Jusqu'ici je n'ai pas présenté ma Laure sous un jour bien favorable; je dois supposer qu'elle n'a pas inspiré beaucoup d'intérêt; peut-être puis-je le faire naître d'un seul mot : Laure avait un bon cœur; les défauts de son caractère tenaient à l'éducation qu'elle avait reçue, mais le fond était excellent. Elle regarda avec compassion la jeune paysanne. « Marie, lui dit-elle, est-ce là tout ce que vous avez pour déjeuner? — Sans doute, mademoiselle, et je suis bien heureuse d'avoir du pain. Autrefois ma mère m'aurait donné du beurre ou un morceau de fromage; mais il faut bien aller selon le temps. —Vous avez donc été plus riche que vous ne l'êtes? — Riche, jamais; mais, avant les désastres de

la guerre, nous étions dans l'aisance. — Ah! contez-moi, ma chère Marie, tout ce qui vous est arrivé. Combien je suis touchée de vous voir si malheureuse! — Malheureuse, mademoiselle! mais je ne le suis pas du tout; vous verrez, quand je vous aurai tout dit, que j'aurais bien tort de me plaindre. »

Marie avait achevé son déjeuner; elle s'arrangea à son aise près de mademoiselle Laure, et commença ainsi son récit :

« Nous sommes trois enfants, mon frère Paul, qui est dans ses vingt ans, moi, qui en ai seize, et ma petite sœur Jeannette, qui n'en a que six. Mon père est vigneron; il est fort rangé et bon travailleur : nous avions deux vaches; ma mère allait vendre leur lait à Paris, nous étions bien logés, bien meublés, bien nourris; enfin notre petit ménage était dans l'abondance. Les troupes russes et prussiennes, qui venaient attaquer Paris, n'arrivèrent pas de notre côté; quelques détachements passèrent dans notre village, et y firent peu de dégât; nous en fûmes bientôt consolés par la présence de notre bon roi : nous eûmes le bonheur de le voir avant les Parisiens; il passa une nuit à Saint-Ouen, et, quoique je

fusse alors bien jeune, je n'oublierai jamais la joie que la vue de ce bon père répandit parmi nous : nous le suivîmes en foule sur la route de Paris, en l'accompagnant de nos bénédictions.

Nous fûmes plus d'un an tranquilles ; mais le retour de Napoléon vint tout bouleverser : vous savez mieux que moi, mademoiselle, tout ce qui se passa alors. Son triomphe ne fut pas long ; le roi revint, appuyé par les alliés ; Paris se rendit, et tout rentra dans l'ordre. Mais cette grande quantité de troupes étrangères ne pouvant rester dans la capitale, on en cantonna dans tous les environs. Les hussards de la mort vinrent occuper notre village ; ils étaient aussi féroces que leur nom l'annonce. Ils détruisirent tout dans nos chaumières, ils brûlèrent nos meubles, et n'épargnèrent ni portes, ni fenêtres. Nous nous étions réfugiés à Paris avec notre bétail et le peu que nous avions pu sauver. Quand il nous fut permis de retourner chez nous, nous ne trouvâmes pas une table, pas une chaise, rien enfin que les quatre murs. »

Marie laissa échapper un soupir ; Laure lui serra la main, elle continua :

« Mes parents ne perdirent pas courage ; ils se soumirent à la volonté de Dieu, et travaillèrent avec une nouvelle ardeur pour réparer tout ce désordre ; mais une maladie contagieuse attaqua les bestiaux, nous perdîmes nos vaches ; enfin, la grêle et les orages de l'année dernière ont détruit nos vignes ; nous n'avons pas fait une seule pièce de vin : vous jugez bien, mademoiselle, que tant d'accidents, coup sur coup, ont dû nous réduire à une grande pauvreté ! »

Laure avait souvent essuyé ses yeux pendant le récit de la jeune paysanne. « Eh bien ! Marie, lui dit-elle, n'avais-je pas raison de vous plaindre ? Comment pouvez-vous dire que vous n'êtes pas malheureuse ? Quand on a connu l'aisance, et qu'on tombe dans la misère, n'est-on pas cent fois plus infortunée ?
— Mademoiselle, reprit Marie, vous avez plus d'esprit que moi, et il ne me convient pas de vous contredire ; mais, si je soutiens que je suis heureuse, et peut-être plus qu'avant nos malheurs, c'est que je le sens... Mon cœur est content ; je chante et ris du matin

au soir ; n'est-ce pas une preuve de la vérité de ce que je vous dis? Mais pardon, ajouta-t-elle en se levant : la bonté que vous avez de m'écouter m'a fait oublier que ma mère a sans doute besoin de moi; je vais la retrouver. » Laure, affligée du départ de la jeune fille, ne la laissa s'éloigner qu'après lui avoir fait promettre de se retrouver le lendemain matin au même lieu. « Ma chère Marie, lui dit-elle, j'ai besoin de te revoir ; j'ai mille questions à te faire, et ta conversation me fait un plaisir infini ; tâche de m'aimer un peu, car je sens que tu m'es déjà bien chère ! » La jeune paysanne fit une petite révérence, et s'éloigna avec la légèreté d'une biche : en un instant Laure la perdit de vue. Elle reprit le chemin de la maison, l'esprit occupé de tout ce qu'elle venait d'entendre. Elle fut pensive tout le jour ; la manière de penser de Marie était pour elle une énigme indéchiffrable : quelquefois elle doutait de sa sincérité, mais les couleurs de la santé brillaient sur ses joues arrondies, la gaieté animait tous ses mouvements, rien en elle ne démentait ce qu'elle affirmait si fortement. Laure se promit bien de savoir d'elle en quoi

consistait ce bonheur dont elle disait jouir ; puis elle faisait un triste retour sur elle-même. « Moi, qui suis si malheureuse, disait-elle, si je pouvais apprendre de Marie le moyen d'être heureuse ! oh ! combien je lui aurais d'obligation ! »

Cette journée parut bien longue à l'impatiente Laure ; le lendemain l'heure du déjeuner paraissait ne devoir jamais arriver ; elle mangea peu, mais elle remplit son sac de gâteaux et de brioches ; et, saluant la compagnie, elle traversa les jardins en courant, et gagna la prairie sans reprendre haleine. Marie cueillait des simples ; Laure se jeta à son cou et voulut l'emmener sous les marronniers, mais la jeune fille lui représenta qu'il fallait auparavant qu'elle remplît sa corbeille. Laure, contrariée, ne vit d'autre moyen de hâter ce qu'elle désirait que d'aider sa nouvelle amie ; elle le lui offrit, et son secours fut accepté. Ce travail achevé, Marie, qui avait grand'faim, se disposait à dévorer son pain bis ; mais Laure le lui ôta, et lui présenta les gâteaux qu'elle avait apportés. La jeune fille parut très-sensible à son attention, mais elle lui observa que ces friandises

ne pouvaient satisfaire un appétit excité par des travaux pénibles ; elle la pria de lui rendre son pain ; et, après l'avoir fait disparaître, elle mangea deux ou trois gâteaux, pour faire plaisir à Laure. Celle-ci reprit aussitôt l'entretien de la veille. « Eh bien ! ma chère Marie, après toutes les pertes que vous avez essuyées, comment avez-vous pu vous consoler et supporter votre nouvelle situation? — Comme je vous l'ai dit, mademoiselle ; quand nous rentrâmes dans notre maison, nous ne trouvâmes plus aucun meuble. Un mauvais banc vermoulu fut raccommodé par mon frère, et fut le siége de mon père et de ma mère ; de grosses pierres, rangées les unes sur les autres, nous servirent de chaises ; les matelas que nous avions sauvés, étendus sur de la paille fraîche, remplacèrent nos jolies couchettes ; mais le plaisir de nous retrouver chez nous embellissait tout cela. — Et votre nourriture, interrompit Laure, sans doute elle fut aussi bien changée? — Oh! mon Dieu oui, mademoiselle ; cela ne pouvait être autrement ; au lieu d'une bonne soupe grasse, il a fallu s'accoutumer à un potage composé de toutes sortes de légumes, surtout

de ceux qui sont les plus nourrissants ; un peu de sel et de beurre en fait tout l'assaisonnement · au lieu du vin de notre crû, que nous buvions à nos repas, nous n'avons que de l'eau claire ; mais la nature est une bonne mère qui vient au secours de ses enfants. Quand on est riche, on est délicat ; quand on n'a plus rien, la friandise et l'amour des commodités nous quittent ; notre goût change et se conforme à notre état. On aime le pain comme on aimait la volaille, l'eau fraîche comme on aimait le vin ; les besoins se réduisent à peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, et ce peu les satisfait mieux que le beaucoup quand ils l'avaient. — Mais, ma chère Marie, c'est de la morale que tu me fais là. Comment peux-tu raisonner de cette manière ? je serais bien embarrassée pour en faire autant. — Ma morale, mademoiselle, puisque ce que je vous dis s'appelle ainsi, ma morale est toute naturelle ; je vous raconte simplement ce que j'ai éprouvé, ce qu'ont éprouvé mes parents ainsi que moi. Mais un plaisir tout nouveau que je n'avais pas connu avant notre désastre, c'est celui de consoler mon père et ma mère, de les soulager dans

leurs travaux, de leur procurer de petites jouissances imprévues qui leur font tant de plaisir. Autrefois je passais la moitié de ma vie à courir dans les bois, à cueillir des fraises et des noisettes, et à jouer avec les enfants du village ; à présent je me lève avant le jour pour travailler aux champs ; je supporte le froid du matin, les chaleurs du jour ; souvent je ne prends pas un moment de relâche, mais c'est pour mes parents, et tout me paraît facile. Mon frère pense comme moi ; nous disputons de zèle pour leur être utiles : et lorsque, retirés le soir, nous leur rendons compte de l'emploi de notre journée, que notre vénérable père s'écrie : « Non, jamais je n'ai été si heureux ! c'est à présent que je connais combien je suis aimé de mes enfants ! mon Dieu, soyez béni de me les avoir donnés ! » que notre bonne mère nous serre dans ses bras, et verse de douces larmes : oh ! mademoiselle, je ne pourrai jamais vous dire combien je suis heureuse ! »

Laure était vivement émue ; Marie parlait à son cœur, et lui faisait éprouver des sensations toutes nouvelles. Elle ne se lassait point de l'interroger : « Ma bonne fille, lui dit-elle, je conçois que tes rudes travaux peu-

vent être adoucis par la tendresse filiale ; mais n'as-tu jamais besoin d'amusements? Ne désires-tu pas d'aller aux foires, aux fêtes villageoises? — J'en avais grande envie il y a trois ans, et ma mère voulut se servir de ce moyen pour m'engager à travailler, car j'étais alors très-paresseuse ; elle me dit qu'elle me conduirait aux fêtes de Stain, de Montmorenci, et même à celle de Saint-Denis, quand je me serais gagné un joli déshabillé de percale. Je filai tout l'hiver dans cette intention, et j'avais amassé 25 fr. ; mais à notre retour de Paris, je les donnai à mon père, pour aider à réparer notre chaumière, et mettre toute la famille à l'abri. Lorsque les jours de fête arrivent, je pense à l'emploi que j'ai fait de mon argent, et je suis vraiment plus contente que si j'y allais. — Et quelles sont ces jouissances que tu procures quelquefois à tes parents? — D'abord, mademoiselle, il faut que je vous apprenne une chose que vous ne devez pas savoir, vous, qui n'avez jamais manqué de rien ; c'est que, quand on éprouve beaucoup de privations, on sent bien plus vivement le moindre petit plaisir. Autrefois, aux fêtes de mon père et

de ma mère, on rassemblait notre famille et nos amis, et on leur donnait un excellent dîner : c'était une oie grasse, ou une belle dinde, avec une soupe délicieuse, et des gâteaux de fine fleur de farine. Depuis que nous sommes ruinés, ces jours-là se passent comme les autres ; Paul et moi, nous avons toujours le cœur un peu gros quand nous servons a nos parents le plat de pommes de terre. »

A ce moment, la cloche du village sonna l'*Angelus*. « Voilà midi, dit la jeune fille ; il faut que je retourne à la maison. — Quoi ! déjà, s'écria Laure ; et quand pourrai-je te revoir ? — Mademoiselle, ce ne sera pas demain, car je vais porter mes simples à Paris. Mais après-demain c'est dimanche ; on n'ira point aux champs ; et, puisque vous êtes assez bonne pour vous plaire avec moi, les offices finis, je serai à vos ordres. » Laure embrassa Marie, mit dans sa corbeille des gâteaux et des brioches pour la petite Jeannette ; puis elle la regarda s'éloigner avec chagrin, en songeant qu'elle allait être un jour entier sans la voir. Ce jour-là fut entièrement donné aux réflexions que lui avaient fait naître les simples raisonnements de la

jeune paysanne. « Ah! se disait Laure, quel bonheur pour moi d'avoir rencontré cette aimable enfant! J'apprends d'elle à sentir et à penser; je n'ai fait jusqu'ici que végéter; j'ai perdu un temps précieux à m'occuper de choses vaines et inutiles, qui ne m'ont jamais donné une vraie satisfaction. Je me suis toujours trouvée malheureuse, et je commence à m'apercevoir que mes malheurs n'existent que dans mon imagination. »

Déjà Laure éprouvait un plaisir réel à exercer son esprit par la réflexion; sa raison écartait les nuages qui lui avaient dérobé la vérité; elle comparait, elle jugeait, et l'ennui s'enfuyait loin d'elle.

Les dispositions de son âme influèrent sur toutes ses manières; Lucie, sa femme de chambre, s'étonnait de sa douceur; sa tante et ses amis remarquèrent son air tranquille et serein; elle était pourtant bien impatiente de revoir sa chère Marie; mais elle avait réfléchi qu'il fallait que le temps eût son cours ordinaire.

Il arriva enfin, le jour où les bons villageois se reposent des fatigues de la semaine. Madame Melfort mena Laure à la grand'-

messe. Quand celle-ci eut pris sa place dans le banc du seigneur, elle chercha des yeux Marie ; elle la vit à genoux priant avec ferveur, et ne put rencontrer un seul de ses regards. « Excellente fille, pensa-t-elle ; voilà encore une leçon que tu me donnes! Ah! que tu mérites bien le bonheur dont tu jouis ! »

En sortant de l'église, Laure demanda à sa tante la permission de s'aller promener, et se hâta de joindre Marie ; elle l'emmena au jardin ; et, après lui en avoir fait voir toutes les choses curieuses, elle entra avec elle dans un cabinet de verdure où elles s'assirent toutes deux. Laure avait résolu d'ouvrir son cœur à sa jeune amie, et de lui demander des conseils : « Ma bonne Marie, lui dit-elle, je suis à présent convaincue que tu es vraiment heureuse ; je viens te prier de m'apprendre à l'être aussi. » La jeune fille la regarda avec des yeux étonnés ; mais Laure, sans y faire attention, lui raconta de quelle manière elle avait vécu jusque-là ; l'ennui qui l'avait toujours poursuivie au milieu de ses amusements ; son indifférence pour tout ce qu'elle possédait ; en un mot, tout ce qui

rendait sa vie aussi insipide qu'elle était inutile. Marie l'écoutait attentivement. Quand Laure eut cessé de parler : « Mademoiselle, lui dit-elle, que peut vous dire une fille sans instruction, qui n'a qu'un peu de bon sens pour se conduire ? Cependant, puisque vous voulez savoir ce que je pense, c'est, selon moi, la facilité de satisfaire tous vos goûts qui vous rend tout insipide; on se lasse des plaisirs bien aisément par l'abus qu'on en fait. Les prétendus amusements finissent par ne plus amuser; si vous étiez occupée, vous ne vous ennuieriez jamais; si vous pensiez aux autres au lieu de rapporter tout à vous, vous goûteriez la joie d'obliger vos semblables, et vous jouiriez de leur reconnaissance. — Mon cœur me dit que tu as raison, dit Laure en l'embrassant ; dès aujourd'hui je veux essayer de ta recette ; mais j'ai besoin d'une amie, je n'ai jamais eu le bonheur d'en avoir, et je sens bien que c'est ma faute ; j'étais trop personnelle, trop égoïste, pour être aimée. Marie, tu m'es déjà bien chère ; fais-moi connaître les douceurs de l'amitié dont j'ai toujours entendu parler avec indifférence, et dont à présent la seule idée fait palpiter mon cœur. » La jeune

fille voulut s'excuser sur la distance que le rang et la fortune mettaient entre elles, et sur le respect que cette même distance devait lui imposer ; mais Laure soutint que des avantages qu'on ne doit qu'au hasard n'en doivent point inspirer : « Si jamais j'en mérite, ajouta-t-elle, ce sera en me conduisant tout autrement que je n'ai fait, et c'est à tes conseils, à ton exemple que je les devrai. »

Les deux jeunes personnes ne se quittèrent point sans s'être promis une amitié inaltérable. Après le dîner, Laure prit, dans la bibliothèque de M. Barny, l'ouvrage d'un de nos meilleurs moralistes ; elle le lut avec goût, réfléchit beaucoup, et prit des notes sur ce qui l'avait le plus frappée, surtout de ce qui pouvait s'adapter à sa situation.

Le temps que Laure devait passer à la campagne, et dont elle s'était fait une si fâcheuse idée, s'était écoulé rapidement, et madame Melfort parlait déjà de son départ. Se retrouver au milieu du tumulte de Paris dont elle était si lasse, surtout s'éloigner de sa chère Marie, c'était pour Laure un chagrin plus réel que tous ceux qu'elle avait cru ressentir jusqu'alors. Madame Barny, qui

devait passer l'été à sa terre, engagea son amie à y prolonger son séjour ; et celle-ci s'en étant excusée, elle se réduisit à la prier de lui laisser sa nièce : « Il paraît, ajouta-t-elle, que l'air de la campagne est favorable à sa santé ; son teint est plus animé, son appétit plus égal, et sa gaieté me fait croire qu'elle ne s'ennuie point avec nous. — Vous avez bien raison, madame, dit Laure ; et, si ma tante veut bien me consulter, elle acceptera votre invitation, qui me pénètre de reconnaissance. — Vous savez, mon enfant, dit madame Melfort, que je n'ai jamais su vous contrarier ; vous resterez ici jusqu'à ce que l'ennui d'une vie si uniforme et le besoin d'un peu de dissipation vous fasse désirer de revoir Paris : n'en déplaise à mon amie, je prévois que ce sera avant peu. » Laure, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle souhaitait, ne répliqua pas ; mais elle embrassa sa tante avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire. Celle-ci, avant son départ, remit à sa nièce une bourse qui contenait quinze louis. « Je sais, lui dit-elle, que tu ne dois pas manquer d'argent ; mais tu peux avoir quelque occasion de paraître, ou quelque fantaisie à

satisfaire : d'ailleurs, mademoiselle Selmours doit se montrer généreuse toutes les fois que les circonstances l'exigent ; lorsque tes fonds baisseront, tu auras soin de m'en prévenir. »

Laure jusqu'à ce moment n'avait fait aucun cas de l'argent : tout ce qui excitait ses désirs se trouvait sous sa main, sans qu'elle s'en mêlât ; mais la généreuse pensée d'adoucir la situation de Marie et de sa famille. lui fit attacher un grand prix aux dons de madame Melfort. Deux jours après, M. et madame de Barny menèrent Laure à Saint-Denis ; ils lui firent voir l'abbaye et les tombeaux de nos rois. Ils entrèrent ensuite chez un restaurateur, et y commandèrent leur dîner. Pendant qu'on le préparait, la jeune personne demanda la permission d'aller faire quelques emplettes ; et, suivie de Lucie, elle entra chez plusieurs marchands. Elle acheta de la toile pour des chemises, une vingtaine d'aunes de jolie cotonnade, et n'oublia pas de la percale pour un déshabillé.

«Je pourrais, pensa Laure de retour à Saint-Ouen, envoyer à des couturières le linge et les ajustements que je destine à Marie ; mais elle m'a conseillé de m'occuper ; elle sera

plus flattée de mon présent, si l'ouvrage est de ma main. Je couds passablement; avec le secours de Lucie, qui est si adroite, et qui fait elle-même ses robes, je ne puis manquer de réussir. J'ai toujours travaillé sans goût et sans plaisir, c'est que mon ouvrage n'avait aucun but d'utilité; je sens que celui-ci m'occupera agréablement. Allons, cela est décidé, me voilà lingère et couturière en robes. » Lucie fut appelée, sa jeune maîtresse lui expliqua son projet; elle se trouva heureuse de pouvoir lui rendre ce service. Depuis que la raison et la douceur avaient remplacé, chez Laure, les boutades et les caprices, elle se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient; ce n'était plus par nécessité, mais par une véritable affection, que l'on volait au-devant de ses désirs : cette différence n'échappait pas à Laure, et la confirmait dans ses bonnes dispositions. La taille de Lucie et celle de Marie étaient les mêmes; ainsi nulle difficulté pour couper les robes : on se mit à l'ouvrage avec un zèle extrême, et mademoiselle Selmours ne quittait son travail qu'aux heures où elle pouvait causer avec son amie.

Elle lui témoigna le désir de connaître ses parents; Marie la conduisit chez eux. Le spectacle de cette famille patriarcale la toucha vivement : ces braves gens supportaient leur pauvreté avec une douce résignation; on voyait que leur affection mutuelle en ôtait toute l'amertume. « Ma belle demoiselle, dit le père Jacques, autrefois nous eussions pu vous offrir une jatte de bon lait ; mais puisqu'il a plu à Dieu de nous enlever nos vaches, vous vous contenterez du désir que nous aurions de vous bien recevoir. » Laure devint pensive : une idée s'était emparée d'elle, et l'occupait fortement ; elle prit congé des bons paysans, et reprit le chemin de la maison. M. Barny se promenait au jardin; elle l'aborda timidement, et lui demanda s'il voulait lui rendre un grand service. Il s'y engagea de cœur. « Eh bien ! lui dit-elle, envoyez un domestique à Montmorenci, et qu'il m'achète deux belles vaches; qu'il ne marchande pas, mais qu'il choisisse bien. » M. Barny badina un peu Laure sur ses goûts champêtres, sur le beurre et le fromage dont sans doute elle les régalerait : elle prit fort bien la plaisanterie: et,

sans s'expliquer davantage, elle remit de l'argent à M. Barny, et le remercia de sa complaisance.

Les intentions de mademoiselle Selmours furent parfaitement remplies : les deux vaches étaient superbes ; elle les fit conduire par un petit pâtre à la chaumière du père Jacques ; elle y entra la première, et dit au bon paysan : « Voici, mon bon ami, deux animaux que je vous prie de loger dans votre étable, et d'envoyer tous les jours aux pâturages sous la conduite de votre petite Jeannette ; la vente de leur lait vous dédommagera de la nourriture que vous leur donnerez, et des soins qu'ils vous coûteront. J'aime beaucoup le fromage à la crème ; je prie la mère Geneviève de m'en faire un tous les dimanches, et de me l'envoyer chez M. Barny. Je prendrai le lait au mois de septembre, et j'espère en avoir de bien bon. » Le père Jacques, saisi d'étonnement, représenta à Laure qu'elle aurait trouvé chez tous ses voisins d'excellent lait et du fromage délicieux, sans faire une si forte dépense. « Que voulez-vous ? mon cher, lui répondit-elle, c'est mon plaisir d'avoir des vaches ; je vien-



Voici, mon bon ami, deux animaux que je vous prie de loger dans votre étable.

P. 118.

drai les voir souvent, et, si je les trouve en bon état, je vous en aurai une vraie obligation. Adieu, père Jacques, on m'attend, je ne puis m'arrêter davantage ; » et elle disparut comme l'éclair. Marie et sa mère rentrèrent un moment après son départ ; le bonhomme leur raconta ce qui venait d'arriver : ils furent tous également sensibles et au présent et à la manière dont il était offert.

Laure n'avait jamais ressenti une joie si vive et si pure ; elle se remit au travail avec un nouveau plaisir. Il fallait achever, pour le dimanche suivant, les chemises de Marie, et un ajustement de cotonnade, avec un joli bonnet à la paysanne : on y mit tant d'activité, que tout était prêt le samedi au soir. Le lendemain matin, la jeune fille apporta le fromage que Laure avait demandé ; celle-ci l'entraîna dans sa chambre, et s'occupa de sa toilette ; elle avait eu grand soin que rien n'y manquât : les bas de coton blancs et les petits souliers de peau de chèvre complétaient sa parure. Des larmes de reconnaissance coulaient sur les mains de Laure pendant qu'elle habillait son amie, qui ne pou-

vait exprimer autrement ce qu'elle sentait, parce qu'il n'est pas d'expression qui puisse rendre un sentiment aussi vif

La philosophie de Marie consistait à supporter avec patience les maux qu'elle ne pouvait empêcher, à souffrir sans se plaindre les plus grandes privations, mais aussi à jouir avec sensibilité des biens que la Providence lui envoyait, et qu'elle goûtait mieux que tout autre. Son cœur était pleinement satisfait ; elle voyait ses parents soulagés de leurs peines, elle avait l'agrément d'être vêtue avec décence et propreté, et elle devait tout cela aux bienfaits d'une amie, qui, en l'obligeant, paraissait plus heureuse qu'elle.

Les deux jeunes personnes allèrent ensemble à l'église, et se promenèrent une grande partie de la journée, en s'entretenant avec une douce confiance.

Toute la belle saison se passa de cette manière. Laure avait trouvé le moyen de secourir efficacement toute l'honnête famille, qui, grâce à ses soins généreux, était maintenant au-dessus du besoin. Elle avait plus d'une fois eu recours à la bourse de madame Melfort, et n'en avait pas éprouvé de refus.

La petite Jeannette avait été habillée, et Marie avait eu, pour la fête du village, le déshabillé de perkale, auquel elle avait dû renoncer depuis longtemps, par suite des revers qui avaient accablé sa famille.

Mademoiselle Selmours avait formé son jugement par de bonnes lectures, et guéri son imagination de toutes les chimères qui l'avaient si longtemps tourmentée. Chérie de tout ce qui l'entourait, contente des autres et d'elle-même, elle connut enfin le bonheur qu'elle avait cru si difficile à trouver.

Elle partit pour Paris avec M. et madame Barny, à la fin du mois de septembre. Sa séparation d'avec son amie fut adoucie par l'espoir de la revoir au printemps suivant, et par la satisfaction de la laisser dans une honnête aisance. Elle trouva dans les amusements de la capitale un plaisir qu'elle n'y avait jamais goûté ; mais elle se garda bien de s'y livrer sans ménagement : elle craignait trop la satiété et l'ennui qu'elle traîne à sa suite. Elle se fit une loi de s'occuper utilement une grande partie de la journée, et son humeur bienfaisante lui en fournit mille moyens : tantôt c'était une layette pour une

pauvre femme à la veille d'accoucher; tantôt des vêtements chauds pour quelques vieillards indigents : après un jour ainsi rempli, les plaisirs de la soirée devenaient un délassement utile et sans inconvénient. C'est ainsi que ma Laure abrégea le temps qu'elle devait passer loin de sa chère Marie, qu'elle retrouva l'année suivante avec un plaisir qui surpassait tous les autres.

CONTE VI.

L'AMIE INVISIBLE.

Dans la capitale d'une de nos provinces occidentales, il existait, avant la révolution, un couvent d'Ursulines très-renommé pour l'éducation de la jeunesse. La plupart des religieuses étaient des filles du plus grand mérite, et remplies de talents, qui non-seulement formaient leurs élèves à la vertu, mais leur donnaient encore ces manières polies et cette urbanité qui font l'agrément de la société.

Outre une classe nombreuse de jeunes pensionnaires, cette maison servait de retraite à des dames veuves et à des demoiselles d'un âge mûr, qui préféraient une vie tranquille et solitaire au tumulte du monde, et à

ces plaisirs bruyants dont un peu d'expérience fait sentir le vide. Ces dames, de familles honnêtes, et possédant toutes les ressources qui peuvent préserver de l'ennui, formaient entre elles une société charmante, et ne regrettaient pas le monde, qu'elles n'avaient quitté que désabusées de toutes ses illusions.

Valérie de Rosan, une des élèves de cette maison, se distinguait entre toutes ses compagnes par mille qualités aimables. La nature avait été pour elle prodigue de ses dons : une physionomie heureuse, une taille parfaite, des manières engageantes n'étaient que ses moindres avantages; elle y joignait une intelligence rare, une extrême facilité pour apprendre et pour retenir, un esprit si fin et si délicat, qu'il disposait en sa faveur toutes les personnes qui l'approchaient. Pourquoi faut-il que je sois forcée de convenir qu'un seul défaut ternissait tant de qualités précieuses? Valérie connaissait trop bien son mérite; elle en était enivrée, et regardait en pitié celles qui, moins bien partagées qu'elle sous le rapport des qualités de l'esprit, rachetaient leur médiocrité par la docilité, la

douceur et la modestie. Une vanité ridicule la faisait triompher inhumainement de ses compagnes ; elle ne manquait jamais l'occasion de les humilier, et de leur faire sentir sa supériorité. Ses maîtresses, fières d'avoir formé un tel sujet, et s'admirant dans leur ouvrage, avaient pour elle une excessive indulgence, et négligeaient de réprimer cet insupportable orgueil qui peut conduire jusqu'à la cruauté. On peut juger que Valérie n'était pas aimée de ses compagnes ; cependant elle avait un cœur sensible, qui ne demandait qu'à s'attacher : elle avait cherché à former des liaisons d'amitié avec quelques-unes de ces jeunes demoiselles, qui d'abord s'y étaient engagées de bonne foi ; mais Valérie n'avait jamais pu résister à l'occasion de briller à leurs dépens, ni retenir une raillerie piquante dès qu'elle pouvait faire ressortir son esprit. Elle s'était donc brouillée avec toutes celles dont elle aurait désiré se faire des amies ; son effrayante vanité lui avait fermé tous les cœurs.

Valérie ne voulait pas s'avouer que ce qu'elle regardait comme un malheur fût son propre ouvrage ; elle aimait mieux attribuer

l'éloignement qu'on lui montrait à la jalousie de ses compagnes, à l'envie excitée par ses talents supérieurs; cependant elle s'abandonnait à la tristesse, et quand elle se trouvait seule, elle répandait souvent des larmes, et se plaignait de ne pas trouver un cœur qui répondît au sien. Un jour, à l'heure de la récréation que l'on passait dans les jardins, elle se sépara des autres pensionnaires, et sa rêverie la conduisit au fond d'un berceau assez écarté; là elle se livra à ses tristes pensées; il lui échappait des soupirs et des exclamations mélancoliques. Tout à coup elle aperçoit sur le gazon quelque chose de brillant; elle le relève : c'étaient des tablettes montées en or, d'un travail admirable. Valérie pense que quelqu'un a égaré cet objet précieux; elle veut l'ouvrir pour découvrir à qui il appartient; elle pousse un ressort, les tablettes sont ouvertes; elle lit sur la première : *Valérie, consolez-vous, vous avez une amie;* sur la seconde : *Acceptez ce don de l'amitié.* les autres feuilles étaient blanches.

La surprise de la jeune personne ne peut se peindre; elle forme mille conjectures sur celle qui se déclare son amie, et qui semble

craindre de se nommer ; elle regarde cette aventure comme une espèce d'hommage rendu à son mérite ; elle en a si bonne opinion, qu'elle suppose qu'une de ses compagnes désire obtenir son amitié, mais qu'elle se trouve intimidée par la supériorité qu'elle reconnaît en elle ; elle se flatte de la deviner, et se propose de l'encourager à se faire connaître. L'amour-propre satisfait lui donnait un air radieux lorsqu'elle entra dans la classe ; elle examina attentivement toutes les figures des jeunes pensionnaires, comptant bien découvrir sur l'une d'elles quelques signes d'embarras qui la décéleraient. Elle ne vit sur chaque visage que l'air de froideur qu'on lui montrait ordinairement : sa préoccupation lui fit commettre quelques fautes en récitant ses leçons ; elle vit une joie maligne briller dans tous les yeux ; elle ne put se cacher qu'elle était devenue un objet d'aversion pour toutes ses compagnes. Elle prétexta un mal de tête pour obtenir la permission de monter dans sa petite chambre ; elle s'y livrait sans contrainte à tout son dépit, lorsqu'elle aperçut sur une petite table couverte de ses extraits et de ses compositions, un bil-

let d'une autre écriture; elle s'en saisit, et lut : *Valérie veut trouver une admiratrice dans celle qui ne peut se défendre de l'aimer; et c'est un censeur sévère qui veut la corriger de tous ses défauts.* Piquée au vif, elle s'écrie : Être invisible et inexplicable, si tu me reconnais tant de défauts, qui peut t'inspirer tant d'intérêt pour moi?

La soirée était avancée; il faisait très-obscur dans la chambre de Valérie; elle avait les yeux fixés sur le mur, elle y voit tracé en caractère lumineux : *La pitié.* Notre héroïne ignorait les propriétés du phosphore, il eût été assez naturel qu'elle eût éprouvé quelque frayeur; mais son orgueil, si fortement blessé, éloigna le sentiment de la peur. La pitié! répéta-t-elle avec colère, j'inspire la pitié! je croyais n'avoir jamais excité que l'envie. Elle resta plongée dans ses réflexions, et dans une indignation muette. Les caractères magiques étaient disparus, mais ils ne pouvaient s'effacer de son esprit qu'ils tourmentaient étrangement. La cloche annonça l'heure du souper; Valérie se rendit au réfectoire, puis à la récréation, et ces distrac-

tions salutaires affaiblirent l'impression qu'elle avait reçue.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels Valérie fut combattue par deux sentiments différents : si sa vanité était offensée, sa curiosité était puissamment excitée par tout ce que cette aventure offrait d'extraordinaire. Elle désirait vivement de découvrir cette inconnue qui s'arrogeait le droit de lui trouver des torts, et qui osait le lui dire sans ménagement ; elle était irritée contre elle, et cependant son silence la contrariait. Enfin, au bout d'une semaine, elle n'y put plus tenir, et se décida à la provoquer. Elle se rendit dans le cabinet de verdure, y déposa les tablettes qu'elle avait reçues de l'inconnu et où elle avait tracé ces mots : *Quand vous ferez-vous connaître ?* Elle y retourna le soir ; les tablettes étaient à la même place ; elle y trouva cette réponse : *Quand vous vous connaîtrez vous-même, quand la vérité ne vous blessera plus, quand vous désirerez les conseils d'une amie.* Valérie lut ces trois phrases avec assez de tranquillité ; elle commençait à se familiariser avec l'idée qu'il existait quelqu'un qui ne la trouvait pas parfaite. Elle

médita longtemps sur ce qu'elle venait de lire. La première chose qu'on exigeait d'elle était de se connaître : elle n'avait jamais songé à descendre dans son propre cœur pour en démêler les secrets mouvements ; elle commença cet examen, et ne put se cacher que l'orgueil y dominait, qu'il dirigeait toutes ses actions, et la rendait souvent dure et inhumaine pour les autres. Elle commença à soupçonner que c'était à elle seule qu'elle devait attribuer l'indifférence de ses compagnes ; ces réflexions la menèrent loin, et se renouvelèrent les jours suivants avec encore plus de force.

Le 26 juin était le jour de naissance de Valérie. Le 25 au soir, en rentrant dans sa chambre, elle vit sa table couverte d'un superbe pâté, accompagné de daubes et de volailles froides ; plusieurs crêmes et quelques plats de fruits étaient rangés autour. Un billet posé sur le pâté portait : *Déjeuner que Valérie offrira à ses compagnes.* « Oh ! l'aimable attention ! s'écria-t-elle. Mais je vous devine, mon invisible amie ; vous me fournissez l'occasion de ramener des cœurs que j'ai éloignés par ma faute ; vous semblez

être le témoin secret de toutes mes actions. Combien je désire de remplir vos intentions! Puisse la journée de demain vous prouver le prix que je mets à votre amitié, et la reconnaissance que vous m'inspirez ! »

Valérie se coucha, l'imagination remplie de son inconnue; le vif intérêt qu'elle lui montrait, l'attachement sincère dont elle lui donnait des preuves, lui faisaient supporter la sévérité de ses leçons; le mystère dont elle s'enveloppait excitait toute sa curiosité, et l'engageait à remplir les conditions qu'elle lui avait imposées. Elle dormit peu, se leva de bon matin, et, après avoir jeté un regard satisfait sur les apprêts du déjeuner, elle se rendit à la chambre où les pensionnaires étaient rassemblées pour la prière. Elle annonça aux maîtresses que c'était son jour de naissance, demanda la permission d'inviter toutes ses compagnes à une petite fête qu'elle leur avait préparée, et sollicita un congé pour toute la journée. Les religieuses, dont elle était la favorite, lui accordèrent ces deux grâces : elle fit alors, d'une manière très-gracieuse, son invitation qui fut acceptée avec assez de froideur, suite de la prévention

qu'on avait contre celle qui la faisait. Après la messe, Valérie obtint encore que le déjeuner fût porté par les domestiques de la maison sous le berceau du jardin ; elle y conduisit les jeunes demoiselles, les plaça toutes avec la plus aimable attention, et se montra si heureuse de les recevoir, qu'elle fit naître dans leurs cœurs un sentiment de reconnaissance. Les fronts se déridèrent, et ce présage annonça à Valérie que la journée se passerait agréablement.

Les crêmes et les fruits furent trouvés excellents : la joyeuse troupe décida de réserver les pièces froides pour le dîner, de ne pas paraître au réfectoire, et d'employer, au profit du plaisir, chaque moment d'un jour qui lui était consacré. On sortit du berceau, et l'on parcourut les jardins pour choisir l'endroit le plus favorable aux jeux que l'on projetait. Au bout d'une allée de tilleuls, on aperçut une escarpolette solidement établie entre deux gros arbres : mille cris de joie se firent entendre ; les unes s'empressent de s'y placer, les autres s'emparent de la corde, et les balancent de toutes leurs forces. On remercie Valérie d'avoir imaginé ce joli amu-

sement ; elle reçoit ces compliments avec modestie, et les rapporte intérieurement à celle qui les lui procure. A ce jeu succédèrent ceux des quatre coins, de Colin-Maillard, etc., etc.

Jusqu'alors, dans toutes les réunions de plaisirs de cette petite société, Valérie avait eu une prépondérance que personne n'osait lui disputer ; c'était elle qui décidait du jeu qu'on devait jouer, et qui le dirigeait à sa fantaisie : elle choisissait ordinairement ceux où l'esprit pouvait s'exercer et où elle était sûre de briller, et raillait impitoyablement celles de ses compagnes qui n'avaient pas le même avantage. Ce jour-ci, ce fut tout autre chose ; elle ne voulut décider de rien, parut s'amuser de ce qui divertissait les autres, et remplaça ses airs de hauteur par la plus charmante simplicité.

La jeunesse n'est pas vindicative : les torts de Valérie étaient presque oubliés ; ses compagnes, flattées de son gracieux accueil, de ses complaisances, du désir qu'elle montrait de leur plaire, reprenaient avec elle le ton de l'amitié ; une seule, dont le cœur était vraiment méchant, et qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir quelquefois humiliée, vit

avec dépit l'impression que ses nouvelles manières produisaient sur les pensionnaires. Sa malice lui suggéra de lui tendre un piége, en proposant un nouveau jeu qui lui donnerait l'occasion de blesser sa vanité, et d'exciter son ressentiment : elle espérait qu'alors son caractère reprendrait le dessus, et qu'elle perdrait, dans un moment, le fruit des efforts qu'elle avait dû s'imposer pour paraître simple, douce et bonne.

Après le dîner, la chaleur étant extrême, on resta sous le berceau, et les jeunes personnes, fatiguées, firent trêve aux jeux dans lesquels il faut courir ou sauter. Ce fut le moment que prit la maligne Agathe pour indiquer celui de la sellette, qui fut accepté sur-le-champ. Valérie frémit de la proposition ; elle prévit que son amour-propre allait être mis à une rude épreuve. Ayant si souvent abusé de la facilité que donne ce jeu de dire des choses piquantes, elle devait s'attendre qu'on prendrait sa revanche : elle résolut de ne s'offenser de rien, et de ne se permettre aucune représaille. Elle était persuadée que son inconnue voyait et entendait tout ce qui se passait, quoiqu'elle igno-

rât par quels moyens : rien n'eût pu lui ôter cette idée, elle était bien propre à soutenir son courage ; il ne se démentit pas un moment. En vain Agathe chercha à la piquer par mille propos malins, par des reproches d'autant plus mortifiants, qu'ils étaient plus mérités ; en vain quelques autres, entraînées par son exemple, firent d'amères plaisanteries sur son compte : il fut impossible de la fâcher, et, dans tout le cours de ce jeu, elle ne se permit pas un mot qui pût blesser la moindre de ses compagnes. Cette conduite ramena tous les esprits, et les jeunes filles cherchèrent à réparer leurs torts, en accablant Valérie de caresses et de marques d'amitié.

Retirée le soir dans sa chambre, elle se rappela tous les événements de la journée, et se flatta que son amie serait contente d'elle : elle en fut convaincue le lendemain matin. Elle trouva sur sa toilette une douzaine de cahiers de papier à lettres, un paquet de plumes toutes taillées et une jolie écritoire, avec ce billet :

« En attendant que nous puissions nous voir, je désire, Valérie, que nous nous entre-

tenions par écrit ; je serai désormais moins laconique avec vous ; puisque mes conseils ne vous sont plus désagréables, je me ferai un plaisir de vous les donner. Je ne vous défends pas les objections, et je n'exige que vous cédiez que lorsque votre raison sera convaincue. La journée d'hier m'a fait connaître de quoi vous êtes capable, et tout ce que j'ai lieu d'attendre de vous. »

Valérie fut ravie d'entrer en correspondance avec son invisible amie ; elle se flatta de l'étonner par son style, elle ne douta pas qu'elle ne rendît justice à ses talents, dont il ne paraissait pas qu'elle eût une haute idée ; elle espéra en obtenir des louanges, qui étaient l'objet de son ambition, car elle mettait son suffrage au-dessus de tout autre.

LETTRE DE VALÉRIE.

« Vous, que je ne sais comment nommer, que je ne connais que par vos bienfaits et par vos reproches, apprenez-moi, de grâce, ce que je dois penser de vous. Ai-je, comme Socrate, un génie tutélaire qui vient m'é-

clairer et diriger mes actions? ou, comme Télémaque, est-ce la Sagesse elle-même qui, sous l'apparence d'un Mentor de mon sexe, se charge de me guider dans les routes épineuses de la vie? Daignez lever un coin du voile qui vous dérobe à mes yeux, et croyez que je suis digne de vous connaître. »

Valérie, enchantée de cette épître, qu'elle croyait un modèle d'éloquence, la déposa sous le berceau. Le lendemain elle y trouva la réponse suivante : mais pour éviter les répétitions, je vais donner de suite cette singulière correspondance.

LETTRE DE L'INCONNUE.

« Modérez votre curiosité, ma chère Valérie; elle n'est pas près d'être satisfaite, puisque cela dépend d'une réformation à peine commencée. Si je juge de votre intention par les expressions recherchées de votre lettre et sa tournure emphatique, je penserai que vous avez voulu gravir le Mont Sacré. Souffrez que je vous ramène à terre, et que nous employions, l'une et l'autre, ce style simple dont le naturel fait le charme,

et qui convient à deux amies qui s'entretiennent familièrement. Je ne suis ni Minerve, ni fée, ni génie; mais une femme sensible qui n'a pu voir, sans douleur, d'heureuses dispositions étouffées par un vice odieux, puisqu'il peut endurcir le cœur et corrompre le meilleur naturel. Voilà l'explication de ce mot, *la pitié*, qui vous a si fort révoltée. Celle que vous m'inspiriez fut si vive, que je ne pus résister au désir de vous être de quelque utilité. J'ai eu recours à des moyens extraordinaires pour frapper votre imagination, et faire écouter mes conseils à celle qui n'en voulait recevoir de personne. Actuellement, Valérie, nous allons travailler de concert à combattre et à détruire cet orgueil qui vous domine, qui vous rend souvent insupportable et quelquefois ridicule. Mes leçons seront celles d'une véritable amie; elles seront sévères, parce qu'il ne faut aucun ménagement avec le défaut que nous attaquons. Commencez par vous examiner pour vous bien connaître; combien alors vous diminuerez de la bonne opinion que vous avez de vous! Songez ensuite aux autres, et, pour vous bien

conduire avec les personnes à qui vous avez affaire, mettez-vous toujours à leur place ; agissez avec elles comme vous voudriez qu'elles agissent avec vous. Si vous suivez ce conseil, vous acquerrez des droits à une amitié qu'on vous a d'abord accordée gratuitement. »

LETTRE DE VALÉRIE.

« Vous m'ouvrez les yeux, mon aimable amie, sur mes ridicules prétentions ; je vois que ma première lettre, que je croyais un chef-d'œuvre, était de très-mauvais goût : désormais je laisserai aller ma plume ; elle suivra les mouvements de mon cœur ; je voudrais qu'elle pût vous peindre ce qu'il sent pour l'amie précieuse que mon bon ange m'a envoyée. Comment reconnaîtrai-je ce tendre intérêt que vous me montrez? C'est sans doute par une entière docilité pour des avis qui me sont si nécessaires. Je vais employer toutes mes forces à détruire cet orgueil, mon plus terrible ennemi ; car de sérieuses réflexions m'ont fait découvrir qu'il est la source de toutes mes fautes. J'ai agi jusqu'à

présent d'une manière bien contraire au dernier conseil que vous me donnez. Avec un amour-propre excessif, je n'ai jamais songé à ménager celui des autres ; cette conduite, aussi maladroite que cruelle, a fait naître dans mes compagnes une aversion que je méritais d'inspirer. Pourquoi ne faisais-je pas cette réflexion si simple, qu'à leur place je ne pourrais souffrir celle qui voudrait toujours m'abaisser pour se mettre au-dessus de moi ? Cette idée, que vous m'avez présentée, sera désormais la règle de ma conduite, et ma conduite vous prouvera, je l'espère, ma tendre reconnaissance et mon sincère attachement. »

On voit, par cette lettre, que Valérie se trouvait dans les meilleures dispositions. Elle en était déjà arrivée au point de sentir combien elle avait à corriger en elle, de désirer des avis et des leçons. Elle était décidée à n'accorder aucune trêve au penchant vicieux qu'elle avait à combattre ; mais le naturel et l'habitude l'emportaient encore quelquefois, comme on le verra par cette lettre de son amie.

LETTRE DE L'INCONNUE.

« Eh bien! Valérie, êtes-vous contente de vous? La visite que vous reçûtes hier de deux dames amies de votre mère, et accompagnées de leurs filles, vous donna occasion de faire briller vos talents. On voulait en juger, vous cédâtes aux instances qu'on vous fit de chanter, de pincer de la harpe, et de montrer vos cahiers d'histoire et de géographie. Tout allait bien jusque-là ; vous sembliez jouir avec modestie des justes éloges qu'on donnait à votre application. Mais une question, trop ingénue, d'une des jeunes demoiselles, excita votre humeur railleuse ; le mot cruel qui vous échappa, fit rougir cette pauvre enfant ; la mère se mordit les lèvres ; on vous quitta avec une politesse froide, et vous pouvez deviner comment elles vous traitèrent après leur départ. Ah! Valérie, quand mériterez-vous l'éloge qu'on a fait de l'abbé de Voisenon, dans ce joli quatrain mis au bas de son portrait :

Dans le feu de ses yeux la saillie étincelle,
Sur ses lèvres on voit le ris fin et moqueur

Mais sa bouche retient l'épigramme cruelle :
Le trait en s'échappant ferait saigner son cœur »

LETTRE DE VALÉRIE.

« Je n'ai pas attendu vos reproches pour sentir ma faute, et pour m'en repentir ; je le vois avec douleur, jamais je ne surmonterai cette vanité qui me fait faire tant de sottises; malgré tous mes combats, je retombe à la première occasion. Je ne mérite plus de vous nommer mon amie ; abandonnez celle qui répond si mal à votre attente. Pour moi, je n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire pour moi, si j'avais été plus digne de vos bontés. »

LETTRE DE L'INCONNUE.

« Savez-vous, Valérie, ce que c'est que la vertu ? ce n'est autre chose que la force de l'âme. C'est elle qui nous arme contre nos passions, et qui, par des efforts constants, nous apprend à les vaincre. Mais, ma jeune amie, ces ennemis sont encore dangereux, même après leur défaite ; ils reviennent sans cesse nous attaquer : il ne faut leur accorder

ni paix ni trève; si nous recevons quelque blessure dans le combat, nous ne devons pas nous laisser abattre, et renoncer à l'espoir de la victoire. Quittons le langage figuré : gardez-vous, chère Valérie, de vous abandonner au découragement; reprenez un nouveau courage, et je vous réponds du succès. Pour moi, je ne renoncerai jamais aux espérances que j'ai conçues de vous ; mon entreprise ne sera achevée que lorsque je vous verrai joindre aux dons de la nature et aux avantages de l'éducation cette aimable modestie, compagne du vrai mérite, et que ceux même qui ne la possèdent pas estiment et chérissent dans les autres.

» Vous voyez sans doute approcher sans inquiétude le jour de la composition générale et de la distribution des prix ; vous êtes bien sûre de remporter tous les premiers : l'ambition dans ce genre n'a rien de blâmable, mais votre amie vous avertit de triompher sans orgueil, afin de vous faire pardonner vos succès. On dit que Louise d'Arcy travaille avec ardeur pour vous les disputer, et qu'elle a pour cela plus d'un motif. On assure que l'année dernière madame sa mère

l'accabla de reproches pour avoir été surpassée par vous, et qu'elle l'a menacée de la retirer d'ici, et de lui ôter tous ses maîtres, si cette fois elle n'obtenait les premiers prix. La pauvre enfant fait tout ce qu'elle peut, mais elle ne réussira pas ; je parierais pour ma Valérie, qui certainement ne se laissera pas surpasser. »

Valérie, encouragée par son guide invisible, veilla avec tant de soins sur elle-même, qu'il ne lui arriva plus d'offenser personne volontairement. Elle regagna l'affection de toutes ses compagnes, qui, n'ayant plus à souffrir de sa vanité, lui rendaient enfin justice ; sa société leur devenait chaque jour plus agréable, et elle eût trouvé parmi elles plus d'une amie ; mais elle s'était uniquement attachée à celle qui l'avait aimée malgré ses défauts, et qui lui avait rendu l'important service de les lui faire connaître.

Le jour de la distribution des prix arriva. Cette cérémonie se faisait dans cette maison avec beaucoup d'appareil : la chambre de communauté était ornée de festons et de guirlandes ; des gradins étaient élevés pour

les mères et les sœurs des pensionnaires, qui avaient ce jour-là la permission d'entrer, et pour les dames qui vivaient dans le couvent. Un fauteuil était occupé par la supérieure ; les anciennes religieuses étaient à sa droite, et les plus jeunes à sa gauche. Les élèves étaient rangées sur des banquettes des deux côtés de la salle. Les maîtresses des différentes classes les conduisaient l'une après l'autre à la supérieure, en commençant par les plus jeunes et les moins avancées. Après avoir répondu à ses questions, elles pouvaient encore être interrogées par les dames spectatrices, qui en avaient le droit.

Les dernières classes avaient été examinées ; il ne restait plus que la première, et c'était pour celle-ci un nouvel ordre de choses. On supprimait des questions qui ne pouvaient être embarrassantes pour des élèves aussi avancées. Chacune d'elles avait fait un travail sur la grammaire, l'histoire et la géographie ; elles s'avançaient l'une après l'autre, faisaient à la supérieure une profonde révérence, et lui présentaient leurs cahiers, qui étaient lus à haute voix. Comme ces jeunes cœurs palpitaient pendant le sévère

examen qui suivait cette lecture ! On lisait sur ces visages ingénus les différents mouvements de la crainte et de l'espérance. Le tour de Louise arriva : elle s'avança pâle et tremblante : un coup d'œil jeté sur une mère redoutable avait produit cet effet. Elle aurait dû être rassurée par les applaudissements qu'on prodigue à son travail ; mais elle s'attendait à se voir surpassée par son émule, la savante et spirituelle Valérie. On ouvrit enfin le cahier de cette dernière : mais quelle fut la surprise qu'on éprouva en y trouvant une multitude de négligences, plusieurs erreurs de dates, et même quelques fautes d'orthographe ! L'étonnement se peignait sur toutes les physionomies ; les premiers prix furent décernés tout d'une voix à l'heureuse Louise, qui fut couronnée des mains de la supérieure, et vola dans les bras de sa mère, qui versait des larmes de joie en la pressant sur son cœur. Valérie, les yeux fixés sur elle, paraissait jouir de ce spectacle, et se consoler de sa disgrâce par le bonheur de sa compagne. Ses regards se promenèrent ensuite sur les dames qui occupaient les gradins, et s'arrêtèrent sur celui où étaient placées les

grandes pensionnaires de la maison. Valérie s'aperçut que toutes la considéraient avec intérêt; elle en vit une qui avait son mouchoir sur les yeux, comme pour dérober son attendrissement; c'était mademoiselle Termilly, fille d'un mérite si rare, qu'on se croyait honoré d'obtenir son estime; la perte d'un homme qu'elle avait aimé, et que la mort lui avait enlevé à la veille de leur union, l'avait fait renoncer au mariage. Elle avait trente ans; son goût pour les beaux-arts et pour la littérature l'avait conduite dans cette retraite, où elle pouvait s'y livrer sans distraction. Après avoir employé la journée à ces occupations chéries, elle passait ses soirées dans la société des dames de la maison; elle en faisait l'agrément par les charmes de son esprit, la simplicité de ses manières, et son caractère doux et obligeant.

La distribution des prix fut suivie d'un concert charmant; les voix jeunes et fraîches des élèves se mariaient aux accords de la harpe et du piano; l'oreille et le cœur étaient également satisfaits.

On accorda aux pensionnaires une entière liberté pour le reste du jour; mille jeux se

succédèrent, et une joie bruyante les animait. Valérie s'en trouva fatiguée ; et l'obscurité d'une belle soirée l'invitant à la rêverie, elle dirigea ses pas du côté du berceau qui lui était si cher. Quelle fut sa surprise de le voir illuminé ! Elle entre avec empressement : une femme s'élance vers elle, la serre dans ses bras, et l'embrasse avec tendresse ; elle reconnaît ma demoiselle Termilly. « Connaissez, lui dit-elle, votre invisible amie ; je fais gloire de ce nom, puisque vous venez de mériter mon estime, en sacrifiant la vanité au plaisir si doux de faire des heureux. Votre cœur est changé, et je puis me féliciter d'y avoir contribué. » Valérie s'abandonna à la joiela plus vive ; elle rendait à son amie ses tendres caresses, en lui promettant une confiance sans bornes, et une entière docilité pour des conseils dont elle s'était si bien trouvée ; elle la suppliait de lui conserver une amitié plus précieuse pour elle que tous les biens du monde. « Elle vous est acquise pour la vie, répondit mademoiselle Termilly. Si j'ai le double de votre âge, mon expérience guidera votre jeunesse ; mon appartement vous sera ouvert à tous les moments, et nous travail-

lerons ensemble à vous rendre, non un objet d'admiration, mais un modèle aimable de douceur, de bonté et de modestie. Toutes les grandes pensionnaires entrèrent à ce moment; elles étaient dans le secret de mademoiselle Termilly, et l'avaient aidée à opérer les prodiges qui avaient tant étonné Valérie; elles la félicitèrent de la victoire qu'elle avait remportée sur elle-même, et des suites qu'elle avait eues, et lui promirent de l'admettre dans leur société, distinction très-flatteuse pour une si jeune personne. Valérie, avec un guide aussi éclairé qu'il lui était cher, parvint à ajouter aux grâces et aux talents la modestie qui leur donne un nouveau prix.

CONTE VII.

L'ESPRIT ET LE BON SENS.

—

Madame de Verceil, veuve depuis quelques années, avait deux filles jumelles, qui avaient quelque ressemblance pour la figure et pour la taille, mais dont le moral offrait un contraste frappant. Rosa, douée d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, avait une conversation légère, des saillies brillantes et les plus fines reparties. Dès l'âge de dix ans elle annonçait du talent pour la poésie; elle faisait de mauvais vers, qui en promettaient de bons lorsque son goût serait formé, et qu'elle aurait étudié les règles. On la trouvait toujours un livre ou une plume à la main, jamais l'aiguille ni la navette. La couture, la broderie, la dentelle, étaient pour

elle des occupations ennuyeuses et insupportables. A treize ans, Rosa ne faisait cas que de l'*esprit*, passait la moitié de sa vie à orner son *esprit*, et l'autre à montrer son *esprit*. Elle se liait indistinctement avec toutes sortes de personnes, pourvu qu'elles fussent spirituelles, qu'elles sussent parler littérature, et deviner des énigmes. Elle ne pouvait soutenir un quart d'heure de conversation avec des femmes ordinaires, qui ne s'entretiennent communément que de leur ménage, de leurs enfants, ou des modes du jour.

Cécile, plus posée et plus réfléchie que sa sémillante sœur, n'avait pas des dehors si brillants; elle parlait peu, mais ses idées étaient d'une extrême justesse, et elle les exprimait avec une noble simplicité. Sans négliger les lectures utiles et les talents agréables, elle n'y donnait pas la plus grande partie de son temps; elle avait beaucoup de goût pour tous les ouvrages de son sexe, elle y excellait, et jamais on ne la trouvait oisive. Elle ne s'attachait pas facilement, et jamais sans bien connaître, et, pour obtenir sa confiance, il fallait mériter son estime. Elle savait s'ennuyer par politesse et par égard pour

les personnes qu'elle voyait, et parlait toilette et chiffons avec un air d'intérêt, quoiqu'elle fît peu de cas de ces frivolités.

Ces deux jeunes personnes étaient ce que la nature les avait faites. Leur mère, bonne et sensible, avait toujours eu les meilleures intentions, mais elle manquait du tact nécessaire pour tirer parti des bonnes dispositions de ses enfants, et corriger les mauvaises. Elle était fort contente de ses deux filles : l'une flattait son amour-propre par les éloges qu'on donnait sans cesse à son esprit et à ses connaissances ; l'autre lui était très-utile dans son ménage, et elle avait en elle une entière confiance. Les deux sœurs, malgré le peu de rapport de leurs caractères, s'aimaient avec tendresse ; chacune d'elles aspirait à un genre de mérite différent : ainsi il n'existait entre elles aucune rivalité.

Madame de Verceil passait tous les étés à la campagne ; plusieurs familles voisines lui composaient une société agréable, qui se réunissait tour à tour chez l'une ou chez l'autre. Cinq ou six jeunes personnes étaient les compagnes de Rosa et de Cécile. Quelques-unes avaient des frères qui partageaient

leurs amusements. Ces jeunes gens et ces jeunes personnes se livraient, sous les yeux de leurs parents, aux jeux si chers à cet heureux âge. Tantôt ils s'exerçaient en plein champ à la course, ou dansaient en rond au refrain d'une chanson plaisante ; tantôt, dans un salon, ils jouaient aux gages, au secrétaire, ou au propos interrompu. Les jeux d'esprit étaient les seuls qui convinssent à Rosa ; elle ne se prêtait aux autres qu'avec indifférence. Cécile s'amusait de tout, parce qu'après une journée bien employée, elle sentait le besoin d'un agréable délassement.

Un jour de fête, les deux sœurs eurent envie de faire une promenade en sortant de l'office ; la chaleur les engagea à gagner un petit bois qui leur offrait de l'ombrage : elles y avaient à peine fait cent pas, qu'elles aperçurent un jeune homme assis au pied d'un hêtre ; il écrivait sur des tablettes, s'arrêtait de temps en temps pour promener ses regards sur le paysage riant et fertile que l'on découvrait du lieu où il s'était placé ; ses yeux pleins de feu et le jeu de sa physionomie annonçaient qu'il était inspiré par les muses, et qu'il s'occupait d'une intéressante compo-

sition, il n'en fallait pas tant pour exciter la curiosité de l'imprudente Rosa ; cachée derrière un massif d'arbres, elle l'examinait avec attention. En vain Cécile lui représentait l'inconvenance de sa conduite, et la conjurait de se retirer : elle s'y refusa absolument et finit par lui dire qu'elle pouvait s'en aller ; mais que pour elle, ne voyant aucun danger à deux pas du village, elle était résolue de demeurer, et de savoir quel était cet étranger. « C'est peut-être, disait-elle, quelqu'un de ces auteurs charmants qui font les délices de la capitale ; quel bonheur si nous faisions une telle connaissance ! » Cécile, quoique très-affligée de l'obstination de sa sœur, ne crut pas devoir la laisser seule. Pendant qu'elle redoublait ses instances pour l'engager à quitter ce lieu, le jeune homme se leva, et tourna ses pas du côté des jeunes demoiselles. Comme il ne pouvait manquer de les voir, elles reprirent leur promenade ; il passa près d'elles, et les salua respectueusement. Quelques minutes après, elles entendirent un cri ; elles se retournèrent, et virent que l'inconnu, ayant rencontré une souche d'arbres qu'il n'avait pas aperçue, était tombé à terre ; il

paraissait souffrir, et ne pouvoir pas se relever. Le premier mouvement de Rosa fut de courir à lui, et de lui demander s'il était blessé ; Cécile fut obligée de la suivre. L'étranger remercia la première, et dit qu'il croyait s'être foulé le pied, qu'il y sentait de vives douleurs, et qu'il lui serait impossible de se tenir debout ; mais que, lorsqu'il aurait resté quelque temps assis, il se trouverait peut-être en état de marcher. Ses tablettes, qu'il tenait à la main au moment de sa chute, étaient tombées assez loin de lui : Rosa les releva, et allait les lui rendre ; mais les vers qu'il y avait tracés frappèrent ses regards, elle ne put résister au désir de les lire.

« J'avais deviné, dit-elle, que vous cultiviez la poésie ; serais-je trop indiscrète si je vous priais de me montrer les vers que vous venez sans doute de composer? — Ils sont, mademoiselle, bien peu dignes de votre curiosité. Sensible aux beautés de la nature, je les célèbre sans art ; j'aurais peut-être été plus éloquent si j'avais vu plus tôt son plus bel ouvrage. »

Rosa trouva ce compliment bien tourné,

très-spirituel; les vers lui parurent excellents, et elle se mit dans la tête que l'inconnu était Demoustier, Legouvé, ou quelqu'un de leurs émules. Elle mourait d'envie de l'attirer chez sa mère, pour faire assaut d'esprit avec lui; son accident lui parut un motif suffisant. « Eh bien! monsieur, lui dit-elle, croyez-vous pouvoir actuellement vous lever, et marcher un peu? — Bien difficilement, mademoiselle, et j'ai deux lieues à faire pour regagner la terre d'un ami chez lequel je suis depuis quelque temps. — Il est certainement impossible que vous entrepreniez cette route. La maison de maman est au bout du village; elle sera charmée de vous donner l'hospitalité; si vous avez la force de nous y suivre, vous pourrez vous reposer quelques jours, et le chirurgien de l'endroit visitera votre pied. »

L'étranger ne se fit pas presser pour accepter cette offre, dont il témoigna une vive reconnaissance. Cécile souffrait le martyre; elle blâmait l'inconséquence de sa sœur: elle avait tâché de l'arrêter par des signes expressifs, mais Rosa n'avait pas paru les voir, et tout cela s'était passé si vite, qu'il sem-

blait que ce fût un songe. Cécile était d'autant plus contrariée, qu'elle connaissait la faiblesse de sa mère, qui ne savait rien refuser à ses enfants ; elle était persuadée qu'elle recevrait favorablement le jeune homme quand Rosa le lui présenterait. Il se leva avec beaucoup de difficulté, marcha en boitant, et à chaque pas il laissait échapper une plainte ou un soupir, ce qui excitait la pitié d'une des sœurs, et ne guérissait pas la défiance de l'autre. On mit beaucoup de temps à faire un très-court trajet.

En arrivant, Rosa courut prévenir madame de Verceil ; elle excita son intérêt pour l'étranger par le récit de son accident, et par ce qu'elle lui dit de son ton distingué, de ses manières honnêtes, et de son extrême politesse. Il fut donc parfaitement accueilli, et invité, par la maîtresse de la maison, à s'arrêter chez elle jusqu'à sa guérison. Le chirurgien du village fut appelé ; malgré son ignorance, il ne vit aucune apparence de foulure ni d'entorse ; mais saisissant volontiers l'occasion de gagner quelque argent, il mit un cataplasme émollient sur le pied malade, et recommanda beaucoup de

repos. Le jeune homme fut placé sur une chaise longue dans le salon, parce qu'il supplia ces dames de ne pas le priver de leur société. Il dit à madame de Verceil qu'il était fils d'un négociant de Marseille, et qu'il se nommait Dubuisson; qu'ayant la passion des lettres, il était venu à Paris comme au centre des grands talents, pour y perfectionner ses dispositions; mais qu'il était depuis huit jours à la campagne d'un de ses amis, à qui il écrirait le lendemain pour calmer l'inquiétude où il devait être sur son compte. Madame de Verceil, incapable de trahir la vérité, croyait facilement à la sincérité de tout le monde, et l'expérience ne l'avait pas guérie d'une crédulité souvent dangereuse; elle ajouta donc une foi aveugle à l'histoire que lui fit le jeune homme, et le combla d'égards et de politesses.

Le soir on vit arriver la petite société; Rosa raconta l'accident de M. Dubuisson, et il fut décidé qu'on ne jouerait que des jeux paisibles auxquels il pût prendre part. On joua d'abord aux gages; plusieurs jeunes demoiselles chantèrent avec beaucoup de



Ses tablettes, qu'il tenait à la main au moment de sa chute, étaient.

P. 153.

goût et d'agrément. Rosa eut pour pénitence de faire des comparaisons; elle y mit plus d'esprit que de justesse; elle fit preuve de mémoire en récitant plusieurs morceaux de poésie. Dubuisson, condamné à faire une épigramme et un portrait, s'en tira fort bien, et passa pour avoir fait deux impromptus. Le dernier gage appartenait à Cécile, qui devait aussi réciter des vers. Elle choisit ceux-ci ;

Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit
Jamais ne peut manquer de plaire,
Quand la raison, quand la gaîté,
Quand le sentiment assaisonne
Un mot, dont la simplicité
N'offense l'orgueil de personne.

Ce morceau de Demoustier plaisait singulièrement à Cécile, parce qu'il exprimait sa manière de penser, et l'ornait des charmes de la poésie.

A ce jeu succéda celui où l'on choisit un mot qui a plusieurs significations, comme *mère, mer, maire*. On convient de celui qu'on veut donner à deviner à quelqu'un de la compagnie. Il demande à quelque personne : Comment l'aimez-vous? où le placez-vous?

Les réponses que l'on fait à ces deux questions doivent lui faire deviner le mot. Après plusieurs autres mots, on choisit *moi*, qui n'a que deux acceptions : *moi* pronon personnel, et *mois* de l'année. Rosa mettait toujours dans ses réponses beaucoup de recherche et de finesse, et n'aimait à rien dire comme une autre. Quand on lui demanda : « Comment l'aimez-vous? Elle répondit : — Je l'aime après *lui*. — Où le placez-vous? — Près de *lui*. » Le *moi* fut deviné, et cela lui attira quelques plaisanteries qui ne l'embarrassèrent point, et dont elle se tira avec esprit. Dubuisson tira ses tablettes, et y traça ces vers qu'il lui présenta :

Où donc est-il cet heureux *lui*
Que tu chéris plus que toi-même?
Quand tu te déclares pour *lui*,
Connaît-il son bonheur extrême?
Je serais jaloux de ce *lui*,
Si je n'étais pas aimé d'*elle*.
Mais, quand tu ne songes qu'à *lui*,
Je dois aussi m'occuper d'*elle*.
Tu veux te placer près de *lui*,
Eh bien! je resterai près d'*elle*;
Mais ne t'éloigne pas de *lui*
Pour que je ne sois pas loin d'*elle*.

Ces vers passèrent de main en main, et furent trouvés charmants. La vanité de Rosa était vivement flattée de cette galanterie ; elle ne doutait pas que Dubuisson ne fût bientôt compté au nombre des poëtes les plus admirés ; et elle se flattait qu'il la célébrerait plus d'une fois, et que son nom serait comme ceux de Laure ou de Corinne.

Trois ou quatre jours se passèrent très-agréablement. Dubuisson commençait à marher avec le secours d'une canne. Le cinquième jour il ne parut point à l'heure du déjeuner. On envoya un domestique l'avertir qu'il était servi ; ce garçon revint annoncer à sa maîtresse qu'il n'était pas dans sa chambre. et qu'il ne paraissait pas y avoir couché, puisque le lit n'était pas défait. On s'inquiète, on court. Madame de Verceil entre dans son cabinet : son secrétaire était forcé, son écrin enlevé, ainsi qu'une somme de deux mille écus en or. Les montres et les bijoux des jeunes demoiselles avaient aussi disparu. Il est clair que l'étranger, reçu avec tant d'égards, était un adroit filou. Madame de Verceil se désole, Rosa est désenchantée, et humiliée de sa méprise. On fait les dé-

marches usitées en pareil cas, mais elles n'aboutissent à rien ; le voleur avait trop bien pris ses précautions.

Celui qui se faisait nommer Dubuisson était un jeune homme de bonne famille, qui avait reçu de l'éducation et ne manquait pas de talents; mais, s'étant lié à Paris avec de jeunes libertins, il avait donné dans tous leurs travers. Ayant perdu au jeu tout l'argent que ses parents lui avaient donné pour se perfectionner dans ses études, il avait appris à corriger la fortune par l'adresse des mains. Il ne s'était pas borné là, il avait volé dans plusieurs rencontres : c'était enfin un véritable escroc. Il avait entendu parler de madame de Verceil et de ses filles, de la vanité de Rosa, et de la facilité qu'on trouvait à lui plaire en flattant ses prétentions littéraires ; c'est d'après ces données qu'il avait formé son plan. Il s'était rendu dans le village que ces dames habitaient ; il avait vu les deux sœurs prendre le chemin du petit bois ; il s'y était aposté pour les attendre, et, au moyen de beaucoup d'audace et de facilité à composer de petits vers de société, il était parvenu à son but sans de grandes difficultés.

Cette aventure avait tellement déconcerté Rosa, qu'elle parut pendant quelque temps un peu plus réservée, mais son caractère reprit bientôt le dessus ; elle avait une telle confiance en elle-même, qu'elle commettait sans cesse de nouvelles inconséquences. Parmi les voisins qui fréquentaient la maison de madame de Verceil, il y avait un homme de soixante ans, veuf et sans enfants. C'était un négociant qui s'était retiré des affaires avec une fortune considérable. Il avait acheté une terre superbe dans ce canton ; son esprit était plus solide que brillant. Il était bienfaisant et sensible, aimait beaucoup la jeunesse, et se plaisait à la voir se livrer aux plaisirs innocents qui lui conviennent et qu'elle sait si bien goûter. Cet honnête homme, que l'on nommait Duclos, s'était attaché à madame de Verceil ; il venait chez elle tous les jours, et lui donnait souvent d'utiles conseils. Elle était engagée dans un procès qui compromettait toute sa fortune et l'existence de ses enfants, qui n'avaient rien du côté de leur père. M. Duclos n'en prévoyait pas une heureuse issue, et désirait qu'elle s'accommodât avec sa partie ; mais,

contre son ordinaire, elle ne voulut point se rendre à son avis, et s'obstina à soutenir ce procès ruineux.

Cécile causait souvent avec M. Duclos; elle estimait son caractère, et respectait sa personne. Il avait aussi pour elle une véritable affection ; le bon sens qu'il lui trouvait, sa modestie, sa retenue, le charmaient également ; il disait souvent que, s'il avait eu le bonheur d'avoir une fille, il eût voulu qu'elle ressemblât à cette aimable enfant. Rosa n'aimait point le négociant, elle le trouvait ennuyeux, et se permettait quelquefois des railleries, qu'il paraissait ne pas entendre, par égard pour madame de Verceil, et pour se dispenser d'y répondre. Cécile rougissait dans ces occasions, et cherchait à réparer les torts de sa sœur par de nouvelles attentions pour le vieillard.

Madame de Verceil, apprenant que la décision de son procès approchait, n'attendit pas la fin des beaux jours pour retourner à Paris. Tous les hommes d'affaires qu'elle avait consultés l'avaient assurée que la sienne était bonne, que ses droits étaient incontestables; elle n'éprouvait donc que très-peu

d'inquiétude, et le coup qui la frappa fut aussi terrible qu'inattendu. Elle perdit sa cause, et fut condamnée au paiement des frais et dépens ; tous ses biens-fonds passaient à sa partie adverse en toute propriété, et la vente de son mobilier suffit à peine pour l'acquitter avec son avocat, son avoué, son procureur, etc. Qu'on se peigne l'état de cette malheureuse mère, qui adorait ses enfants et qui les voyait ruinés, car il ne lui restait aucune ressource! Son âme n'était pas assez forte pour soutenir une pareille épreuve ; elle tomba dans une langueur mortelle qui la conduisit rapidement au tombeau. En vain ses filles embrassaient ses genoux, et la suppliaient de se consoler. Cécile lui représentait qu'ayant toujours beaucoup travaillé pour son plaisir, il lui serait doux de le faire pour une mère chérie. Rosa promettait aussi de lui être utile ; elle aimait tendrement sa mère, et les torts de son esprit n'avaient jamais passé jusqu'à son cœur. Elle crut ranimer le courage de madame de Verceil, en lui apprenant que depuis quelques mois elle travaillait à composer une pièce pour le Vaudeville ; que M. Sissol, son maître de musique,

qui connaissait beaucoup les directeurs de ce spectacle, lui avait promis de la leur présenter, et l'avait assurée qu'elle devait réussir.

« Dans ce cas, chère maman, ajouta-t-elle, elle me vaudra assez d'argent pour vous tirer de peine ; il ne me faut pas plus de huit jours pour l'achever : ainsi cessez de vous affliger, et conservez-vouspour vos enfants. » Madame de Verceil était fort sensible à leur tendresse ; elle eût adouci ses derniers moments, si l'affreuse idée de laisser après elle deux filles de quinze ans, dénuées de toutes ressources, n'eût déchiré son cœur. Elle écrivit à différentes personnes de sa famille, pour leur recommander ses pauvres orphelines, mais sans oser se promettre beaucoup de succès de cette démarche. Enfin, après huit jours de maladie, elle expira presque sans agonie dans les bras de ses enfants. Rosa et sa sœur furent accablées de cette perte qu'elles n'avaient pas prévue ; elles s'étaient toujours flattées que leur mère, encore jeune, recouvrerait ses forces et sa santé. La nouvelle de cette mort fut bientôt répandue ; il se fit une assemblée de parents : après s'être occupé des obsèques

de la mère, on discuta ce qu'il y avait à faire à l'égard des filles. Dans le nombre de ceux qui composaient cette famille, il ne se trouva pas une personne assez généreuse pour consentir à s'en charger. Madame de Verceil avait une sœur, vieille fille qui habitait une campagne à cinquante lieues de Paris ; on lui écrivit pour lui proposer cette bonne œuvre. En attendant sa réponse, les deux sœurs allèrent occuper une petite chambre au quatrième, chez un cousin, notaire, dans la rue Montorgueil. Elles y passaient les jours et les nuits à pleurer leur tendre mère, et à faire les plus tristes réflexions sur l'abandon où elles se trouvaient.

M. Duclos n'avait point oublié son amie, il lui avait écrit peu de jours après son départ. Sa lettre lui était parvenue le jour même où elle avait appris la perte de son procès ; elle resta sans réponse. Madame de Verceil, se reprochant de n'avoir pas suivi les conseils de son vieil ami, éprouvait une certaine honte à lui avouer les suites funestes de son entêtement. La maladie dont elle fut attaquée, et son extrême faiblesse, furent de nouveaux motifs de garder le silence. M. Duclos n'ap-

prit que par la voix publique le malheur de madame de Verceil, et enfin sa mort. Il en fut pénétré, et l'on va voir qu'il ne se borna pas à de stériles regrets. Il forma sur-le-champ un projet digne de son cœur, et ne tarda pas à l'exécuter.

Dix jours après la mort de madame de Verceil, sa sœur, mademoiselle Prudotti, arriva à Paris ; elle en fit prévenir la famille, en l'invitant à se rassembler le lendemain chez le notaire, leur parent. Il s'y trouva une douzaine de personnes, tant hommes que femmes. Les orphelines y parurent en grand deuil : on allait décider de leur sort, la douleur et la crainte se peignaient sur leurs visages pâles et défaits.

A midi précis, la porte du salon s'ouvrit à deux battants : mademoiselle Prudotti fit son entrée. C'était une femme d'une haute stature, dont le regard était dur, et les traits fortement prononcés ; ses sourcils noirs et épais se rejoignaient par le haut, et l'ensemble de sa physionomie exprimait l'orgueil et le dédain ; elle était vêtue de crêpe, et un long voile noir lui descendait jusqu'à la ceinture. Après avoir répondu aux salutations

qu'on lui fit, jeté un œil scrutateur sur ses nièces désolées, et s'être établie dans le fauteuil qu'on lui présenta, elle prit ainsi la parole :

« Cette assemblée, messieurs et mesdames, a pour objet de décider ce que l'on va faire des deux filles que laisse feu madame de Verceil, ma sœur. Je suis bien aise de vous instruire de quelques circonstances antérieures qui pourraient me dispenser de m'occuper de ces enfants, et qui sans doute ne vous sont pas connues.

» Une vieille tante, sœur de mon père, Dieu lui pardonne comme je le fais, avantagea, par son testament, madame de Verceil à mon préjudice, et la rendit indépendante. La suite de cette injustice fut le sot mariage qu'elle contracta avec un cadet de bonne maison, mais qui n'avait pas le sou. Plus âgée qu'elle de quinze ans, je voulus me permettre quelques représentations ; elle y répondit par un éloge exagéré du mérite et des qualités de son futur époux, et ajouta qu'elle se faisait un plaisir délicat de réparer à son égard les torts de la fortune. Elle ne tint aucun compte de mes conseils, et le

mariage se fit. Je conviens qu'il fut très-heureux. Mais, après la mort de M. de Verceil, un frère de notre tante, que l'on croyait mort aux îles, s'est présenté pour revendiquer son héritage : on l'a pris d'abord pour un aventurier qui se parait d'un faux nom, mais il a prouvé l'identité, il est rentré dans tous ses droits. Ma sœur s'est vue entièrement ruinée, et ses enfants réduits à la misère, ce qui ne serait pas arrivé si, suivant mon avis, elle avait épousé un homme qui eût eu un bien solide. »

Mademoiselle Prudotti en était là de ce long discours, et ne paraissait pas disposée à le terminer, lorsqu'un laquais annonça M. Duclos. Il fit des excuses à l'assemblée, de s'y présenter sans être appelé : il avait une affaire à communiquer à la famille ; il suppliait que l'on continuât la discussion qu'il avait interrompue, et qu'ensuite on voulût bien l'entendre. Il s'assit après avoir salué affectueusement les jeunes demoiselles, dont les larmes abondantes le touchaient vivement. Mademoiselle Prudotti reprit ainsi :

« D'après les faits que je viens d'exposer,

personne n'oserait avancer que je sois dans l'obligation de faire quelque chose pour les enfants de M. de Verceil; mais je sais ce qu'exigent de moi la nature et la religion, et je consens à me charger d'une des deux petites, c'est tout ce que je peux faire, et assurément plus que l'on ne devait attendre.»

Lorsque cette femme insensible eut cessé de parler, on garda un morne silence : chacun blâmait dans son cœur la dureté et l'égoïsme de la demoiselle Prudotti, et, par une bizarrerie de l'espèce humaine, on s'autorisait de son exemple pour ne pas agir mieux qu'elle. M. Duclos mit fin à l'embarras que tout le monde éprouvait; il annonça à l'assemblée que l'attachement qu'il avait pour madame de Verceil, et les qualités personnelles de mademoiselle Cécile, l'avaient déterminé à l'adopter pour sa fille et son unique héritière; qu'il venait demander pour cela l'agrément de sa famille; qu'ayant appris que le maître de la maison était notaire, il désirait que l'acte fût passé sur-le-champ. « Il me semble, ajouta-t-il, que cet arrangement aplanit toutes les difficultés, puisque mademoiselle Rosa pourra profiter

de la bonne volonté de sa tante. » La proposition du négociant fut accueillie avec transport ; on l'accabla de remercîments et d'éloges, dont mademoiselle Prudotti, en se rengorgeant, paraissait s'appliquer une partie. Cécile était touchée jusqu'au fond du cœur de la bonté de M. Duclos, et s'estimait bien heureuse de retrouver en lui un père ; mais le sort qui attendait sa sœur lui paraissait si fâcheux, que son âme ne pouvait se livrer à la joie. Rosa ne voyait pas les choses tout-à-fait du même œil : elle se flattait de trouver tôt ou tard des ressources dans ses talents et dans son esprit. Elle ne se faisait pas une idée agréable de la société de sa tante ; « mais, pensait-elle, j'aurai du moins le plaisir de m'en moquer ; elle me fournira le sujet de quelques épigrammes , et, parmi les personnes qu'elle voit, il s'en trouvera bien quelqu'une en état de m'apprécier, et avec qui je pourrai me dédommager de l'ennui qu'elle me donnera. »

Il fallut que les deux sœurs se séparassent ; M. Duclos emmena Cécile dans son carrosse, et Rosa monta dans un fiacre qui la conduisit, avec mademoiselle Prudotti, à l'hôtel où

elle était logée. La jeune personne se flattait encore de ne la pas suivre à la campagne ; elle avait reçu la veille un billet de M. Sissol, qui la prévenait que sa pièce avait été agréée par les directeurs du Vaudeville, et qu'elle serait jouée le dimanche suivant. La tête lui en tournait, et elle fondait, sur un succès qui lui paraissait certain, les plus brillantes espérances.

Cécile, libre d'exprimer à son bienfaiteur toute sa reconnaissance, la lui témoigna de la manière la plus touchante. Il lui montra les sentiments du père le plus tendre, et son extrême bonté lui inspira le courage de lui parler de sa sœur, et de lui laisser voir combien elle était affligée de la savoir sous la dépendance d'une femme hautaine et dure, telle que lui paraissait leur tante. Le bon négociant l'écouta avec complaisance, et loua sa tendre affection pour sa sœur. « Crois, mon enfant, ajouta-t-il, qu'elle m'est chère comme à toi. Je me suis souvent aperçu qu'elle s'amusait à mes dépens ; mais je suis incapable d'en conserver le moindre ressentiment, et je pardonne ces petits torts à l'étourderie de son âge : toutes les filles de

quinze ans ne sont pas sensées comme la mienne. Je désire cependant que ta sœur devienne raisonnable, surtout qu'elle abandonne ses prétentions à l'esprit et à la célébrité; qu'elle acquière le jugement qui lui manque, et apprenne à se bien conduire. C'est pour obtenir ce changement que je veux la laisser un an ou deux près de mademoiselle Prudotti. Je me trompe fort si ce temps d'épreuve ne lui devient pas salutaire; ne doute pas qu'alors je ne m'occupe de son bonheur : la mémoire de sa mère, et ma tendresse pour toi, t'en sont garants. » Il fallut que Céline se contentât de cette promesse. Pendant que leur tante resta à Paris, elle alla tous les jours voir sa sœur ; celle-ci ne l'entretenait que des projets qu'elle formait d'après le triomphe qu'elle croyait obtenir. Elle se trouva près d'elle lorsqu'un nouveau billet du maître de musique lui annonça la chute de sa pièce. Les sifflets du parterre n'avaient pas permis de l'achever ; malgré les traits d'esprit et les jeux de mots dont elle était semée, l'invraisemblance de l'intrigue avait choqué les spectateurs ; enfin elle était tombée pour ne s'en jamais relever. Rosa sou-

tint ce revers avec assez de courage ; son nom n'était pas connu, et cette circonstance la consola. Elle vit bien qu'il fallait se soumettre à son sort, et partir avec mademoiselle Prudotti, qui faisait ses apprêts pour retourner dans sa province. Les deux sœurs se quittèrent avec mille témoignages d'amitié, après s'être promis de s'écrire régulièrement. Leur correspondance, que je vais mettre sous les yeux de mes jeunes lectrices, les instruira de leurs actions et de leurs sentiments pendant leur séparation.

LETTRE DE ROSA A CÉCILE.

« Nous sommes à peine arrivés, chère Cécile, que je songe à m'entretenir avec toi : je prévois que ce sera ici mon seul plaisir ; il serait toujours le plus doux quand je pourrais en goûter beaucoup d'autres.

» La campagne de notre tante n'est qu'à cinq lieues d'Auxerre ; elle est située sur un coteau planté de vignes ; les jardins sont beaux et bien distribués ; mais ce qui fera mes délices, c'est un petit parc à l'anglaise, où les grottes, les chaumières, les ruines,

les ponts et les cabinets chinois offrent une variété qui amuse l'imagination. Si je puis obtenir la liberté de m'égarer dans ces sombres bosquets, si favorables aux douces rêveries, je m'y entretiendrai de ton souvenir, et j'y ferai ma cour aux muses, que je chéris toujours malgré le tour qu'elles viennent de me jouer. Au reste, je n'ai à me plaindre que de Thalie, et ses sœurs pourront me traiter mieux qu'elle.

» Tu vas peut-être dire que je fais encore de l'esprit ; mais je cherche seulement à me distraire des tristes idées qui me poursuivent. Mademoiselle Prudotti conserve avec moi un air de dignité tout à fait imposant ; rarement elle daigne me parler, et quand elle s'y décide, c'est pour me débiter une morale sévère avec une sécheresse rebutante. Je ne sais encore comment elle va se conduire avec moi ; elle a de longues conférences avec une vieille femme de charge, qu'on nomme madame Durocher, et qui paraît posséder toute sa confiance. J'ai lieu de croire que je fais le sujet de leurs entretiens, et j'en conçois de l'inquiétude : que pourrait-il sortir de bon de ces deux têtes-là ?

» Ma plus douce consolation, ma Cécile, c'est de te savoir heureuse. Que j'aime ce bon M. Duclos ! depuis qu'il est devenu ton père, je le respecte, et je le chéris ; combien je regrette ma ridicule conduite avec lui ! j'espère qu'il me l'a pardonnée ; il me serait affreux d'être un objet d'aversion pour le bienfaiteur de mon amie. »

LETTRE DE CÉCILE A ROSA.

« J'ai reçu ta lettre avec grand plaisir, ma chère Rosa ; je vois que tu auras besoin de beaucoup de patience dans la situation où tu te trouves placée ; ton heureux caractère me rassure ; tu as un fonds de gaieté qui ne te permettra pas de te livrer au chagrin que pourraient faire naître les contradictions que je crains pour toi. Tu tires parti de tout pour t'amuser, et c'est un talent qui te sera utile. Tu trouveras sans doute dans la société de mademoiselle Prudotti quelque femme aimable et digne de ton attachement ; mais permets que je t'engage à ne choisir une amie qu'après un mûr examen ; ne te laisse pas séduire par des qualités brillantes, qui

n'ont souvent aucune solidité : un cœur sensible, de la prudence et de la discrétion, voilà ce que tu dois chercher dans une amie.

» Je reconnais ton cœur dans les sentiments que tu témoignes pour mon père ; la basse envie n'entrera jamais dans ton âme. Le bonheur de ta Cécile te console ; chère amie, il est loin d'être parfait, puisqu'elle ne peut le partager avec toi. Espérons tout du temps ; quelque chose me dit que nous ne serons pas toujours séparées, et que la comparaison que je fais de ton sort au mien n'affligera pas toujours mon cœur.

» M. Duclos m'a mis à la tête de sa maison ; une ancienne femme qui la gouvernait a été réformée avec une forte pension. J'ai beaucoup d'occupations pour mettre les choses sur un bon pied, après quoi ce ne sera plus qu'un jeu ; mon bienfaiteur est content de ce que j'ai fait jusqu'ici, et c'est ma plus douce récompense.

» Continue de m'instruire de tout ce qui t'arrivera ; les moindres détails me seront précieux, quand ils toucheront ma Rosa. Ton amitié, ta confiance sont mes biens les plus chers ; je n'entends pas que l'absence m'en

fasse rien perdre. En réclamant de toi ces sentiments, je ne compte pas être en reste : je suis en fonds pour m'acquitter. »

ROSA A CÉCILE.

« Tu me demandes des détails, mon amie ; tu peux te fier à mademoiselle Prudotti pour me donner sujet de te satisfaire. Je sais enfin ce qui se tramait contre moi dans son conseil privé. Pendant huit jours, on m'a laissée assez tranquille ; mais lundi dernier, ma tante est entrée dans ma chambre à huit heures du matin. Je lisais en attendant le déjeuner : « Belle occupation ! a-t-elle dit en levant les épaules ; et que lit mademoiselle ? » Elle m'a arraché mon livre, c'était la *Henriade*. « Du Voltaire ! s'est-elle écriée ; un auteur pernicieux pour la jeunesse ! — Mademoiselle, ai-je répondu avec assez de tranquillité, je sais que tous les ouvrages de cet auteur ne me conviennent pas ; mais ce poëme, qui est fondé sur l'histoire, m'a été permis par ma mère. — Votre mère, votre mère, elle s'entendait bien à vous élever ! vous faites beaucoup d'honneur à sa méthode. Une petite

personne dont l'esprit n'est rempli que de fadaises, qui ne s'occupe de rien d'utile, et qui ne sait à quoi perdre le temps! Je viens vous annoncer qu'il faut changer de conduite. J'ai bien voulu me charger de vous, mais je bornerai mes bienfaits à la pension que je vous donne. Je répondrais devant Dieu de vous laisser vivre dans l'oisiveté. Si vous voulez être vêtue décemment et conformément à votre condition, vous travaillerez pour votre entretien; je me doute que vous n'êtes pas forte sur la couture et la broderie; madame Durocher vous en donnera des leçons. Je me suis procuré pour vous de l'ouvrage qui vous offrira un joli bénéfice. Vous allez me suivre dans le salon, où vous travaillerez. Je commence par m'emparer de ce tas de livres qui ne sont propres qu'à vous détourner de vos devoirs.»

» J'avais rangé sur des tablettes mon maître Boileau, mon ami La Fontaine, Delille, Gessner, Florian, tous ces compagnons de mon exil, dont l'aimable entretien pouvait adoucir mes ennuis; la cruelle me les a enlevés sans pitié; je suis descendue pour eux aux prières et aux supplications. mais sans

pouvoir la fléchir. Elle m'a fait passer dans une chambre où deux tables étaient couvertes de chemises toutes taillées, de linge de table, et de plusieurs autres objets propres à exercer mes doigts et à mettre ma patience à bout. Tu sais, Cécile, que je suis naturellement douce, mais des procédés si durs révoltent tout mon être; je crains que l'affreux sentiment de la haine ne se glisse dans mon cœur ; mais je tâcherai de m'en préserver par le secours de la religion, dont notre tendre mère nous a fait connaître les belles maximes et la touchante morale.

» Il fallut me mettre à l'ouvrage ; mon tyran me délivra de sa présence, et me laissa tête à tête avec madame Durocher, ma maîtresse de couture. Forcée de me soumettre à la nécessité, je fis ce que je pus pour la satisfaire, et j'eus le bonheur d'y réussir ; cette femme heureusement n'est pas aussi verbeuse que sa maîtresse, elle ne me dit pas vingt paroles dans la journée, et j'ai la liberté de me livrer à mes réflexions. J'en ai beaucoup fait sur la conduite de mademoiselle Prudotti. Peut-être a-t-elle raison de vouloir réformer mon caractère, de vouloir me rendre un peu

plus sérieuse, et tourner mes pensées vers un but solide; je suis obligée de convenir qu'il est beaucoup trop futile : je ne puis donc blâmer que la manière dont elle s'y prend. Si notre bonne mère avait eu un peu de sa sévérité, tempérée par sa tendresse et son extrême douceur, elle eût sans doute réussi à corriger mes défauts ; mais je ne reproche rien à sa mémoire adorée. Ma Cécile, élevée précisément comme moi, n'est-elle pas un modèle de raison et de jugement?

»Mademoiselle Prudotti ne voit personne, et n'a encore reçu aucune visite. Je présume que son caractère altier éloigne tous ses voisins ; je ne puis donc espérer aucune distraction ; mon seul plaisir sera de t'écrire et de recevoir de tes nouvelles. Je n'ai pas fait quatre vers depuis ma dernière lettre ; mon imagination s'éteint par les contradictions que j'éprouve sans cesse. Adieu, ma tendre sœur ; prends pitié de ta Rosa, et ne lui refuse pas tes douces consolations. »

Je supprime les lettres que les deux sœurs s'écrivirent pendant une année. Cécile employait toutes les ressources de l'amitié

pour consoler sa chère Rosa et pour soutenir son courage. Elle était d'une grande réserve sur ce qui la touchait elle-même; la peinture du bonheur dont elle jouissait, sans exciter la jalousie de sa sœur, aurait pu lui rendre ses peines plus sensibles. M. Duclos était pour Cécile le père le plus tendre; il prévenait tous ses désirs, et se faisait un plaisir de lui procurer tous les amusements honnêtes.

Rosa avait mis son infortune à profit; elle s'était formée aux travaux de son sexe, et le défaut de toute dissipation lui avait fait y trouver du plaisir. Par le conseil de sa sœur, elle ne s'occupait plus de la poésie que comme d'un délassement. Elle avait adouci madame Durocher au point que cette femme avait pris pour elle un véritable attachement. Mademoiselle Prudotti était la seule sur qui la douceur et la soumission ne produisissent aucun effet. Elle reconnaissait cependant le changement qui s'était fait dans sa nièce, mais elle s'en attribuait tout l'honneur, et n'en était que plus attachée à son système d'éducation.

Les choses étaient en cet état, lorsque

Cécile reçut de sa sœur la lettre suivante :

ROSA A CÉCILE.

« Je t'ai dit, chère sœur, qu'au moyen de ce que me rapporte mon ouvrage, je m'étais monté une garde-robe fort honnête, au moins pour la campagne ; j'y ai trouvé depuis peu une source de jouissances bien plus chères à mon cœur. J'ai déploré bien des fois dans mes lettres l'extrême misère qui règne dans ce canton ; mademoiselle Prudotti, qui a toujours à la bouche le beau nom de *charité chrétienne,* pratique bien peu cette vertu ; elle laisse languir dans le besoin des familles entières qu'elle pourrait soulager. Si quelque malheureux se hasarde à pénétrer chez elle pour implorer sa compassion, il est reçu avec une dureté qui m'a souvent arraché des larmes ; je désirais depuis fort longtemps consacrer le produit de mon ouvrage à la vieillesse indigente et à l'enfance malheureuse ; mais les moyens me manquaient absolument. N'ayant pas la liberté de sortir, si ce n'est pour accompagner ma tante à l'église, comment découvrir les infortunés

et leur donner des secours! Je me suis enfin déterminée à m'adresser à madame Durocher, mais avec la crainte de la trouver insensible. J'ai sans doute plaidé la cause de l'humanité avec quelque éloquence, puisque j'ai vu une larme tomber sur son mouchoir. Enfin j'ai obtenu d'elle tout ce que je pouvais désirer ; voici les arrangements que nous avons pris :

» Mademoiselle Prudotti, qui prend un soin extrême de sa chère personne, reste au lit jusqu'à dix heures; madame Durocher et moi nous sommes très-matinales. Nous sortons à sept heures par la petite porte du parc, et nous allons visiter les plus misérables chaumières. Depuis trois jours que nous avons commencé nos excursions, que de pleurs nous avons déjà essuyés! Qu'il est doux, ma Cécile, de soulager des êtres souffrants, et d'être utile à ses semblables! Que je continue de jouir de ce bonheur, je sens qu'il me fera supporter toutes mes peines. Oh! comme je vais m'attacher à l'ouvrage, puisque lui seul peut me donner le moyen de faire un peu de bien.

» Adieu, chère Cécile; j'entends sonner

sept heures, je quitte une douce occupation pour une autre qui ne l'est pas moins. »

M. Duclos avait suivi toute la correspondance des deux sœurs ; Cécile lui montrait les lettres de Rosa, et les réponses qu'elle y faisait. Cette dernière lui fit éprouver un vif attendrissement ; et, prenant la main de sa fille adoptive : « Réjouis-toi, mon enfant, lui dit-il, ta sœur est maintenant telle que je la désirais ; il est temps de mettre un terme à ses peines, et de la dédommager de tout ce qu'elle a souffert. Demain nous prendrons la poste, et nous irons la chercher. Mes biens te sont destinés ; mais je veux te rendre complétement heureuse, en assurant à Rosa une dot de 80,000 francs. » Cécile se jeta dans les bras du vieillard, et ses larmes lui exprimèrent encore mieux que ses paroles la vivacité de sa reconnaissance.

La chaise de poste arriva chez mademoiselle Prudotti à trois heures de l'après-midi ; elle reçut M. Duclos avec une grande affectation de politesse, et fit avertir Rosa, qui, travaillant dans un appartement reculé, ne savait rien de ce qui se passait ; on lui dit seu-

lement que deux étrangers la demandaient : sa joie égala sa surprise en apercevant sa sœur; elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et, dans cette douce étreinte, toutes leurs facultés paraissaient suspendues. Mademoiselle Prudotti, à qui les effusions de la tendresse étaient étrangères, dit sévèrement à Rosa que ces transports déplacés lui faisaient oublier ce qu'elle devait à M. Duclos. La jeune personne rougit, et, mettant un genou en terre devant le négociant : « Permettez, lui dit-elle, que je rende cet hommage au bienfaiteur de ma chère Cécile, à l'homme à qui je dois le plus de respect et de gratitude ; veuillez oublier les travers de mon jeune âge, je ne me relèverai point que je n'en aie obtenu le pardon. » Le vieillard l'embrassa tendrement, et l'assura de son affection. Les deux sœurs obtinrent la permission de se promener dans le parc jusqu'au moment du dîner. Cécile apprit à Rosa que M. Duclos l'emmenait le lendemain, et l'instruisit de ce que cet homme généreux voulait faire pour elle. On peut juger de l'impression que tant de bontés firent sur un cœur aussi sensible

Le vieillard profita de l'absence des jeunes filles pour demander à mademoiselle Prudotti de lui céder Rosa ; il prit pour prétexte l'amitié qui unissait les deux sœurs, et qui ne permettait pas qu'elles vécussent séparées : « Depuis un an. ajouta-t-il, je m'occupe du bonheur de Cécile, et je vois qu'il est toujours troublé par l'absence de son amie. » Mademoiselle Prudotti ne se fit pas beaucoup prier ; mais elle fit valoir la réformation de Rosa, les qualités qu'elle avait acquises auprès d'elle, et avertit M. Duclos de ne pas gâter son ouvrage par une excessive indulgence. Content d'avoir obtenu ce qu'il désirait, il se laissa prêcher avec toute la complaisance possible.

Le lendemain il prit congé de la maîtresse de la maison ; Rosa observa, en la quittant, tout ce que la décence exigeait d'elle. Elle fit un joli présent à madame Durocher, qu'elle assura de son amitié. En s'éloignant de ce triste séjour, il lui sembla qu'elle respirait avec plus de facilité ; le voyage fut très-gai : ces trois personnes étaient également satisfaites, et le sentiment de la joie embellit tous les objets.

La vie douce et agréable que Rosa mena chez M. Duclos acquit un nouveau prix par la comparaison ; elle partagea avec sa sœur toutes les affections du vieillard, et s'en rendit digne par une conduite parfaite, par l'attachement le plus sincère, et les soins empressés de la fille la plus tendre.

CONTE VIII.

AUX GRANDS MAUX

LES GRANDS REMÈDES.

Une maladie de langueur conduisait lentement au tombeau madame de Saint-Léger, âgée au plus de vingt-sept ans ; elle regrettait, en quittant la vie, l'époux qui, depuis dix ans, ne s'occupait que de son bonheur ; mais sa douleur la plus amère était d'abandonner sa chère petite Élisa, et de la laisser sans guide au milieu d'un monde rempli d'écueils, que la tendresse éclairée d'une mère prévoit et redoute pour sa fille : elle s'était plu à former mille projets pour l'éducation de cette enfant, que sa mort prématurée allait livrer à des mains étrangères.

Madame de Saint-Léger avait une an-

cienne femme de chambre qui avait mérité son estime par des sentiments fort au-dessus de son état, et par un attachement qui ne s'était jamais démenti ; ce fut à elle qu'elle ouvrit son cœur, et qu'elle fit part de ses sollicitudes maternelles. L'y trouvant extrêmement sensible, elle lui demanda si elle l'aimait assez pour lui promettre de consacrer sa vie à son Élisa, de ne la jamais quitter, de surveiller sa santé, et de la préserver, par ses soins et sa vigilance, de tous les accidents qui menacent l'enfance.

Laurence, qui aimait tendrement sa maîtresse, et à qui la petite Élisa était aussi très-chère, n'eut pas de peine à prendre cet engagement; madame de Saint-Léger le fit ratifier par son mari, de qui elle exigea pour dernière faveur la promesse de ne jamais séparer Laurence de leur enfant. Cet arrangement terminé, après avoir prodigué à son Élisa ses dernières caresses, et avoir appelé sur elle toutes les bénédictions du ciel, elle ne s'occupa plus que de Dieu, à qui elle allait se réunir, et elle expira doucement entre les bras de Laurence.

Élisa n'avait que cinq ans lorsqu'elle per-

dit sa mère, c'est-à-dire qu'elle ne sentit pas toute l'étendue de son malheur ; l'affection de sa gouvernante, les soins empressés qu'elle avait pour elle, sa douceur et ses complaisances ne lui laissaient rien à désirer. Malheureusement pour cette enfant, M. de Saint-Léger, voulant commencer de bonne heure son éducation, se décida, deux ans après, à la mettre en pension, et choisit une maison où toutes les élèves étaient des filles de qualité ou de familles très-opulentes. Les principes de madame Langle, c'était le nom de la maîtresse, n'étaient propres qu'à gâter le cœur et l'esprit des jeunes personnes : elle ne faisait cas que de la naissance et de la fortune ; bassement avide, c'était à celles de ses élèves qui lui faisaient les plus beaux présents, qu'elle accordait toutes les préférences. M. de Saint-Léger, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme mourante, exigea que Laurence fût reçue dans la maison avec sa jeune maîtresse, et qu'elle couchât dans sa chambre ; et la forte pension qu'il offrit pour elle, leva toutes les difficultés.

Élisa, alors âgée de sept ans, était un vrai bijou ; sa figure était charmante ; la gaieté

animait ses traits enfantins, et ses manières caressantes lui gagnaient tous les cœurs ; elle annonçait un bon naturel ; mais, dans un âge si tendre, les dispositions les plus heureuses demandent à être cultivées, et sont bientôt corrompues par la mauvaise éducation. M. de Saint-Léger, en montrant à madame Langle toute sa tendresse pour sa fille, lui avait demandé pour elle des soins particuliers, et lui avait fait entendre que sa reconnaissance n'aurait point de bornes ; il lui avait aussi recommandé d'inspirer à cette enfant des sentiments généreux, en ajoutant qu'elle ne manquerait jamais d'argent pour ses libéralités. C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire l'âme vénale de cette femme. Élisa devint l'objet de toutes ses complaisances ; elle lui parlait sans cesse des richesses de son père, et du rang qu'elle était destinée à tenir dans le monde, et c'était par ce motif qu'elle l'engageait à acquérir des talents qui pussent encore ajouter à l'éclat qui l'environnait ; ses compagnes reçurent l'ordre de lui céder en tout, et les domestiques, celui de la servir avec empressement et de prévenir tous ses désirs. Quel

changement pour Élisa, qui n'avait trouvé dans Laurence que des soins inspirés par une vive affection, une grande complaisance pour ses désirs raisonnables, mais nul égard pour ses caprices, et point de faiblesse pour ses défauts ! Jamais cette fille prudente ne l'avait flattée, et chaque éloge qu'elle avait donné à la fille de sa maîtresse avait été mérité par une bonne action ou par un sacrifice. Aujourd'hui, Élisa se voyait l'objet d'une continuelle adulation ; ses moindres succès dans ses études étaient prônés et exagérés, ses fautes étaient palliées ; un concert de louanges retentissait sans cesse à ses oreilles.

Laurence voyait avec douleur l'effet que produisait sur Elisa une si mauvaise éducation; mais que pouvait-elle faire? Cette enfant avait déjà perdu toute considération pour elle ; on lui répétait sans cesse qu'elle ne devait aucune soumission à une femme uniquement destinée à la servir ; que les conseils qu'elle en recevrait se ressentiraient nécessairement de la bassesse de sa naissance, et qu'on ne devait attendre de sentiments nobles que des personnes bien nées. D'après ces maximes, Elisa avait remplacé le respect

et l'attachement qu'elle avait pour elle, par la hauteur, le dédain et le ton le plus dur.

Laurence avait été tentée de prévenir M. de Saint-Léger du tort qu'il faisait à sa fille en la laissant en de si mauvaises mains; mais elle n'osait se promettre aucun succès de cette démarche : son maître ne l'avait jamais bien connue, il n'appréciait point le jugement de cette fille, ni la délicatesse de ses sentiments, et il eût attribué à quelque motif d'intérêt ses plus justes observations. Elle se contenta donc de gémir en secret, et les défauts d'Elisa, qui croissaient avec l'âge, ne diminuèrent point son attachement pour elle, mais la rendirent tout-à-fait malheureuse. Cette jeune personne, gâtée par la flatterie, parvint en quelques années à se persuader qu'elle était d'une autre nature que tout ce qui l'environnait; qu'elle avait droit aux respects et aux services de tout le monde; quelque chose qu'on fît pour elle, elle n'en avait aucune reconnaissance, et croyait s'acquitter par de l'argent ou des présents. Au lieu de cette tendre humanité qui nous rend sensibles aux peines de nos semblables et nous porte à les soulager,

elle n'avait qu'une générosité d'ostentation ; elle accablait de présents ses maîtres et ses maîtresses, mais elle donnait sans grâces, et ses dons ne pouvaient flatter que des gens sans délicatesse. Elle donnait à ses compagnes des fêtes brillantes, mais elle y dominait toujours : ses fantaisies réglaient tous les amusements ; elle ne cherchait point d'amies, elle ne voulait que des complaisantes, des esclaves de toutes ses volontés. Excessivement paresseuse, elle ne savait pas se rendre le moindre service, et lorsqu'elle en exigeait de pénibles des domestiques, si Laurence osait se permettre quelque représentation, elle répondait qu'ils étaient faits pour la servir, et accoutumés à la fatigue. M. de Saint-Léger, qui ne voyait sa fille que rarement, ne s'apercevait pas de ses défauts, et la tendresse paternelle le disposait à ne voir en elle que des perfections : l'air de hauteur qui régnait sur sa physionomie lui paraissait de la noblesse, et son ton tranchant lui semblait une preuve des connaissances qu'elle avait acquises. Madame Langle l'entretenait dans son erreur, par les éloges qu'elle prodiguait à son élève ; les

têtes que le maître avait corrigées passaient pour être entièrement l'ouvrage de l'écolière, et les extraits remis au net, et purgés de toutes les fautes, lui étaient également attribués. M. de Saint-Léger se croyait le père le plus heureux, et donnait toujours à la maîtresse de nouvelles preuves de sa reconnaissance.

Cependant à douze ans Elisa était détestée de tout le monde ; la seule Laurence l'aimait encore, quoiqu'elle en fût traitée avec la dernière dureté : le tendre souvenir qu'elle conservait de sa chère maîtresse, et l'engagement sacré qu'elle avait pris à son lit de mort, lui faisaient supporter l'ingratitude de sa fille, et rien au monde n'aurait pu l'engager à la quitter.

A cette époque, M. de Saint-Léger apprit la mort d'un parent qu'il avait à l'Ile-de-France, et qui l'avait nommé son légataire universel : il était nécessaire qu'il se rendît sur les lieux pour recueillir cet immense héritage ; et ce qu'il savait des belles possessions qui allaient lui appartenir, lui fit naître le désir de se fixer dans cette colonie. Il en prévint sa fille, en lui annonçant son dé-

part, et lui dit qu'aussitôt ses affaires terminées, il lui écrirait de le venir joindre avec Laurence, et qu'il prendrait tous les soins possibles pour qu'elle fît la traversée avec agrément. Elisa n'éprouvait aucune répugnance pour ce voyage; elle avait entendu dire que les créoles étaient les femmes du monde les mieux servies; qu'un grand nombre de négresses étaient toujours prêtes à leur obéir au moindre signe; enfin, que, dans les colonies, les blancs exerçaient un empire despotique sur les hommes de couleur : son orgueil jouissait d'avance, dans l'espoir de voir ramper devant elle les esclaves de son père.

Ce fut un an après qu'elle reçut les ordres de M. de Saint-Léger; il lui enjoignait de se rendre à Lorient avec Laurence, pour s'y embarquer sur le navire *le Zéphir*, dont le capitaine, son ami, lui avait promis d'avoir pour elle tous les soins et les égards désirables. Elisa reçut cette nouvelle avec joie; son père lui avait fait passer des fonds considérables; elle prodigua l'argent pour accélérer son départ, se sépara, sans aucun regret, de madame Langle et de ses compagnes

à qui elle n'en laissa pas davantage, et ne fut contente que lorsqu'elle se vit en chaise de poste et sur la route de Bretagne. Laurence quittait avec plaisir une maison qui avait été si funeste à sa jeune maîtresse ; tous les lieux lui étaient indifférents, pourvu qu'elle remplit les devoirs qu'elle s'était imposés ; elle concevait aussi l'espérance qu'Elisa, éloignée de sa dangereuse institutrice, pourrait changer à son avantage, et reprendre pour elle quelques sentiments d'amitié.

Mademoiselle de Saint-Léger passa trois semaines chez l'armateur du *Zéphir*. Le capitaine, qu'on nommait M. Lenoble, lui avait fait préparer à bord une jolie chambre, et n'avait négligé aucune des commodités qui pouvaient lui être agréables. Nos passagères s'embarquèrent le 15 avril 17.., et le 17, le vaisseau mit à la voile avec un vent favorable.

Le spectacle de la mer fit d'abord naître l'admiration d'Elisa; mais lorsqu'on eut perdu les côtes de vue, et que ses yeux n'aperçurent plus que l'immensité de l'océan, elle ne put se défendre d'une vive frayeur ; bientôt elle fut atteinte du mal de mer : ce fut alors que les soins de Laurence lui devin-

rent précieux, et qu'elle sentit combien elle était heureuse d'avoir auprès d'elle un être à qui elle inspirait un véritable intérêt : étrangère à tous ceux qui l'entouraient, elle eût souffert sans être plainte, mais sa bonne ne vivait que pour elle, et ne s'occupait que d'adoucir ses maux.

Il y avait à bord un nègre qu'on nommait Pompée ; c'était un Caffre, qui avait passé en France avec son maître, riche colon, que ses affaires appelaient en Europe. Celui-ci y était mort au bout de dix ans, et, par son testament, il avait donné la liberté à son nègre, en lui laissant 30,000 livres pour reconnaître ses bons services et l'attachement qu'il avait toujours eu pour lui. Pompée avait donné bien des larmes à la perte de son maître, et, ne pouvant plus vivre dans des lieux qui lui en rappelaient le souvenir, il avait arrêté sa place sur *le Zéphir*. Il avait toujours regretté les lieux qui l'avaient vu naître, et son intention était, après avoir débarqué à l'Ile-de-France, de regagner sa chère patrie et d'aller mourir au milieu de ses compatriotes. C'était un homme de cinquante ans, fort et robuste, d'un bon naturel et d'un cœur

excellent. Deux mois après le départ du vaisseau, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le réduisit à l'extrémité. Les marins sont très-malheureux dans leurs maladies; quoique les chirurgiens soient instruits, que la pharmacie soit bien montée, il leur manque les soins empressés que les femmes seules savent donner aux malades. Qu'il est à plaindre celui que ses souffrances attachent sur un lit de douleur, s'il est privé des secours et des attentions délicates de ce sexe compatissant! Laurence entendit parler de la situation du malheureux Pompée, elle en fut attendrie, et ne se borna pas à une stérile pitié; dès qu'elle voyait Elisa profondément endormie, elle l'enfermait dans sa chambre et se rendait près du nègre mourant. Elle passa neuf nuits dans cet exercice d'humanité; elle accompagnait ses soins d'un air d'intérêt qui les rendait encore plus doux, et de mots consolants qu'elle adressait au malade pour ranimer son courage abattu. Le bon noir était pénétré de reconnaissance; et, dès que la parole lui fut revenue, il chercha à l'exprimer dans son langage naïf. « Vous, bonne blanche, disait-il, vous sauver jours à

moi ; moi toujours souvenir ; moi pas content, si moi pas trouver l'occasion de mourir pour vous. »

Pompée, convalescent, prenait l'air sur le pont ; Elisa, qui ne se ressentait plus du mal de mer, s'y promenait tous les jours ; le nègre était souvent témoin de la manière hautaine dont elle parlait à sa bonne, et des mauvais procédés qu'elle avait pour elle ; il en était indigné ; on l'entendait gronder entre ses dents, et, quand sa colère le gagnait, il descendait brusquement dans l'entrepont.

Il y avait près de trois mois que le vaisseau voguait avec des vents favorables, lorsqu'ils changèrent de direction, et que des nuages noirs et chargés de fluides électriques annoncèrent un violent orage ; la mer s'élevait en bouillonnant, et les vagues en furie battaient les flancs du navire et menaçaient de le briser. Bientôt le bruit du tonnerre, et les éclairs qui sillonnaient les nues, vinrent augmenter encore l'horreur de cette situation. La nuit redoubla l'épouvante et le danger ; la foudre tomba sur le grand mât, et brisa le gouvernail ; le vaisseau faisait eau

de tous côtés, et, pour comble de malheurs, les pompes se trouvèrent engagées ; l'équipage était entièrement découragé, et les plus intrépides matelots ne voyaient aucun moyen d'échapper à la mort. Le retour de la lumière leur offrit cependant un rayon d'espoir : on aperçut une côte éloignée d'environ deux lieues ; en abandonnant le bâtiment, et se jetant dans les chaloupes, on pouvait se flatter d'y aborder. Le capitaine prit ce parti, et voulut mettre de l'ordre dans l'embarquement, mais aucun commandement n'était plus écouté ; chacun, occupé de sa propre sûreté, ne songeait qu'à s'éloigner au plus vite d'un vaisseau qui ne pouvait tenir deux heures : les matelots se jetèrent en foule dans les deux chaloupes, et il ne resta à bord que le capitaine, deux officiers, le chirurgien, Pompée, Laurence et Elisa.

La première, indifférente sur son sort, ne tremblait que pour sa jeune maîtresse, qui, mourante dans ses bras, offrait l'image du plus sombre désespoir. Il restait encore un petit canot, mais quelle apparence qu'il pût résister à une si violente tempête ; c'était cependant l'unique ressource de ces malheu-

reux. M. Lenoble, qui avait conservé toute sa présence d'esprit, le fit mettre à la mer; on y descendit les deux femmes, les hommes s'y placèrent ensuite, et se mirent à ramer vigoureusement. Les chaloupes avaient sur eux beaucoup d'avance, mais elles étaient tellement surchargées, qu'ils eurent la douleur de les voir couler à fond l'une après l'autre. Le nègre était le plus fort rameur; dans les moments de repos qu'il était forcé de prendre, il s'approchait de Laurence, et lui disait, en lui serrant la main : « Vous pas peur, si canot chavirer, moi sauver vous, moi nager comme poisson, vous pas craindre aucune chose. — Non, mon cher Pompée, ce n'est pas moi qu'il faut sauver, c'est cette enfant dont la mort entraînerait la mienne. — Non, non, Elisa pas bonne, maltraiter vous, moi pas pouvoir l'aimer. — Cependant si elle périt, je ne lui survivrai pas. — — Eh bien, moi sauver elle aussi pour l'amour de vous. » Elisa entendait ce dialogue avec une mortelle frayeur; ses bras étaient étendus vers le nègre, et ses mains jointes semblaient implorer son secours, mais elle n'avait pas la force de prononcer une parole,

et ses larmes et ses soupirs exprimaient seuls les angoisses qu'elle éprouvait.

Nos marins combattirent pendant plusieurs heures contre les vagues irritées. Ils n'étaient plus qu'à un demi-quart de lieue de la côte, lorsque leur frêle esquif donna sur un écueil caché sous les eaux, qui le fracassa. Pompée avait prévu ce funeste accident : il avait mis une planche entre les mains de Laurence, et lui avait recommandé de l'embrasser fortement pour se soutenir sur l'eau ; au moment où le canot fut brisé l'adroit nègre saisit Elisa par les cheveux, et nageant près de la planche sur laquelle Laurence s'était cramponnée, il la poussait vigoureusement vers le rivage. Le vent commença à se calmer, et la marée montante secondant ses efforts, il eut le bonheur d'atteindre la plage avec ses deux compagnes d'infortune. Il était temps qu'il les mît en sûreté ; ce n'était pas sans des peines incroyables qu'il venait de les sauver, et ses forces étaient tellement épuisées, qu'il tomba près d'elles, privé de sentiment. Elisa n'était guère en meilleur état ; elle avait bu beaucoup d'eau, et la frayeur avait glacé ses

sens. Combien Laurence fut alarmée du danger que couraient son libérateur et l'enfant qu'elle chérissait si tendrement! Elle se souvint qu'elle avait sur elle un flacon de sels; elle leur en fit respirer, et eut la joie de les voir ouvrir les yeux, et revenir à la vie. Leur premier mouvement fut de rendre grâces à Dieu de leur délivrance, et le second de souhaiter que leurs compagnons eussent le même bonheur; mais en vain ils portèrent leurs regards sur la mer; ils n'aperçurent que les vagues, encore écumantes, à la fureur desquelles ils venaient d'échapper.

Cependant la nuit approchait; pour la passer avec moins de danger, il fallait s'éloigner du rivage: ils gagnèrent un bouquet de bois qui n'en était qu'à peu de distance; et, autant pour se garantir de l'approche des bêtes féroces que pour sécher leurs habits, Pompée s'occupa d'allumer un grand feu. Deux cailloux, qu'il frotta avec force, firent jaillir quelques étincelles sur un tas de feuilles sèches qu'il avait amassées; des branches d'arbres, répandues çà et là, furent rassemblées, et bientôt une flamme ondoyante s'en éleva et vint ranimer les membres engourdis des

trois infortunés. Ils se couchèrent près du brasier, et un sommeil réparateur leur fit oublier pendant quelques heures, et les dangers passés et ceux qui les menaçaient encore.

Pompée fut éveillé dès le point du jour, et, sentant les atteintes de la faim, il songea que les deux femmes allaient éprouver le même besoin ; il se regardait comme chargé par la Providence de pourvoir à leur subsistance. Il s'achemina vers le rivage pour chercher quelques coquillages, en attendant qu'il pût leur procurer une nourriture plus solide. Il trouva beaucoup d'huîtres que la mer, en se retirant, avait laissées sur le sable. Il se chargea de tout ce qu'il en put porter, et revola près de ses compagnes, qui étaient encore endormies. En ouvrant les yeux, elles virent avec reconnaissance que le bon nègre s'était occupé de leurs besoins ; ils étaient pressants, la faim déchirait leurs entrailles, et les huîtres furent dévorées comme le mets le plus succulent ; la soif vint les tourmenter à son tour. Pompée leur dit qu'il allait tâcher de découvrir de l'eau douce, et leur promit d'être de retour avant une heure.

Laurence avait passé une partie de la nuit à réfléchir sur leur situation ; elle ignorait dans quel lieu la tempête les avait jetés, les périls qu'ils pouvaient y courir, et s'ils auraient jamais les moyens d'en sortir. Mettant toute sa confiance en Dieu, en lui abandonnant son avenir, elle pensa seulement à tirer parti de leur malheur pour l'avantage d'Élisa et la correction de ses défauts ; elle se fit un plan de conduite à son égard, résolut de mettre Pompée dans ses intérêts, et de le faire concourir à l'amendement de son élève. Lorsqu'il se fut éloigné, elle parla ainsi à la jeune personne :

« Vous savez, Élisa, à qui nous devons toutes deux la vie ; mais nous la perdrions bientôt sans le secours de ce généreux mortel ; lui seul nous défendra contre les animaux féroces qui peuvent infester ce pays ; lui seul nous fournira des aliments, par son adresse pour la chasse et pour la pêche ; son bon cœur nous répond de ce qu'il fera pour nous. J'aime à croire que vous sentez vivement ses bienfaits ; mais ce n'est pas assez, il faut que toute votre conduite prouve votre reconnaissance ; il faut qu vous le respectiez

comme un second père, et que vous exécutiez ses ordres avec la plus grande docilité. J'ai droit d'exiger de vous la même obéissance et les mêmes égards : je veux bien oublier le passé, mais souvenez-vous, mon enfant, que les décrets du Ciel viennent de nous ramener à l'égalité de la nature ; qu'il n'existe entre nous d'autre différence que celle de l'âge et des forces, qui n'est pas en votre faveur, et que vous n'avez droit d'attendre de nous aucun service, si vous ne vous empressez aussi de nous en rendre. »

Élisa sentit vivement la justesse de ce raisonnement ; le remords était entré dans son âme dès le commencement de la tempête ; lorsqu'elle avait vu Laurence plus occupée de sa conservation que de la sienne propre, elle se rappelait avec douleur ses mauvais procédés pour son excellente amie, et l'ingratitude dont elle avait payé son attachement. Elle se jeta dans ses bras, avoua tous ses torts, et en implora le pardon. Laurence mêla ses larmes à celles qu'elle versait en abondance, et goûta le plaisir de voir s'amollir un cœur que l'orgueil avait endurci.

et plier un caractère que la prospérité avait rendu intraitable.

Pompée arriva peu d'instants après cette scène de tendresse ; il apportait une noix de coco, et de l'eau dans la coque de ce fruit. « Moi faire bonne découverte, dit-il, cocotiers beaucoup là-bas; moi trouver caverne pour vous dormir tranquilles. Demain, moi quitter vous pour quelques jours ; moi parcourir le pays pour chercher endroit commode pour demeurer. — Quoi ! mon ami, tu vas nous abandonner ? — Rien ne manquera à vous : moi laisser beaucoup de cocos, œufs d'oiseaux que moi trouvé sur grands arbres; faire grand feu; Élisa entretenir brasier et servir vous ; Élisa jeune et forte, vous mère à elle ; elle travailler pour vous. Moi revenir bientôt et conduire vous en beau pays. Faire arc et flèches pour tuer oiseaux beaucoup ; pêcher poisson, et nous pas malheureux. »

Malgré l'espérance que leur donnait le bon nègre, elles le voyaient s'éloigner avec bien du chagrin ; il les mena à la caverne qu'il avait trouvée ; elle n'était pas bien vaste, mais avec un peu de travail, on pouvait l'a-

grandir. Il leur montra la manière d'en boucher l'entrée avec de grosses branches d'arbres; il ordonna à Élisa d'aller ramasser des feuilles sèches pour leur composer des lits, et montra à Laurence un ruisseau voisin où elles pouvaient se désaltérer. Avant la nuit, il leur avait fait une ample provision de noix de cocos et d'œufs de différents oiseaux. Le lendemain matin, il fit un grand feu dans un endroit de la caverne, où le roc, ouvert par le haut, donnait passage à la fumée. Il en recommanda le soin à Élisa, en ajoutant : « Vous plus fière ici; vous bien voir bon Dieu a fait noirs, bon Dieu a fait blancs, bon Dieu a fait pauvres, bon Dieu a fait riches; tout ça frères, pas plus l'un que l'autre. »

Une leçon si bien appuyée par les circonstances fut très-bien reçue de celle à qui elle s'adressait. Pompée, après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire à ses compagnes, partit accompagné de leurs vœux les plus ardents. Le temps de son absence fut employé par Laurence à fortifier son élève dans ses bonnes dispositions; elle avait résolu de s'armer de fermeté, et de se défendre de la tendresse de son cœur, qui l'eût portée à lui

épargner jusqu'aux moindres peines; elle se fit violence, pour exiger qu'elle fît tout ce que ses forces lui permettaient, et elle eut le plaisir de voir qu'elle s'y prêtait avec zèle et affection.

Cinq jours après son départ, Pompée arriva rayonnant de joie: Elisa courut au-devant de lui, s'empressa de le débarrasser de tout ce dont il était chargé, et de lui présenter de l'eau fraîche dans une noix de coco. Quand il fut un peu reposé, il fit la relation de son voyage. Il avait gravi une montagne très-élevée, et, promenant sa vue de tous côtés, il s'était convaincu que le lieu qu'ils habitaient était une île qui pouvait avoir vingt-cinq ou trente lieues de circuit; il n'avait aperçu aucun vestige d'hommes ni de bêtes sauvages, mais il avait découvert, à deux lieues environ de l'endroit où ils étaient, une belle plaine entourée de grands arbres, et coupée par une rivière extrêmement poissonneuse. Il avait trouvé des patates en assez grande quantité, et une grotte creusée par la nature, plus spacieuse et plus commode que celle qu'ils occupaient. Pompée avait aussi tué, à

coups de pierre, deux perroquets; ils furent rôtis, et les patates, cuites sous les cendres, leur tinrent lieu de pain. Il fut décidé que le lendemain on partirait pour la plaine, et qu'on prendrait possession de la grotte où ils devaient s'établir. Cependant Laurence observa qu'en s'éloignant du rivage de la mer, ils s'exposaient à manquer les occasions qui pouvaient s'offrir de quitter ce lieu désert et de retourner parmi les hommes; mais Pompée répondit à cette objection, en promettant de visiter tous les jours la côte, et en l'assurant qu'aucun bâtiment n'échapperait à sa vigilance.

On partit le jour suivant avant le lever du soleil; aucun fardeau ne gênait leur marche : chacun des trois portait sur lui toute sa garde-robe ; ce n'était pas une des moindres inquiétudes de Laurence : comment suppléer à leurs vêtements quand ils seraient usés? Le nègre la rassura encore sur cet article. « Moi, dit-il, avoir vu daims et cerfs, prendre eux dans piéges, préparer les peaux comme dans pays à moi, vous, faire habits pour nous. — Comment, dit Elisa, pourrions-nous coudre sans fil et sans ai-

guilles? — Vous toujours embarrassée : moi faire aiguilles avec arêtes de poisson, avoir trouvé plantes filantreuses, vous filer elles pour coudre habits. » Tout en causant, on atteignit le lieu désigné par Pompée : l'aspect du plus riant paysage surprit agréablement nos voyageuses ; des coteaux couverts de citronniers entouraient la plaine, la rivière qui la traversait y entretenait la fraîcheur, et l'ombrage de plusieurs cocotiers offrait un abri contre les rayons du soleil.

La grotte qui allait devenir leur habitation n'avait rien qui pût déplaire : elle recevait le jour par plusieurs fentes du rocher ; elle n'était point humide, et sa hauteur était suffisante pour qu'on pût s'y tenir debout. Laurence ne manqua pas de faire sentir à sa jeune amie combien elles devaient de reconnaissance à Dieu, qui leur avait ménagé tant de merveilleuses ressources dans leur malheur. Élisa versait souvent des larmes en se rappelant le tendre père dont elle était séparée, et qu'elle ne devait peut-être jamais revoir. Laurence était loin de condamner un sentiment si naturel, mais elle en adoucissait l'amertume par le charme de

l'espérance, et par la résignation qu'elle tâchait de lui inspirer.

Les travaux qu'exigeait l'utilité commune furent répartis entre eux, suivant l'âge et les forces : Pompée s'occupait de la pêche et de la chasse, pour lesquelles il était d'une extrême adresse ; il faisait de grandes excursions dans l'intérieur de l'île, et en rapportait toujours quelque chose de nouveau pour l'agrément du ménage ; il avait tant d'industrie, qu'il le pourvut de plusieurs meubles qu'il fabriqua avec un couteau et quelques pierres tranchantes. Laurence et Elisa apprêtaient les repas, allaient puiser l'eau et ramasser le bois : la dernière avait oublié sa nonchalance et sa délicatesse. Pénétrée de reconnaissance pour le nègre bienfaisant à qui elle devait la vie, elle ne pouvait se rappeler, sans une vive douleur et une grande confusion, la manière dont elle traitait autrefois des êtres utiles et souvent respectables ; elle était enfin persuadée que la vertu est la première distinction de l'homme, et qu'elle a droit à nos hommages dans quelque classe qu'elle se rencontre.

L'été et une partie de l'automne se passè-

rent agréablement pour nos solitaires; mais la saison des pluies, qui sont abondantes et continuelles pendant trois mois dans cette partie du globe, les força de se renfermer dans la grotte. Pompée avait tout prévu : des pièces de gibier boucanées, des poissons séchés au soleil, et une ample provision de patates, leur ôtaient la crainte de manquer de subsistances. Le nègre avait aussi pensé à leur préparer des occupations qui pussent les sauver de l'ennui. Les peaux des animaux qu'il avait tués étaient prêtes à mettre en œuvre, pour remplacer leurs habits qui tombaient en lambeaux, Laurence et sa compagne en composèrent des vêtements, dont la façon n'était pas très-recherchée, et qui cependant n'étaient pas sans agréments. Elisa surtout ressemblait à Diane, avec un manteau de peau de daim jeté avec grâce sur une épaule. Un petit jupon et des espèces de brodequins composaient le reste de sa parure, et Laurence s'amusait à placer dans ses beaux cheveux un diadème de plumes de perroquets, que Pompée tressait artistement. La toilette d'une petite maîtresse n'a jamais donné tant de plaisir : la gaieté la

plus franche régnait dans ce petit cercle, où l'envie et la discorde ne pénétrèrent jamais.

Ce bonheur fut cruellement troublé par une maladie violente dont Laurence fut attaquée; une fièvre brûlante la dévorait; le sommeil fuyait loin de ses paupières; à la plus extrême agitation succédaient de longues faiblesses et l'anéantissement total de ses forces. Quelles furent les alarmes de ses amis! et quelle douleur pour eux d'avoir si peu de moyens de la soulager! Élisa passait les nuits entières noyée dans ses larmes, près de son lit de feuilles; chaque plainte de la malade retentissait dans son cœur et le déchirait; souvent elle se prosternait pour implorer le secours du Tout-Puissant par les prières les plus ferventes. Le nègre, absorbé dans ses réflexions, observait les progrès du mal avec une attention dont rien ne pouvait le distraire. Le troisième jour de la maladie, ses idées parurent se fixer; il annonça à Élisa qu'il allait faire une longue course dans la campagne; et, malgré la pluie qui tombait par torrent, il prit son arc et ses flèches, et sortit. Il ne rentra que le soir; et, trouvant

que la fièvre était sur son déclin, il fit infuser dans de l'eau des herbes qu'il avait apportées. Au bout d'une heure, il fit avaler ce breuvage à la malade, et la couvrit d'un grand nombre de peaux. Une transpiration abondante s'établit, et vers deux heures du matin Laurence s'endormit d'un sommeil paisible. Pompée se livra alors à la joie la plus vive, et assura la triste Élisa que leur amie était sauvée, et qu'en renouvelant tous les jours le même remède. tous les accidents disparaîtraient bientôt; il regrettait de n'avoir aucun vase propre à faire du bouillon; pour y suppléer, il fit rôtir deux oiseaux qu'il avait tués, et en recueillit le jus dans une noix de coco : il en fit boire quelques gouttes à Laurence dès qu'elle fut éveillée. La fièvre fut beaucoup moins forte ce jour-là, et la même infusion ayant été réitérée pendant trois jours, elle disparut entièrement. Pendant la convalescence de son amie, rien ne put empêcher Pompée de sortir tous les jours, pour lui procurer des aliments frais, propres à rétablir sa santé.

Cependant le soleil commençait à dissiper les nuages qui, si longtemps, avaient cou-

vert l'horizon ; sa chaleur bienfaisante devait contribuer à ranimer les forces de Laurence. Vers l'heure de midi, elle sortait appuyée sur Pompée, et faisait une promenade plus ou moins longue : Elisa restait dans la grotte, et préparait un repas restaurant pour le retour de son amie. Un jour que leurs pas s'étaient dirigés du côté de la mer, ils virent venir à eux trois hommes armés de fusils, et vêtus à la française. Leur aspect causa autant de joie que de surprise aux deux infortunés. Les étrangers s'étaient arrêtés pour les considérer, et le plus âgé, prenant la parole, leur demanda par quel événement ils se trouvaient dans cette île déserte ; depuis combien de temps ils l'habitaient, et s'ils avaient d'autres compagnons. Laurence répondit à toutes ces questions par le récit de leur naufrage et de tout ce qui leur était arrivé depuis. L'étranger leur apprit, à son tour, qu'il commandait un navire destiné pour l'Ile-de-France ; que le besoin d'eau les avait obligés de relâcher dans ce lieu, et qu'ayant envoyé une chaloupe à terre pour faire de l'eau, pendant que ses gens s'occupaient de ce soin, il lui avait pris envie de s'avancer dans l'île

avec deux de ses officiers pour tuer quelques pièces de gibier ; il ajouta qu'il s'en félicitait, puisque cette circonstance lui procurait le bonheur de leur être utile ; qu'outre les motifs d'humanité, il en avait un particulier dans son intime liaison avec M. de Saint-Léger. « Je sais, dit encore cet honnête homme, qu'il est plongé dans la douleur par suite de la perte présumée de sa fille unique ; je désirais le revoir pour partager ses peines, et j'aurai le bonheur de les faire cesser, et de remettre dans ses bras l'enfant dont il pleure la mort. » Laurence fut vivement touchée des sentiments généreux du capitaine. « Monsieur, lui dit-elle, puisque vous êtes l'ami du père de mon Élisa, il faut lui rendre un service encore plus grand en lui ramenant sa fille digne de lui. » Alors elle entra dans le détail de la mauvaise éducation qu'elle avait reçue, des défauts qu'elle avait contractés dans sa pension, mais que les malheurs qu'ils avaient éprouvés semblaient avoir détruits. « Pour m'en assurer, continua-t-elle, j'imagine une épreuve à laquelle je vous supplie de vous prêter ; si elle la supporte, je ne pourrai plus douter que son cœur ne soit

entièrement changé ; alors rien ne manquera à ma satisfaction et au bonheur de son père. » Laurence ayant développé son idée, le capitaine l'approuva ; et, pour la mettre à exécution, ils prirent tous ensemble le chemin de la grotte. On peut juger de l'étonnement d'Élisa quand elle aperçut les trois étrangers ; mais quand elle apprit que le vaisseau qu'ils montaient se rendait à l'Ile-de-France, persuadée qu'ils les emmèneraient tous, elle leva au ciel ses beaux yeux mouillés de larmes. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle, vous daignez exaucer mes vœux ! je vais revoir mon père ! Oh ! combien je suis heureuse ! » Après cette exclamation, Élisa s'empressa de servir aux marins ce qu'elle avait de meilleur. Lorsqu'il se fut rafraîchi, le capitaine annonça qu'il fallait se hâter de gagner le rivage, où sans doute ses matelots l'attendaient pour retourner à bord. On se mit donc en marche ; Laurence était soutenue par un officier et le fidèle Pompée ; le capitaine donnait le bras à Élisa, et l'entretenait de son père, de l'amitié qui les unissait, et de l'état de langueur où il était tombé depuis qu'il croyait avoir perdu sa fille. Au milieu de

cette intéressante conversation, on se trouva à la vue de la mer, et l'on aperçut le navire qui était à l'ancre dans une petite baie peu éloignée. Les matelots étaient dans la chaloupe, et n'attendaient que les ordres de leur capitaine pour rejoindre le vaisseau. Celui-ci s'adressant à Élisa : « Mademoiselle, lui dit-il, embrassez votre amie, et embarquons-nous sur-le-champ. — Que voulez-vous dire, monsieur? est-ce que vous ne nous emmenez pas tous trois? — Je le désirerais ; mais voici ma situation : j'ai encore six semaines à tenir la mer, et ce temps peut être prolongé par les vents contraires ; je manque de vivres, et je ne puis, sans la plus haute imprudence, me charger de deux bouches inutiles. J'emmène ce noir, parce qu'il est fort et vigoureux, et qu'il aidera à la manœuvre; j'ai perdu une grande partie de mon équipage par une épidémie qui s'est mise à bord, j'ai besoin de bras; mais des femmes!... Il faut un attachement comme celui que j'ai pour votre père, pour me décider à vous emmener. Mademoiselle Laurence ne restera pas toujours dans cette île; M. de Saint-Léger prendra sûrement des mesures

pour l'en tirer. Enfin, mademoiselle, nécessité ne connait point de lois; faites vos adieux, et partons. » Élisa, pendant ce discours, était tombée dans une sombre rêverie; tout à coup elle se jette aux pieds du capitaine, et embrassant ses genoux : « Oh! monsieur, ne rejetez pas ma prière, laissez-moi ici; je suis jeune, forte et d'une santé parfaite; ma chère Laurence relève d'une maladie cruelle, et ne pourrait rester en ce lieu désert, sans danger pour ses jours. Me conseilleriez-vous d'abandonner ma mère? Eh bien! elle m'en a tenu lieu; elle en a pour moi les sentiments, et je lui dois ceux d'une fille tendre et reconnaissante. » Laurence interrompit sa jeune amie pour s'opposer au sacrifice qu'elle voulait lui faire; elle représenta qu'elle n'avait point de père dont elle dût essuyer les larmes, et que son existence n'intéressait personne. « Qu'osez-vous dire, chère et cruelle amie? elle m'intéresse plus que la mienne propre, que je ne dois qu'à votre tendresse. Le brave Pompée, qui n'avait aucun lieu de m'estimer ni de me chérir, n'eût pas sauvé ma vie sans vos ardentes prières. Quant à mon père, vous le console-

rez en lui apprenant que j'existe pour l'aimer; il viendra me chercher, et nous serons tous réunis. » Le capitaine voulut faire de nouvelles objections; mais il fallut se rendre aux pleurs et au désespoir d'Élisa. Elle serra Laurence sur son sein, tendit la main à Pompée, qu'elle remercia de tous ses bienfaits, et remit son amie au capitaine avec un courage qui surprit tous les spectateurs et attendrit les plus durs matelots.

Laurence fut placée dans la chaloupe, et tous les hommes y étant entrés, elle s'éloigna à force de rames. Élisa la suivait des yeux le cœur serré d'une vive douleur; mais, se rappelant qu'il lui restait un appui dans la bonté du ciel, elle se jeta à genoux, et s'écria : « Dieu puissant! je me jette dans tes bras paternels; non, je ne suis point abandonnée; tu veilleras sur moi, et tu me tiendras lieu du père que je refuse de rejoindre! »

En achevant cette prière, elle crut voir la chaloupe virer de bord et revenir vers le rivage; elle pensa d'abord que son imagination l'abusait; mais peu de moments après elle fut convaincue qu'elle ne se trompait pas; l'esquif avançait avec rapidité

il aborda à l'endroit même d'où il était parti. Élisa se trouva dans les bras de Laurence sans pouvoir deviner d'où venait ce changement. Pompée était à ses pieds. « Moi aimer vous, disait-il ; moi servir vous toujours, plus voir pays à moi, toujours près de bonne blanche, dont cœur tendre et reconnaissant. » Le capitaine expliqua à Élisa une aventure qui lui paraissait si extraordinaire : « L'artifice dont je me suis servi, lui dit-il, ne pouvait tromper qu'une jeune personne sans expérience ; il a eu un plein succès, puisqu'il nous a fait connaître que vous êtes capable de tout sacrifier au devoir et à la vertu ; pardonnez-nous une épreuve si glorieuse pour vous, et livrez votre cœur à la joie de revoir bientôt un père dont vous ferez la félicité. » Élisa n'eut pas de peine à suivre ce conseil ; jamais elle n'avait éprouvé une satisfaction si pure : ce sentiment délicieux se soutint pendant toute la traversée, qui fut très-heureuse. Le navire mouilla dans la rade du Port-Louis le 28 février.

Le capitaine se fit mettre à terre pour prévenir M. de Saint-Léger, et le préparer à son bonheur. Ce tendre père n'eut pas

plutôt appris l'existence et le retour de sa chère enfant, que ne rien ne put l'empêcher de voler auprès d'elle. Le moment où il la pressa sur son cœur effaça toutes ses peines passées ; mais, lorsqu'ils se furent livrés aux caresses les plus touchantes, Élisa s'empressa de présenter à M. de Saint-Léger son libérateur et son excellente amie ; elle peignit avec force ce qu'elle devait à l'un et à l'autre, et ne craignit pas de montrer, par un aveu naïf de tous ses torts, combien elle avait peu mérité leur généreux dévouement. Elle supplía son père de ne jamais les séparer d'elle, et de leur faire le sort le plus heureux. Il s'y engagea volontiers, puisqu'il éprouvait pour eux la même reconnaissance que sa fille. Cette heureuse troupe se rendit à la demeure de M. de Saint-Léger. Les bizarres ajustements d'Élisa et de sa compagne, attirant tous les regards, leur procurèrent un cortége de curieux.

L'héroïne de cette histoire, établie dans la maison de son père, se vit entourée d'esclaves prêts à voler au moindre signe pour exécuter ses volontés ; mais elle ne vit dans eux que des êtres qui étaient ses égaux aux

yeux de Dieu et de la nature ; le malheur de leur condition les lui rendait plus chers ; elle s'entremettait pour eux près de son père, soit pour leur obtenir des grâces, soit pour excuser leurs fautes. Elle s'en fit adorer ; il n'en était pas un qui n'eût de bon cœur sacrifié sa vie pour elle.

Pompée coula des jours heureux, estimé et chéri de ses maîtres. Elisa eut toujours pour Laurence la confiance la plus parfaite ; elle ne fit rien que par ses conseils, et perfectionna de jour en jour les qualités précieuses qu'elle devait aux leçons de l'adversité.

CONTE IX.

LA VERTUEUSE ORPHELINE.

—

Orpheline dès le berceau, Marianne fut élevée par sa grand'mère, qui, privée de tous ses enfants, ne trouva d'autre consolation que de donner ses soins maternels à l'unique rejeton de sa famille. La bonne Brigitte, âgée de soixante ans, au sein de la plus profonde indigence, n'avait que ses bras pour fournir à sa subsistance et à celle de sa petite-fille. Elle se livrait avec courage aux travaux les plus pénibles : levée avant le jour, elle allait, au printemps, arracher les herbes parasites dans les champs des riches maraîchers; après la moisson, elle se mêlait à la troupe des glaneuses, et, dans l'automne, elle vendangeait dans tous les

villages des environs. Dès que la petite Marianne put marcher, elle suivait partout sa grand'mère : assise sur un sillon, elle arrachait quelques brins d'herbe, et le désir de se rendre utile se montrait déjà dans ses yeux vifs et animés. Quand elle voyait la sueur couler sur le front de son aïeule, elle l'essuyait avec son tablier, portait à sa bouche le vase d'eau fraîche posé près d'elle, et accompagnait ses attentions de caresses si touchantes, que les yeux de la bonne femme se mouillaient de larmes de tendresse.

Quand les rigueurs de l'hiver venaient interrompre les travaux champêtres, Brigitte, renfermée dans la chaumière, filait de la laine : elle en faisait faire l'étoffe grossière dont elle et sa petite-fille étaient habillées. Toutes deux vivaient, dans cette saison, de ce qu'avait épargné la bonne femme sur les gains de l'été. Tous les jours elle mettait dans un petit sac une pièce de deux sous, ce qui produisait neuf francs tous les trois mois : c'était le montant de son loyer. Quand le terme était arrivé, elle portait cet argent à son propriétaire avec une grande satisfaction, bénissant Dieu de ce qu'il lui donnait

les moyens de remplir ses obligations. Elle élevait Marianne avec la plus grande douceur, et cette aimable enfant était née si aimante, que la seule crainte d'affliger sa grand'mère lui inspirait une extrême docilité. Elle apprit à lire dans une Bible que Brigitte possédait, et qu'elle regardait comme le plus précieux héritage que ses parents lui eussent laissé. Les leçons de sa grand'mère, l'exemple de ses vertus germèrent dans son jeune cœur; et, si la Providence lui préparait de rudes épreuves, elle lui donna des armes pour les soutenir, dans les principes religieux et la piété sincère qui furent la base de son éducation.

Marianne avait dix ans; déjà elle commençait à rendre à la bonne Brigitte mille petits services. Celle-ci vieillissait, ses forces diminuaient à vue d'œil: le repos et de bons aliments eussent pu les rétablir; mais le travail était indispensable, et tout ce qu'il produisait était précisément ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. L'infortunée eut une attaque de paralysie qui se fixa sur ses jambes, et la cloua sur son lit sans espoir d'en jamais sortir. Qu'on juge de la position de

cette bonne femme et de sa petite fille! Dans les premiers instants de l'accident de sa grand'mère, Marianne, la voyant sans connaissance et près d'expirer, avait eu recours au petit sac, dont elle n'ignorait pas la destination; mais la nécessité de secourir la malade ne lui permit pas de balancer à se servir de cet argent, quoiqu'elle fût accoutumée à le regarder comme sacré.

Lorsque le danger fut passé, mais qu'il fut décidé que Brigitte serait infirme le reste de ses jours, la paroisse lui accorda le pain des indigents. C'était le temps de la moisson : Marianne était en état de glaner, elle s'en acquittait avec ardeur. Ainsi que Ruth, elle intéressait si fort les bons laboureurs, qu'ils lui indiquaient les endroits les plus favorables, et ajoutaient souvent de grosses poignées d'épis à ceux qu'elle avait amassés, de sorte qu'elle revenait le soir courbée sous le poids du grain qu'elle apportait. La grand'mère joignait les mains en la voyant entrer : « Viens, ma bonne nourrice, lui disait-elle, viens recevoir les remercîments de celle qui te doit son existence. Qui m'eût dit que l'enfant que j'élevais serait, à dix

ans, le soutien de ma vie; que, loin de pouvoir rien faire pour cette chère petite, je serais pour elle un fardeau bien au-dessus de ses forces? — Bonne maman, Dieu l'a voulu ainsi; vous êtes trop pieuse pour ne pas vous soumettre à sa volonté. Il n'y a que vous qui souffrez; car, moi, je suis si contente de travailler pour vous, que je ne sens pas la fatigue. — Et moi, mon enfant, ton bon cœur me fait oublier tous mes maux. Mais le terme de notre loyer arrive dans deux jours; apporte-moi le sac, que je compte l'argent; il doit manquer quelque chose des neuf francs, mais M. Grapillard ne refusera pas de nous donner un peu de temps pour nous acquitter. » La pauvre Marianne fut bien embarrassée à cette demande; elle savait que le sac était vide, et n'osait l'annoncer à sa grand'mère. La bonne femme fut fort affligée quand elle l'apprit: comme elle était sans connaissance lors de son accident, elle ne s'était aperçue ni de la présence du médecin, ni des remèdes qu'on lui avait administrés. Sa tête tomba sur sa poitrine, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues vénérables. Marianne se jeta dans ses bras. « Au

nom de Dieu, bonne maman, ne vous chagrinez pas ; j'irai demain trouver M. Grapillard, il aura pitié de nous ; il sait que vous l'avez toujours bien payé jusqu'à présent, il ne refusera pas d'attendre. » Brigitte soupira et ne put dormir de toute la nuit, tant elle était inquiète.

Le lendemain, Marianne alla chez le propriétaire. C'était un homme riche, qui faisait un grand commerce de bestiaux. « Bonjour, petite, dit-il en l'apercevant : tu m'apportes de l'argent, sois la bienvenue, cela m'arrive à propos, car j'en ai grand besoin. » Ce début déconcerta la pauvre enfant. « Monsieur, dit-elle en tremblant, vous n'ignorez sûrement pas que ma grand'mère est devenue paralytique, qu'elle ne peut plus faire usage de ses jambes, et... — Oui, oui, je sais tout cela ; mais la mère Brigitte a eu le temps de ramasser de l'argent : c'est une femme économe, et qui travaillait beaucoup. Depuis trente ans qu'elle demeure dans ma maison, elle m'a toujours payé avec exactitude. Oh ! j'estime infiniment la mère Brigitte. — C'est pour cela, monsieur, que vous voudrez bien nous excuser si nous ne pouvons nous acquitter dans ce mo-

ment. Vous êtes bien sûr de ne rien perdre; mes forces augmentent tous les jours, et le désir de vous payer me donnera encore plus de courage: je travaillerai tant, que, dans trois mois, j'espère acquitter les deux termes. — Voilà une belle sûreté que tu me donnes là, je ne suis pas assez sot pour m'en contenter; mais comme je veux bien agir avec vous, je vous donne huit jours pour trouver de l'argent, sinon, vous sortirez de ma maison, et je ferai jeter vos meubles à la porte. » Marianne, baignée de pleurs, se mit aux genoux de l'inhumain propriétaire, et implora sa pitié avec les expressions les plus touchantes. « Que deviendra ma pauvre mère? disait-elle en sanglotant. — On la mettra à l'hôpital, répondit Grapillard; et toi, débarrassée d'elle, tu pourras entrer en service; moi-même je te prendrais volontiers, car tu ne manques pas d'intelligence. Mais, parbleu! il me vient une idée : veux-tu me servir? Je te nourrirai et je te donnerai, au lieu de gages, le loyer de ta grand'mère, et même le terme qu'elle me doit. » Marianne réfléchit un moment : « Monsieur, dit-elle, je ne puis accepter votre proposition qu'à deux conditions.

Comme je ne veux pas abandonner ma mère toute la journée, vous me donnerez le pain de mon dîner, et j'irai le manger auprès d'elle ; je vous demande aussi la permission de coucher à la maison. Cela ne vous fera aucun tort, et je serai chez vous avant le jour, je ferai tout ce que vous me commanderez et que mes forces me permettront. » Grapillard avait un grand désir d'avoir cette enfant à son service ; il avait presque tous les jours des commissions à faire à une petite ville distante de deux lieues ; elles demandaient de l'intelligence et de la fidélité. Grapillard était très-défiant ; mais il connaissait l'exacte probité de Brigitte et de sa petite-fille ; il savait qu'il pouvait lui confier le soin de ses emplettes, et qu'elle ne lui ferait pas tort d'un centime. Il en passa donc par tout ce qu'elle voulut, non sans faire valoir son excessive bonté, et laisser entrevoir combien il exigerait de la reconnaissance de Marianne. Celle-ci vint rejoindre sa grand'mère, et lui annoncer l'accord qu'elle venait de faire. Elle lui représenta que, la moisson étant finie, elle eût été fort embarrassée de trouver de l'ouvrage ; que, pendant l'hiver, elle n'eût

pu soutenir deux personnes et payer un loyer. « Par cet arrangement, ajouta-t-elle, vous restez tranquille chez vous ; j'aurai la liberté de partager avec ma chère bonne maman ce qu'on me donnera pour mon dîner, et la nuit je serai près d'elle pour la soigner, si elle en a besoin. Je sais bien qu'il me faudrait quelque argent pour vous acheter du bois et vous donner un peu de vin, mais j'ai un projet pour en gagner, et je sais que le bon Dieu m'aidera. — Qu'il te bénisse mille et mille fois, mon enfant, pour les soins que tu prends de moi ! Je m'ennuierai beaucoup, le long de la journée, de ne pas te voir; mais je ne suis prise que par les jambes, je puis encore filer sur mon lit, en priant Dieu pour ma chère fille. »

Dès le lendemain, Marianne entra chez son maître. Elle passa la matinée à faire de l'herbe pour les vaches, essuya l'ardeur d'un soleil brûlant, et revint à deux heures chargée d'un lourd fardeau. On lui donna dans un pot de terre une soupe au beurre et aux choux, et encore un gros morceau de pain. Elle courut chez elle si vite, que le potage n'eut pas le temps de se refroidir ; elle le ser-

vit à sa grand'mère, et mordit de grand appétit dans le pain bis qu'elle avait apporté. Pendant la demi-heure qui lui etait accordée pour son déjeuner, elle prépara tout ce qui pouvait être nécessaire à Brigitte, avec une prévoyance au-dessus de son âge. Elle soupira en plaçant un pot d'eau fraîche près de son lit, et ne se consola que dans l'espoir de lui procurer bientôt du vin.

En rentrant chez son maître, il la prévint que, le jour suivant, elle partirait de grand matin pour la ville, lui recommanda d'être diligente, et lui donna ses ordres pour des commissions verbales et divers achats chez les épiciers; puis il l'envoya à son ouvrage. En passant dans le village, Marianne rencontra plusieurs voisines. Elle leur souhaita poliment le bonjour, et leur dit qu'elle irait le lendemain à L...... ; que, si elles avaient besoin de quelque chose, elle le leur apporterait. L'une la chargea de lui acheter du sucre et du café ; l'autre, une livre de tabac ; une troisième, un abécédaire pour son enfant. On lui donna de l'argent qu'elle enveloppa séparément. Arrivée à la ville, son premier soin fut de remplir les ordres de

Grapillard; elle s'en acquitta à merveille, écouta avec la plus grande attention les réponses qu'on lui fit, pour les rapporter à son maître. De là elle courut chez les marchands, fit toutes ses emplettes, et fut très-bien servie, parce qu'elle promit à chacun d'eux que, s'il lui donnait de bonnes marchandises, elle viendrait toujours chez lui pour toutes les commissions dont elle serait chargée. Elle obtint même quelques sous de diminution sur plusieurs objets; mais loin de penser à se les approprier, elle ne s'en réjouit que dans l'idée de les remettre à celles à qui ils appartenaient....C'est ce qu'elle fit en arrivant. Ces femmes, charmées de son bon sens et surtout de sa délicatesse, la payèrent libéralement. Elle leur disait, en recevant leur argent : « Mes bonnes voisines, je ne devrais pas être payée des petits services que je vous rends, car j'ai bien du plaisir à vous obliger; si j'accepte ce que vous avez la bonté de me donner, c'est pour ma pauvre grand'mère, qui, comme vous savez, en a grand besoin. »

Grapillard était enchánté de sa petite servante; mais il avait pour principe de paraître toujours mécontent, de peur de gâter ses do-

mestiques. Ainsi, lorsque Marianne lui rendait un compte clair et précis de ses commissions, il y trouvait toujours quelque chose à redire ; il la grondait et la brusquait sans cesse. La petite supportait tout cela avec une patience d'ange : pourvu que sa mère ne manquât de rien, elle se trouvait assez heureuse.

Cette excellente fille ne démentit pas un instant une conduite si digne d'éloges. Brigitte, tendrement soignée, ayant toutes les douceurs que son âge et son état exigeaient, voyait prolonger ses jours, et tenait encore à la vie par son extrême affection pour Marianne.

M. Grapillard avait un fils unique, nommé Louis, dont le noble caractère contrastait avec celui de son père. Cependant Louis était un fils soumis et affectionné. Aussi était-il vivement touché des vertus de Marianne, et surtout de sa sollicitude filiale. qu'il avait admirée bien des fois, depuis six ans que la jeune fillle était dans la maison de son père. Une affaire importante força Louis de faire le voyage de Paris, où il craignait d'être retenu bien longtemps. Mais, avant de partir, le bon jeune homme recom-

manda avec instance à Marianne de veiller sur la santé et sur les jours de son père : « Je serai sans inquiétude, dit-il, quand vous m'aurez promis de le soigner s'il tombe malade, et, s'il était en danger, de m'en donner avis. » Marianne lui fit de grand cœur cette promesse, et il partit, l'esprit tranquille et le cœur satisfait.

Il semblait que ce bon fils avait quelque pressentiment de ce qui menaçait son père. Deux mois après, la goutte dont Grapillard était depuis longtemps attaqué remonta dans l'estomac et le réduisit à l'extrémité. Marianne, fidèle à sa parole, devint sa garde assidue. Une voisine la remplaça près de sa grand'mère ; elle la pria de coucher auprès de Brigitte, et lui payait par jour le double de ce qu'elle pouvait gagner, pour qu'elle ne fût occupée que de la servir. Pour elle, tout entière à son malade, elle le veillait toutes les nuits, et faisait exécuter avec la plus grande exactitude les ordres du médecin. Grapillard ne voulait recevoir que de sa main les tisanes et les potions dont il avait besoin ; Marianne semblait avoir le don de deviner ce qui pouvait le soulager et lui être agréable.

Elle avait écrit à Louis la situation de son père. Le vieillard montrait le plus grand désir de voir son fils, et disait de temps en temps : « Il arrivera trop tard ! » Son cœur, jusqu'alors si dur, attendri par les soins pleins d'affection de Marianne, brûlait de l'en récompenser, et c'était Louis qu'il voulait charger de remplir ses intentions à cet égard. Il arriva le troisième jour de la maladie de son père. Il le trouva sans espérance, mais résigné à son sort. Les discours pleins d'onction de la jeune fille avaient ranimé dans son cœur les sentiments de religion que l'intérêt et l'amour du gain avaient longtemps étouffés ; des restitutions avaient remis le calme dans son âme, et il avait reçu avec de grands sentiments de piété les sacrements de l'Église. Dès qu'il aperçut son fils, il lui tendit ses faibles bras et bénit le ciel de ce qu'il lui fermerait les yeux. « Mon ami, lui dit-il, je te laisse un bien clair et dont la possession ne te causera aucun remords. J'ai mis ordre à mes affaires, et réparé tout ce qui pouvait troubler ma conscience. Une seule dette me reste à acquitter. Cette enfant que tu vois me sert depuis sept ans avec un zèle et une fidélité bien

rares. Je n'ai jamais rendu son sort heureux, elle n'a reçu de ma part que des injustices et des brutalités ; cependant elle m'a soigné dans ma maladie avec une tendresse filiale ; je lui dois le soulagement de mes maux et le salut de mon âme. Voyons, mon fils, que feras-tu pour lui marquer ta reconnaissance et la mienne? » Louis, baigné de pleurs, baisait la main de son père et ne pouvait prononcer une seule parole. Le vieillard soupira : « Je vois, ajouta-t-il, que j'ai conçu un vain espoir; l'ambition règne sans doute dans ton âme, comme autrefois dans la mienne. En m'acquittant avec Marianne, tu pouvais assurer le bonheur de ta vie; des récompenses pécuniaires sont bien au-dessous de son mérite, ta main me paraissait le seul prix digne de ses vertus. Mais à Dieu ne plaise que je termine ma vie par un acte de tyrannie! Dispose de ton sort, mon cher fils, mais assure celui de cette excellente fille ; qu'elle et sa grand'mère soient pour toute leur vie au-dessus du besoin : c'est à ce prix que je mets ma bénédiction paternelle. — Donnez-la, mon père, à vos deux enfants, dit Louis en se saisissant de la main de Marianne et en se jetant à genoux au bord

du lit; je remplirai vos vœux dans toute leur étendue. Depuis longtemps je désire être son époux, le respect pour vos volontés pouvait seul me retenir : j'ai le bonheur de la recevoir de vous, puisse le ciel conserver vos jours pour vous rendre témoin de notre félicité ! » Un léger sourire vint animer les traits du vieillard. Il fit sur-le-champ mander le notaire, qui dressa sous ses yeux le contrat de mariage : il y fut stipulé que, si Louis mourait sans enfants, sa femme jouirait, sa vie durant, d'un revenu de dix-huit cents francs. Il fit ensuite son testament, qui contenait plusieurs legs à d'anciens domestiques et aux pauvres de la paroisse. Le dernier article enjoignait à son fils de ne pas tarder d'accomplir son mariage plus de trois mois après son décès; il le lui fit jurer un quart d'heure avant d'expirer. Sa mort fut paisible, parce que sa conversion était sincère ; le curé qui l'exhortait, et la consolante Marianne, lui rappelaient sans cesse la miséricorde de Dieu, toujours prête à accueillir le pécheur pénitent. La douleur de Louis fut partagée et adoucie par les soins de sa future épouse. Quand ils eurent rendu à leur père les der-

niers devoirs, Marianne retourna habiter la cabane de sa grand'mère : elle l'avait bien peu vue depuis la maladie de son maître, et ce fut pour elle une grande satisfaction de reprendre son emploi auprès de cette mère chérie. Louis venait tous les soirs se délasser avec elles des affaires qui l'occupaient pendant la journée. Au bout de trois mois le mariage se fit sans cérémonie, ainsi que l'exigeait le deuil des époux. Brigitte fut transportée dans leur maison, où elle vécut encore dix ans, également aimée et respectée du mari et de la femme. Elle vit naître leurs enfants, et le spectacle de leur heureuse union fit la joie de ses derniers jours. Louis, par complaisance pour son épouse, avait quitté le barreau et s'était fixé au village. La connaissance des lois, qu'il avait acquise par huit années d'étude, lui donnait les moyens de prévenir les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens ; il accommodait toutes leurs querelles, en leur faisant envisager les inconvénients de la chicane, et en réglant leurs intérêts avec impartialité. De son côté, Marianne satisfaisait ses inclinations bienfaisantes en secourant les vieillards, les malades

et les orphelins. Dès que ses enfants pouvaient marcher, elle les conduisait dans les asiles de l'indigence, et c'était par leurs mains qu'elle distribuait ses abondantes aumônes. La vie des deux époux s'écoula dans l'exercice de toutes les vertus, et leur mémoire est encore en vénération dans le lieu qu'ils habitaient.

CONTE X.

LA FLATTERIE.

—

Madame Dermance était restée veuve à vingt-quatre ans; jeune, belle et riche, elle fut recherchée; on lui proposa plusieurs partis avantageux; sa tendresse pour sa petite Virginie, seul fruit de son hymen, ne lui permit pas de prêter l'oreille aux propositions de ce genre. Elle avait résolu de vivre uniquement pour sa fille, et de se consacrer tout entière à son éducation; elle ne voulait s'en fier qu'à elle-même pour former l'esprit et le cœur de cette enfant; elle croyait une mère plus propre que tout autre à remplir cet emploi, quand elle peut se garantir d'une faiblesse dangereuse pour l'élève, et joindre une salutaire fermeté à la tendre indulgence.

Madame Dermance pensait qu'une jeune personne élevée dans une pension, quand son cœur a besoin d'une amie, la choisit au hasard dans le grand nombre de ses compagnes. Une figure agréable, quelques rapports d'humeur et de goûts suffisent pour la décider, et cette liaison, formée si légèrement, influe souvent sur le caractère, sur les inclinations, sur la vie entière de celle qui l'a contractée. Elle crut donc plus sage de former elle-même l'amie de sa fille, de leur donner à toutes deux les mêmes principes et les mêmes instructions, et se promit de voir naître dans leurs jeunes cœurs ce précieux sentiment qui répand tant de douceurs sur la vie, qui adoucit les peines, double les jouissances, et qui, bien dirigé, devient la source de mille vertus.

Madame Dermance avait été privée du bonheur de nourrir sa fille. Une bonne fermière du pays de Caux l'avait suppléée dans les devoirs que la nature impose aux mères. Claire, sœur de lait de Virginie, avait un an de plus que celle-ci. Madame Dermance la demanda à sa mère, en lui proposant de l'élever avec sa fille, et de se charger de son établissement. Cet arrangement bien cimenté,

lorsque la petite Dermance fut sevrée, les deux enfants vinrent ensemble à Paris, et furent reçues et traitées de la même manière. Ce fut trois ans après que madame Dermance perdit son époux, ce qui ne changea rien à ses vues pour Virginie et sa compagne. Ces deux aimables enfants y répondaient parfaitement; c'étaient la douceur et la docilité mêmes; elles s'aimaient avec la plus vive tendresse; toutes leurs petites propriétés étaient communes entre elles; aucun plaisir n'eût tenté ni l'une ni l'autre, si son amie ne l'avait partagé; elles se consolaient ensemble des légers chagrins de leur âge, et ne disputaient que de respect et d'affection pour madame Dermance, qu'on eût crue la mère de toutes deux. Nulles leçons ne les ennuyaient, parce qu'elles leur étaient communes; elles ne désiraient point se surpasser, mais de s'égaler; et, si quelqu'un de leurs maîtres paraissait plus satisfait de l'une d'elles, celle-ci l'assurait avec feu que le lendemain son amie ne chanterait pas moins bien cette romance, ou ne dessinerait pas avec moins de correction cette fleur ou ce paysage; et, lorsqu'elles se retrouvaient seules, celle qui avait le mieux

réussi s'occupait de mettre sa compagne en état de l'égaler. Madame Dermance jouissait avec transport de l'heureux succès de son système ; et Virginie avait douze ans, Claire venait d'en avoir treize, avant que rien n'eût dérangé le plan de leur institutrice.

Je dois à mes jeunes lecteurs le portrait des deux amies. Virginie était une brune extrêmement jolie ; elle était pleine d'esprit et de vivacité ; sa taille était fine et dégagée, son pied charmant, son bras et sa main de la forme la plus agréable.

Claire était blonde; son teint était admirable, la sensibilité se peignait dans ses grands yeux bleus, la grâce animait tous ses mouvements, sa raison était au-dessus de son âge, et la plus aimable modestie achevait de la rendre aussi intéressante qu'elle était estimable. Quoique madame Dermance ne mît aucune différence entre elle et sa fille, que leur parure, aussi simple qu'élégante fût constamment la même, Claire ne s'oubliait jamais ; et, dans sa vive amitié pour Virginie, elle savait, sans aucune bassesse, observer de certaines nuances qui prouvaient qu'elle sentait vivement la reconnaissance que sa bien-

faitrice méritait, et les égards qu'elle devait à sa fille.

Ces deux jeunes personnes ignoraient qu'elles fussent belles ; madame Dermance n'était point insensible au plaisir de trouver dans sa fille les charmes qui l'avaient elle-même embellie au printemps de son âge, mais elle n'y paraissait faire aucune attention. Les gens de la maison, les amis qu'elle recevait, invités à seconder ses intentions, ne parlaient jamais devant ses élèves que des avantages que procurent l'esprit, les talents, la douceur du caractère, et surtout la bonté du cœur; et nos jeunes amies, dans l'innocence de leur âme, pensaient que de ces seules qualités pouvaient naître la paix des familles et la félicité des mariages convenablement assortis.

Les choses étaient en cet état, lorsque Virginie et Claire, engagées à passer la soirée chez madame B..., amies de madame Dermance, y firent la connaissance d'Aline Morange, jeune orpheline âgée de quatorze ans. Cette demoiselle ne pouvait passer pour jolie ; elle était marquée de la petite vérole ; elle avait le nez long et la bouche fort grande,

mais sa physionomie était spirituelle; elle avait un maintien décent et un sourire très-fin. Virginie fut enchantée de sa conversation, et surtout de sa politesse: Aline n'ouvrait la bouche que pour dire des choses agréables; sa complaisance était extrême; et en faisant, pendant la soirée entière, tout ce qui plaisait à mademoiselle Dermance, elle avait l'air de ne suivre que son goût. En la quittant, Virginie l'embrassa tendrement, lui promit qu'elle serait toujours son amie, et qu'elle ferait en sorte de la voir le plus souvent qu'il se pourrait. A son retour, elle n'entretint Claire que de sa nouvelle connaissance, à qui elle prêtait tous les agréments et toutes les vertus; et elle ne s'occupa que d'obtenir de sa mère la permission de former avec elle une liaison intime.

Aline Morange, privée, dès le berceau, de ses parents qui l'avaient laissée sans aucune ressource, avait été recueillie par une vieille tante, qui, quoique dans une situation très-peu aisée, l'avait élevée dans l'espérance que, lorsqu'elle serait en âge de travailler, elle suppléerait à son peu de moyens, et se mettrait en état de gagner sa subsis-

tance. Après lui avoir fait apprendre à lire et à écrire, elle l'avait mise chez une couturière en robe ; mais Aline, qui n'avait nullement le goût du travail, n'apprenait rien, et fatiguait si fort la patience de sa maîtresse, que celle-ci finit par la renvoyer. Madame Dufour, c'est le nom de sa tante, lui fit de vives remontrances ; et, croyant qu'elle réussirait mieux dans un autre genre de travail, elle la conduisit chez une maîtresse lingère pour apprendre son état. Comme Aline y porta la même mauvaise volonté, elle n'y eut pas plus de succès, et fut encore rendue à sa tante, qui cette fois fut indignée de sa conduite, et lui dit que, puisqu'elle ne voulait rien faire pour la soulager, elle ne lui donnerait plus que du pain jusqu'à ce qu'elle se décidât à travailler. Aline avait alors douze ans; elle pleurait amèrement, lorsque M. Saint-Far, ancien ami de sa tante, entra chez elle : c'était un très-bon peintre ; son talent et l'aménité de son caractère lui avaient procuré d'excellentes connaissances, et le faisaient rechercher dans les meilleures sociétés. Il fut touché des larmes de la jeune personne ; et, voyant madame Dufour très-

émue, il lui demanda quel sujet d'affliction elles avaient toutes deux. Son amie, dont il connaissait la situation malheureuse, lui représenta ce qu'elle avait fait pour sa nièce, les privations qu'elle s'était imposées depuis huit ans pour fournir à sa subsistance et à son entretien. « Vous savez, monsieur, ajouta-t-elle, quelles sont mes faibles ressources ; je deviens infirme, et suis forcée de m'accorder quelques douceurs que, jusqu'ici, je me suis refusées par tendresse pour cette ingrate ; les dépenses qu'elle me coûte augmentent avec son âge ; il m'est impossible d'y suffire, puisqu'elle ne veut rien faire de son côté. »

M. Saint-Far ne pouvait désapprouver les justes plaintes de madame Dufour ; mais, ému des pleurs qui baignaient le visage d'Aline, il lui dit avec douceur : « Je vois, mademoiselle, que vous êtes sensible aux reproches que vous avez mérités de votre bonne tante, et je suis persuadé que vous brûlez de réparer vos torts envers elle, et de lui prouver votre reconnaissance ; il est beaucoup de jeunes filles qui ont de la répugnance pour le travail de l'aiguille ; un autre genre d'occupation vous plairait peut-être davantage :

suppliez avec moi madame Dufour de vous continuer ses bienfaits encore pendant deux ans, j'emploierai ce temps à vous donner des leçons de mon art; et, si vous ne devenez pas une artiste célèbre, je vous mettrai au moins en état de faire des portraits en miniature, qui vous rapporteront de quoi vivre décemment; et votre talent deviendra pour vous une ressource assurée, si vous avez le malheur de perdre celle qui vous a servi de mère.

Aline parut transportée de joie; elle baisa les mains de M. Saint-Far, et lui exprima vivement sa reconnaissance; puis, elle se jeta aux pieds de sa tante, et lui fit mille promesses qui attendrirent et consolèrent cette bonne dame. Elle embrassa sa nièce, et il fut décidé que, dès le lendemain, mademoiselle Morange irait prendre sa première leçon chez M. Saint-Far, qui demeurait dans le voisinage. Cet honnête homme se retira très-satisfait de l'occasion qu'il venait de trouver d'exercer sa bienfaisance et de consoler des affligées.

Aline était incapable d'une résolution courageuse; elle n'aimait qu'elle-même, détestait toute occupation, n'avait de goût

que pour les plaisirs et pour la toilette, et se trouvait souverainement malheureuse d'être privée de ces jouissances, dans lesquelles elle avait mis jusque-là tout son bonheur. M. Saint-Far ne lui trouva nulle application, aucun désir d'apprendre ; mais son zèle ne se rebuta pas. Il est vrai que son écolière le séduisait par l'apparence d'un véritable attachement. Cette jeune personne, décidée à ne jamais vaincre sa paresse, avait calculé qu'avec beaucoup d'adresse, de souplesse et de complaisance, elle pourrait obtenir la bienveillance de quelque personne riche qui suppléerait à son peu de fortune, et la soutiendrait dans l'oisiveté : elle comptait sur M. Saint-Far pour lui procurer de bonnes connaissances, et affectait pour lui des sentiments qu'elle était loin d'éprouver. Le trait que je vais citer pourra donner une idée de l'astuce de cette jeune fille. Un jour elle copiait une tête dans l'atelier du peintre où celui-ci travaillait aussi ; un grand tableau mal attaché tombe avec fracas, et blesse M. Saint-Far ; le sang jaillit, Aline jette un cri perçant, et feint de s'évanouir ; son maître, plus occupé d'elle que de lui, vole à son secours, lui pro-

digue ses soins, et se persuade de plus en plus que son élève le chérit comme un père.

Lorsqu'elle se crut sûre de son amitié, elle le pria instamment de la présenter aux dames dont il cultivait la société, et surtout à celles qui avaient de jeunes demoiselles ; elle lui témoigna le désir qu'elle avait de plaire à quelqu'une d'elles, et d'inspirer assez d'intérêt pour obtenir une place de demoiselle de compagnie. M. Saint-Far céda à ses désirs, et la présenta dans plusieurs maisons opulentes, où, par des manières insinuantes et des flatteries adroites, Aline parvint à se faire aimer, surtout des jeunes personnes de son âge, dont elle flattait bassement les caprices et suivait toutes les volontés. Elle partageait leurs plaisirs, était de toutes leurs parties, et recevait souvent de jolis cadeaux pour sa parure ; mais elle n'avait encore pu atteindre le but qu'elle se proposait, lorsqu'elle fit la connaissance de mademoiselle Dermance. Quand elle vit les agréments dont jouissait sa sœur de lait, la manière dont elle était traitée, enfin qu'on ne mettait aucune différence entre elle et Virginie, elle fut dévorée de jalousie, et forma le projet de la

supplanter et d'usurper une place qui excitait toute son envie. Elle employa l'art auquel elle s'exerçait depuis longtemps, et dès la première entrevue, elle se mit si bien dans l'esprit de la jeune Dermance, que celle-ci ne pensait plus qu'à sa nouvelle amie.

Première Conversation.

Mme DERMANCE.

Vous rentrez un peu tard, mes bons enfants ; il faut que vous vous soyez bien amusées pour avoir passé l'heure que je vous avais marquée.

VIRGINIE.

Maman, c'est moi seule qui mérite des reproches : Claire m'a avertie plusieurs fois qu'il était temps de nous retirer ; mais j'étais retenue par l'agréable conversation d'une demoiselle toute charmante que je rencontre pour la première fois dans notre société.

Mme DERMANCE.

Est-elle plus aimable que Claire ?

VIRGINIE.

Chère maman, personne pour moi ne peut

valoir mon amie; mais, aux yeux des indifférents, mademoiselle Morange plairait peut-être davantage.

Mme DERMANCE.

Et par quelle raison?

VIRGINIE.

D'abord elle a beaucoup plus d'enjouement, et puis elle est d'une complaisance!... Imaginez qu'elle n'a ni une volonté, ni une opinion à elle. Elle m'a raconté les plus drôles d'histoires qui m'ont fait mourir de rire.

Mme DERMANCE.

Veux-tu m'en répéter une? tu sais que j'aime aussi à rire.

VIRGINIE.

Volontiers, maman. On parlait de mademoiselle Milsan, qui fait tant de bruit pour sa fortune et sa parure brillantes; eh bien! elle est d'une ignorance et d'une simplicité qui approche de la bêtise! Un jour il entre chez sa mère un militaire qui portait une décoration étrangère; elle demande à quelqu'un ce que c'est que cette croix? on lui répond

que c'est l'ordre de Cincinnatus. Saint Sinnatus! dit-elle; je connais bien le calendrier, et je n'y ai jamais vu ce saint-là. Une autre fois on s'entretenait d'un ouvrage de Florian, *Numa Pompilius* : on lui demanda si elle l'avait lu? Oui, vraiment, répondit-elle, et avec beaucoup de plaisir; Pompilius aime si tendrement sa Numa!..... Mais, maman, vous ne riez point?

Mme DERMANCE.

C'est qu'il faut autre chose, pour exciter ma gaieté, que les petites bévues d'une jeune personne dont on néglige l'instruction ou qui manque de mémoire. Le seul tort que je trouve à mademoiselle Milsan, c'est d'avoir rougi d'avouer qu'elle n'a pas lu *Numa*. Il me semble que ta nouvelle connaissance, si aimable pour les personnes avec qui elle se trouve, ne ménage guère les absents. Mais Claire n'a encore rien dit; que penses-tu, mon enfant, de mademoiselle Morange?

CLAIRE.

Que ses malheurs la rendent très-intéressante; elle a perdu ses père et mère il y a dix ans; elle vit chez une vieille tante qui n'est

pas dans l'aisance, et qu'elle soutient en partie de son travail; elle fait des portraits, et saisit bien la ressemblance : j'ose vous prier, madame, de lui procurer de l'occupation.

VIRGINIE.

Et moi, maman, je vous demande en grâce de l'admettre dans notre société, et de me permettre de l'inviter au goûter que je dois donner à mes amies le jour de ma fête.

Mme DERMANCE.

J'y consens, ma chère amie, et j'aurai soin de lui envoyer une carte.

Deuxième Conversation.

ALINE.

Je viens, mademoiselle, de saluer madame votre mère; elle m'a dit que je vous trouverais ici. Je vois que je suis arrivée la première; l'empressement que j'avais de vous voir m'a peut-être rendue indiscrète?

VIRGINIE.

Non, en vérité, ma chère Aline; mais bannissons la cérémonie, et surtout le nom de mademoiselle. Claire, qui a bien plus de goût

que moi, après avoir présidé à ma toilette, va s'occuper de la sienne ; nous allons causer bien librement, en attendant notre petite société. Il me semble, ma bonne amie, que vous ne vous êtes guère amusée dimanche dernier?

ALINE.

C'est une petite disgrâce à laquelle on est sujette quand on n'est pas plus jolie que moi ; cette disgrâce, vous ne l'éprouvez jamais. Les personnes qui étaient à cette fête n'avaient des yeux que pour vous ; j'entendais dire de tous côtés : Ah ! la jolie personne! la belle tête! que de grâces! que de vivacité ! elle est vraiment adorable !

VIRGINIE.

Aline, vous badinez ; mais cette plaisanterie n'est point de mon goût. Je n'ai jamais songé à ma figure : mais si j'étais jolie, maman me l'aurait dit ; elle a tant de plaisir à me donner des éloges, quand je les mérite !

ALINE.

Délicieuse candeur ! Mais, ma chère, une mère ne dit jamais ces choses-là.

VIRGINIE.

Eh ! pourquoi donc pas?

ALINE.

Dans la crainte d'inspirer à sa fille une sotte vanité qui la rendrait ridicule.

VIRGINIE.

Dans ce cas, vous voulez me rendre un mauvais service. Si j'allais vous croire, et devenir vaine de mes prétendus charmes, on se moquerait de moi, et je le mériterais. Mais, que je sois jolie ou non, c'est un si frivole avantage, qu'il ne vaut pas la peine de m'occuper.

ALINE.

Que vous êtes simple, ma chère Virginie, de faire aussi peu de cas de la beauté! C'est elle qui vous fait remarquer, admirer, qui vous assure toutes les préférences. Claire est aussi fort jolie, quand elle n'est pas auprès de vous ; mais elle ne peut soutenir la comparaison.

VIRGINIE.

Il est au moins bien d'autres choses où elle l'emporte sur moi.

ALINE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

VIRGINIE.

Elle est bien meilleure musicienne, et elle dessine avec une perfection à laquelle je ne puis atteindre.

ALINE.

Elle a raison de cultiver les arts : ils pourront un jour lui devenir, comme à moi, d'une grande utilité.

VIRGINIE.

Comment cela, ma bonne amie?

ALINE.

Mais, si elle venait à perdre la protection de madame votre mère, sans doute elle ne pourrait se résoudre à retourner à la campagne, et ses talents lui donneraient les moyens de subsister à Paris.

VIRGINIE.

Que dites-vous, Aline? Si Dieu m'enlevait mon excellente mère, nous la pleurerions ensemble : ma Claire partagerait tout ce que je posséderais, et ne me quitterait jamais.

ALINE, *avec un dépit concentré.*

Qu'elle est heureuse d'être aimée de la sorte !

CLAIRE.

Bonjour, mademoiselle Morange. Qu'avez-vous, mon amie ? Vous êtes très-émue, et vos yeux sont humides !

VIRGINIE, *lui sautant au cou.*

Ce n'est rien, ma chère ; mais j'ai besoin de t'embrasser, de te dire combien je t'aime.

CLAIRE, *la serrant dans ses bras.*

Sans connaître la cause de ton agitation, j'en recueille d'aimables effets ; mais, tranquillise-toi, chère Virginie ; voilà nos jeunes compagnes, il ne faut pas qu'elles s'aperçoivent de ton trouble.

Aline ne se rebuta point du mauvais succès de sa première tentative. Mademoiselle Dermance, pensait-elle, ne peut être insensible à la flatterie ; mais elle n'y est pas accoutumée, et je me suis trop pressée de la louer sans ménagements, surtout sur sa beauté, dont elle ne connaît pas le prix : il faut es-

sayer si, en paraissant admirer son esprit, je réussirai mieux. Si je pouvais, sur cet article, faire naître quelque rivalité entre elle et son amie, ce serait bien là le moyen d'avancer mes affaires.

La joyeuse troupe, après avoir fait honneur au goûter et savouré les friandises qu'on lui servit, s'abandonna à la gaieté de cet heureux âge. Les parties de *Colin-Maillard* et de *toilette à Madame* avaient tellement fatigué toutes ces jeunes filles, que, pour se reposer, elles voulurent jouer des jeux de gages. On en proposa plusieurs ; mais ils étaient si rebattus qu'ils en devenaient insipides, et la petite société perdait, dans l'indécision, un temps précieux pour le plaisir. « Eh bien ! dit mademoiselle Morange, puisque vous êtes dégoûtées de tous les jeux que nous connaissons, il faut en inventer un qui ait le charme de la nouveauté. » Cette idée fut très-applaudie ; mais il fallait qu'une d'elles se chargeât de l'invention, et toutes s'en excusaient. « Je ne vois, reprit Aline, que mademoiselle Dermance qui puisse nous rendre ce service ; elle a tant d'esprit et de gaieté, une imagination si brillante, que rien ne lui

sera plus facile. » Virginie rougit, et voulut se défendre d'accepter cette proposition ; mais, pressée par ses compagnes, et intérieurement flattée du choix qu'on faisait d'elle, elle rêva quelques minutes, et développa l'idée qu'elle avait conçue.

VIRGINIE.

Je veux faire entre ces demoiselles le partage des sentiments de mon cœur. Je donne mon estime à Louise, mon amitié à Claire, et ma confiance à Aline. Chacune de vous en dira autant ; ensuite on fera une profonde révérence à celle que l'on estime ; on embrassera celle qui possède l'amitié, et l'on fera une confidence à celle qui a obtenu la confiance.

ALINE.

Charmant, en vérité, et tout à fait sentimental? Je donne mon estime à Claire, mon amitié à Virginie, ma confiance à Céleste.

Toutes les jeunes amies, excitées par Aline, donnèrent mille louanges à l'idée de mademoiselle Dermance ; Claire seule se taisait, et Virginie, dont la tête était perdue par

ce concert d'éloges, fut très-mortifiée, quand Aline lui fit remarquer, à voix basse, que son intime amie était la seule qui parût lui refuser son suffrage.

VIRGINIE.

Je pense, Claire, que le jeu que j'ai imaginé, par complaisance pour ces demoiselles, n'a pas le bonheur de vous plaire.

CLAIRE, *souriant.*

Je n'ai rien dit qui puisse le faire croire.

VIRGINIE.

Non ; mais lorsque toutes nos amies me donnent leur approbation, vous paraissez me refuser la vôtre.

CLAIRE.

Chère Virginie, quand nous ne serons que nous deux, je vous dirai ce que je pense.

VIRGINIE.

C'est-à-dire que vous ne me croyez pas assez de courage pour recevoir une leçon devant ces demoiselles. Je n'ai pas une si sotte vanité, et j'exige que vous vous expliquiez.

ALINE.

Effectivement, quand on condamne ce que tout le monde approuve, on doit donner de bonnes raisons.

CLAIRE.

Je ne condamne point un jeu qui a le mérite de varier nos plaisirs, mais seulement les louanges excessives qu'on donne à mon amie pour une idée qui manque de justesse.

ALINE.

Voilà, par exemple, ce qu'il sera difficile de prouver.

AMÉLIE.

Voici la matière d'un procès qui nous amusera beaucoup. Aline et Claire seront les avocats; Louise, par son âge et sa raison, est digne de nous présider, et nous serons ses conseillères.

Toute la société battit des mains ; les petites folles se pressèrent d'arranger un grand fauteuil pour madame la présidente ; on se plaça devant une table longue ; on disposa des siéges en demi-cercle pour les conseillères, et des chaises renversées formèrent la

barrière. Claire, se prêtant à la plaisanterie, reçut l'ordre de parler ; elle se leva, fit une profonde révérence, et prononça ce petit discours :

« Puisque je dois justifier mon opinion devant cette honorable assemblée, je dirai à mes juges que Virginie a séparé ce qui doit toujours être uni. La véritable amitié, la seule qui mérite ce nom, est précédée de l'estime et suivie de la confiance : sans la première, elle n'est ni solide ni utile ; sans la seconde, elle languit et s'éteint bientôt. On me dira peut-être que j'attache trop d'importance à ce qui, n'étant imaginé que pour notre amusement, ne doit pas être examiné avec tant de sévérité ; mais j'ai craint pour mon amie le poison de la flatterie, capable de gâter les meilleurs naturels. Je ne voudrais pas qu'on portât la moindre atteinte à cette touchante modestie, que je prise plus en elle que toutes les qualités qu'elle possède. »

Claire alla se mettre à sa place ; un murmure d'approbation se fit entendre, et mademoiselle Morange, appelée à son tour, parla de cette manière :

« L'éloquence de ma partie m'épouvan-

terais si j'avais à parler à des juges moins intègres ; mais je compte sur leur impartialité, et j'entreprends de me défendre. Si l'amitié ne peut subsister sans l'estime et la confiance, au moins l'estime et la confiance peuvent exister sans elle. Claire obtient de moi toute l'estime qu'on doit à ses vertus, mais j'ai trop besoin d'indulgence pour qu'elle soit jamais mon amie ; je veux que celle à qui j'accorderai ce titre n'attende pas de moi des perfections auxquelles je ne puis atteindre, et quand j'aurai mérité quelques éloges, qu'elle me pardonne d'y être sensible. »

Ce trait malin, dirigé contre Claire, excita les ris d'une partie de l'auditoire ; la présidente, qui remplissait parfaitement son personnage, ramena l'ordre par un regard sévère ; et Aline continua ainsi :

« Quant à la confiance, on la donne tous les jours à son homme d'affaires, à son médecin, sans ressentir, pour l'un ni pour l'autre, le moindre sentiment d'amitié. Je crois donc avoir prouvé que l'estime et la confiance peuvent exister séparées de l'amitié. »

Aline ayant cessé de parler, Virginie se leva, demanda au jeune aréopage la permis-

sion de faire une observation, et, l'ayant obtenue : « Notre compagne, dit-elle, aurait dû dire qu'on accorde à son homme d'affaires et à son médecin une partie de sa confiance, et seulement celle qui a rapport à l'état que chacun d'eux exerce, et aux connaissances qu'on lui suppose. Mais ce n'est point là ce doux épanchement de l'âme qu'on ne peut avoir que pour une amie, ce besoin de lui confier nos pensées les plus secrètes, nos sentiments les plus intimes. Claire a raison, j'en conviens hautement : l'estime, la confiance et l'amitié doivent être inséparables. » Louise feignit alors de recueillir les opinions, et prononça gravement cet arrêt :

« L'assemblée met les parties hors de cour et de procès. Elle exhorte Aline à être, à l'avenir, moins prodigue de louanges, et Claire à se montrer plus indulgente. » De bruyants applaudissements terminèrent cette scène ; et les jeunes demoiselles, bien reposées, reprirent les jeux dont l'activité plaît tant à cet âge, et ne se séparèrent qu'à dix heures, très-satisfaites de la soirée qu'elles venaient de passer.

Mademoiselle Morange commençait à se

décourager par les difficultés qu'elle trouvait dans les principes que madame Dermance avait inculqués à sa fille, et dans la tendre union des deux amies : si elle parvenait à élever entre elles un léger nuage, il était bientôt dissipé par une explication franche, et finissait par un raccommodement dont les charmes resserraient les liens qui les attachaient l'une à l'autre. Cependant Aline se flatta qu'à force de ruses et de persévérance, elle parviendrait à ses fins. Ce fut avec une extrême finesse qu'elle réussit à faire goûter à Virginie les louanges qu'elle ne cessait de lui donner ; ses défauts mêmes devenaient la matière de ses éloges; elle les transformait en qualités. La jeune Dermance montrait-elle de l'entêtement? Aline la félicitait d'avoir du caractère, et regrettait de n'être pas douée de la même fermeté d'âme. Échappait-il à Virginie une plaisanterie un peu hasardée? elle avait de l'originalité dans l'esprit. Ces expressions recherchées flattaient la jeune fille, qui se persuadait que personne ne connaissait son mérite comme mademoiselle Morange : elle en vint à penser qu'il serait bien doux de vivre avec une personne qui savait

si bien l'apprécier. Cette idée altéra la confiance qu'elle avait toujours eue pour sa mère. Dans l'espoir d'obtenir qu'elle lui donnât Aline pour seconde compagne, elle se gardait bien de lui faire part de leurs conversations, et ne lui racontait jamais que ce qui était à l'avantage de sa nouvelle amie.

On était dans la saison où la campagne offre le plus d'agrément; madame Dupré, mère de Claire, écrivit à madame Dermance, pour lui demander de permettre à ses deux enfants de venir passer quinze jours à la ferme. Il y avait deux ans qu'elle n'avait vu sa fille; et Virginie, qu'elle avait nourrie de son lait, lui était presque aussi chère. La permission fut accordée, et le départ fixé à la semaine suivante. Claire, qui avait pour sa mère autant de tendresse que de respect, était au comble de la joie; et Virginie, qui aimait beaucoup sa nourrice, se faisait un grand plaisir de la voir, et comptait aussi pour quelque chose la bonne crême et les excellents gâteaux qu'elle lui ferait manger. Ce voyage fut annoncé à toutes les bonnes amies; Aline montra tant de chagrin de cette séparation, que Virginie, touchée de sa douleur,

la pria de lui écrire le plus souvent qu'elle le pourrait, et promit de lui répondre avec exactitude.

L'heureux jour arriva ; et les deux jeunes personnes, accompagnées d'une ancienne femme de chambre de madame Dermance, montèrent dans une calèche qui les conduisit à la modeste habitation de madame Dupré. Elles furent reçues, avec la plus tendre affection, par la fermière et son mari. Claire passait des bras de son père dans ceux de sa mère ; et les mêmes caresses furent prodiguées à Virginie. Combien ce séjour agreste leur parut agréable ! La petite chambre qu'elles partageaient avait une vue charmante ; les croisées étaient garnies d'une jeune vigne, qui étendait ses rameaux pour les garantir de l'ardeur du soleil. Elles passaient les jours à courir et à sauter dans des bocages délicieux. Le dîner leur était servi sous un berceau d'acacias ; on avait planté, aux pieds de ces arbres, des rosiers et des jasmins qui parfumaient l'air de leurs douces odeurs. Le soir, les jeunes filles du village se rassemblaient sur une belle pelouse ; Virginie, Claire et ses frères et sœurs, ne manquaient pas de

s'y rendre. Ces jeunes gens formaient des danses rustiques, et se livraient, sous les yeux de leurs parents, à une joie naïve et pure.

Mademoiselle Milsan, aux dépens de laquelle Aline amusait souvent ses compagnes, était cependant aussi l'objet de son adulation. Elle était fort riche, et si gâtée par ses parents, qu'elle était maîtresse de toutes ses volontés : c'en était assez pour que mademoiselle Morange se donnât la peine de la flatter. Cette fille, extrêmement bornée, était complètement la dupe de ses artifices, et s'en croyait tendrement aimée. Tout occupée de sa parure, Adèle Milsan n'avait d'autres soins que d'étudier les modes nouvelles. Un chapeau qu'elle avait porté deux fois lui déplaisait dès qu'elle en voyait un d'un goût plus nouveau ; ses robes avaient le même sort : quand elle en était dégoûtée, elle les donnait à Aline ; et, quoiqu'elle ne mît aucune grâce dans la manière de faire ces présents, ils étaient fort bien reçus de sa très-peu délicate amie. Adèle venait aussi de partir pour passer quelque temps chez sa grand'mère, qui était en Picardie. Ses adieux à la flatteuse Aline avaient été fort tendres, et elles s'étaient promis

de s'écrire pour charmer l'ennui de l'absence.

Un jour que Claire et Virginie rentraient à la ferme, un peu fatiguées des plaisirs de la soirée, on remit à la dernière une lettre de Paris à son adresse ; elle reconnut l'écriture d'Aline, l'ouvrit avec empressement, et lut ce qui suit :

« Eh bien, ma charmante amie, comment vous trouvez-vous des plaisirs champêtres? Ici vos compagnes languissent privées de votre aimable société ; on regrette surtout en vous le modèle du bon goût et de l'élégance. Ah ! ma chère amie, qu'il est flatteur d'être citée pour d'aussi précieux avantages! Dès que vous serez en âge d'être présentée dans le monde, vous y donnerez le ton, et les plus admirées seront celles dont la mise approchera le plus de la vôtre. »

Ici Virginie s'interrompit, et dit à Claire : « Je crois que mademoiselle Morange avait perdu l'esprit quand elle m'a écrit toutes ces fadaises ; » et elle en recommença tout haut la lecture. « C'est singulier, dit son amie; mais ce ne peut être qu'une plaisanterie dont

la suite de la lettre donnera l'explication. »
Virginie, curieuse de la trouver, continua de lire :

« Parlons à présent de nos amies. Louise est toujours pédante et guindée ; Zoë toujours monotone et ennuyeuse ; la petite Dermance insipide, selon sa coutume, et mise à faire horreur. Son minois chiffonné, qui ne signifie rien du tout, lui inspire une telle vanité, qu'elle croit pouvoir négliger l'art charmant de la toilette ; d'ailleurs elle ne sait pas se mettre une épingle ; et, sans les soins de sa tendre Claire, elle serait encore plus ridiculement ajustée. Au reste, l'emploi de femme de chambre convient fort bien à cette dernière : c'est la remettre à sa place, dont elle n'aurait jamais dû sortir. Mais laissons là ces deux bégueules, et parlons de votre retour. Quand vous serez lasse des hommages des provinciaux qui vous entourent, j'espère, chère Adèle, que vous reviendrez jouir de l'admiration bien plus flatteuse des habitants de la capitale, et rendre la joie et le bonheur à votre sincère amie. ALINE MORANGE. »

« Oh! l'indigne créature! s'écria Virginie, en jetant loin d'elle cette lettre, chef-d'œuvre de duplicité et de bassesse. Mais, ma chère amie, comment se fait-il que cette lettre, destinée à mademoiselle Milsan, se trouve à mon adresse? — Je le conçois facilement, dit Claire; elle vous écrivait par le même courrier, et s'est trompée d'adresse; Adèle a sans doute reçu l'épître qui était pour vous, mais elle n'y aura rien trouvé de désobligeant pour elle. Mademoiselle Morange sait que ce n'est pas vous faire la cour que de dénigrer vos compagnes; elle possède l'art de connaître le faible de chacun, et d'en tirer parti pour réussir dans ses projets.

VIRGINIE.

Elle avait sans doute formé celui de nous désunir; mais crois, mon amie, qu'elle n'y fût jamais parvenue : si elle séduisait mon esprit par ses artifices, mon cœur était toujours pour toi. Comme elle me traite dans cette lettre! Mais je lui pardonne plus facilement ce qu'elle se permet sur mon compte, que ses propos insolents et peu délicats à l'é-

gard de ma Claire; c'est cela que je n'oublierai jamais.

CLAIRE.

Sans doute, ma chère amie, tu dois t'en souvenir, pour te garantir désormais des ruses et de la fausseté de cette jeune personne; mais nous ne devons conserver contre elle aucun ressentiment : plaignons-la de s'être formé un caractère odieux, qui fera son malheur par la suite, et pardonnons-lui des propos injustes qui ne peuvent nous faire aucun tort.

VIRGINIE.

Combien je désire d'être auprès de ma bonne maman, pour lui faire l'aveu de toutes les fautes que cette méchante fille m'a fait commettre! Ce n'est que depuis que je la connais, que j'ai eu quelque chose de caché pour ma mère; je me le reproche vivement, et je le réparerai par une confiance entière; mais je dois répondre à cette lettre, quoiqu'elle n'ait pas été écrite pour moi, et je vais sur-le-champ m'en occuper.

CLAIRE.

Si tu veux me croire, Virginie, tu dormi-

ras sur ta colère. Demain la raison dictera ta réponse ; ce soir ce serait la passion.

VIRGINIE.

Je me suis toujours trop bien trouvée de tes conseils pour ne pas suivre celui-ci, et je te fais le sacrifice du plaisir que je trouverais à écrire toutes les choses piquantes qui me viennent à l'esprit.

Les deux amies se mirent au lit. Claire dormit profondément ; mais Virginie était si agitée, que ce ne fut que vers le jour qu'elle put se livrer au sommeil. Elle se leva fort tard, et voulut courir à la plume ; mais sa compagne exigea qu'elle fît avec elle une promenade dans les bosquets qui environnent la ferme, et ce ne fut qu'après une heure passée à cueillir les plus jolies fleurs des champs, encore humides de rosée, ou à poursuivre l'inconstant papillon, que Virginie se mit à son bureau pour écrire à mademoiselle Morange.

Sa lettre achevée, elle la présenta à Claire pour la soumettre à sa censure : elle était ainsi conçue :

« Je vous renvoie, mademoiselle, la lettre

que vous m'avez adressée par mégarde, puisqu'elle était écrite pour une autre; je crois bien que ce sera la dernière fois qu'une semblable étourderie vous dévoilera aux yeux que vous avez intérêt de tromper.

» Je suis, avec les sentiments que vous méritez, votre très-humble servante. »

Claire fut très-contente du laconisme de cette lettre et du sang-froid qui y régnait; elle y renferma celle d'Aline, après en avoir pris une copie pour la montrer à madame Dermance, et elle fut envoyée à la poste.

Huit jours après on vint chercher les deux jeunes filles, qui se trouvèrent bientôt dans les bras de leur tendre mère. Elle reçut avec indulgence les confidences de Virginie et le sincère aveu de ses torts envers elle. Elle fit sentir à sa fille le danger des liaisons formées trop légerement, et la félicita de la leçon qu'elle venait de recevoir, leçon qui devait la mettre en garde toute sa vie contre la séduction des louanges. Virginie, consolée par les bontés de sa mère, redoubla de tendresse pour elle, et son amitié pour Claire acquit une nouvelle force; elle sentit le prix de sa

noble franchise, qui ne lui avait jamais permis de flatter son amie, mais qui la rendait sensible à tous ses succès, dont elle jouissait comme des siens propres.

Mademoiselle Morange avait éprouvé la plus cruelle humiliation en recevant la lettre de Virginie. Le froid mépris qu'elle annonçait la mortifiait plus que de sanglants reproches. Bannie de la société de mademoiselle Dermance et de ses amies, elle jouit encore quelque temps des bonnes grâces d'Adèle Milsan; mais cette jeune personne finit par s'en dégoûter. Elle perdit sa tante et M. Saint-Far; et, n'ayant jamais acquis assez de talent pour fournir à ses besoins, elle fut obligée d'accepter une place de femme de chambre. Elle servit successivement plusieurs petites-maîtresses, et réussissait assez bien auprès d'elles, en flattant leur vanité et s'extasiant sur leurs charmes; mais ses petites intrigues et ses propos malins finissaient par la faire chasser. Elle ne sut s'attacher aucune de ses maîtresses, et traîna une vie malheureuse, criant sans cesse contre la fortune, qui, disait-elle, ne favorise jamais l'esprit et le mérite.

Claire et Virginie passèrent leur heureuse jeunesse dans les douceurs d'une véritable amitié. Madame Dermance les maria avantageusement, et consulta leur cœur autant que les convenances. Leur établissement ne les éloigna point l'une de l'autre, et elles goûtent encore, dans un âge avancé, les charmes du sentiment qui embellissait leurs jeunes années.

CONTE XI.

LE RETOUR DE PENSION.

—

C'est avec raison que l'éducation est regardée comme le plus grand avantage qu'on puisse procurer à la jeunesse ; mais il serait à désirer qu'elle fût toujours adaptée à la position sociale de l'enfant qui la reçoit, jamais au-dessus ni au-dessous de l'état où le sort l'a placé.

Une femme d'un mérite rare, après avoir éprouvé de grands revers de fortune, avait vu combler ses malheurs par la mort d'un époux chéri, qui la laissa chargée de trois enfants en bas âge. Elle allaitait encore son petit Frédéric ; Hortense, sa fille aînée, avait cinq ans, et Antonie, la cadette, en avait trois.

Après avoir passé sa jeunesse dans une douce aisance, il est sans doute pénible de se voir réduit au simple nécessaire, d'être forcé de compter sans cesse avec soi-même, et de se refuser les moindres douceurs, dès qu'elles coûtent un peu d'argent. Telle était la situation de madame Bévil; mais rien ne l'affectait plus vivement que le peu de moyens qui lui restaient de donner à ses enfants une éducation digne de leur naissance et de l'état que leurs parents avaient tenu dans le monde. Comme elle était douée de beaucoup de bon sens, elle réfléchit que, dans leur position actuelle, il devait lui suffire de leur donner les connaissances nécessaires pour se conduire sagement, et ne pas être déplacés en bonne compagnie. Obligée d'être leur seule maîtresse, elle consacra à l'étude les années qui devaient s'écouler jusqu'au moment où ils seraient capables de recevoir ses instructions; et ce fut par un travail assidu qu'elle se mit en état de bien remplir la tâche que les circonstances lui imposaient.

La marquise de L... avait été liée avec la famille Bévil dans un temps plus heureux; elle était la marraine d'Hortense; et, lors-

qu'elle apprit la mort du père de cette enfant, elle écrivit à sa veuve, qui habitait Auxerre, et lui demanda sa filleule pour la faire élever dans une des premières pensions de Paris. Il s'éleva un rude combat dans le cœur de la tendre mère : l'idée de se séparer d'un de ses enfants le déchirait ; mais elle ne se crut pas en droit de refuser une offre si avantageuse pour sa fille ; et, comme l'amour maternel est le plus désintéressé de tous les sentiments, il fallut finir par sacrifier ses répugnances, et accepter la proposition de la marquise.

Les deux enfants qui lui restaient lui donnaient toute la consolation qu'elle en pouvait attendre. Le petit Frédéric était fort et d'une santé parfaite ; un teint frais et vermeil, une physionomie heureuse, animée par une joie naïve, le faisaient aimer de tout le monde. Antonie, non moins bien partagée, joignait aux grâces de l'enfance des traits fins et doux qui formaient un ensemble charmant. Tous deux adoraient leur mère, et se trouvaient heureux parce qu'elle ne les quittait jamais : élevés dans la frugalité et dans la retraite, rien n'excitait leurs désirs que

les caresses maternelles qui leur étaient prodiguées.

Vint le moment des premières instructions. A cinq ans, Antonie commençait à connaître ses lettres. Quoique la leçon fût fort courte, Frédéric, accoutumé à jouer avec sa sœur, se trouva désœuvré, et voulut essayer ce qu'il regardait comme un amusement. Il tournait et retournait les cartes où les lettres étaient imprimées, et bientôt elles lui furent aussi familières qu'à sa sœur ; il apprit de même, sans s'en douter, à épeler les syllabes et puis à les assembler. Ce fut alors que le cadeau d'un joli livre plein de gravures combla de joie les enfants. On voulait savoir le sujet de chaque estampe : une petite conversation bien simple ou un conte fort court en donnait l'explication. On les relisait vingt fois : bientôt le frère et la sœur surent le livre par cœur, et leur mère fut convaincue qu'ils auraient autant de mémoire que d'intelligence. Elle eut soin d'exercer l'une et l'autre sans les fatiguer ; et les enfants, en prenant le goût de l'occupation, sentirent tout naturellement qu'elle est le meilleur assaisonnement des plaisirs.

Au défaut des talents d'agrément, qui ne s'acquièrent qu'au prix de l'or et qui ne conviennent qu'à ceux que la fortune dispense du travail, madame Bévil songea à en donner à ses enfants d'un genre à devenir pour eux une ressource contre le besoin. Frédéric fut instruit dans plusieurs arts mécaniques : dès l'âge de dix ans il tournait de jolies boîtes en ébène ou en ivoire ; le produit de ces petits ouvrages aidait sa mère à soutenir la dépense de son ménage, qui augmentait à mesure que ses enfants grandissaient. Antonie avait appris de madame Bévil à coudre parfaitement en linge, et même à faire ses robes, de sorte qu'on n'avait pas besoin d'ouvrières, et que tout se faisait dans la maison. Quelle joie pour ces bons enfants de sentir qu'ils étaient utiles à leur mère ! Cette douce pensée leur rendait le travail si cher, qu'il fallait souvent modérer leur zèle et leur activité.

Pendant que cette intéressante famille goûtait le bonheur que procure une vie innocente et les charmes d'une mutuelle tendresse, Hortense, placée dans une pension où l'on n'admettait ordinairement que des

filles de qualité ou de riches héritières, recevait une éducation plus brillante que solide. Tout, dans cette maison, annonçait l'opulence et la grandeur : c'était par ces dehors brillants qu'elle avait acquis une célébrité qui promettait à la maîtresse une fortune rapide... La nourriture était délicate, l'ameublement somptueux. Les élèves apprenaient a faire les honneurs d'un salon ou ceux d'un repas ; les usages du grand monde leur étaient familiers ; mais on dédaignait de les instruire des détails du ménage, des ressources d'une sage économie : il semblait qu'on avait l'assurance qu'elles n'éprouveraient jamais nulle des vicissitudes si commune dans la vie.

La marquise de L..., dans les lettres qu'elle écrivait à madame Bévil, ne l'entretenait que des progrès d'Hortense dans le dessin, la danse et la musique, La harpe était l'instrument que cette jeune personne avait choisi : elle y excellait et surpassait sur ce point toutes les autres élèves. Sa mère aurait voulu s'en réjouir ; mais quelque chose lui disait que l'éducation que l'on donnait à sa fille n'était pas propre à la rendre heureuse.

Elle en recevait des lettres aux époques du premier jour de l'an et de sa fête : c'était le protocole d'usage dans ces occasions ; on n'y trouvait point le langage du cœur, mais le désir de montrer de l'esprit. Madame Bévil s'étonnait aussi des fautes d'orthographe qui échappaient à Hortense, tandis que ses plus jeunes enfants, qui n'avaient eu d'autre maître qu'elle, écrivaient très-correctement ; elle craignit, avec raison, que, dans cette maison si vantée, on ne sacrifiât souvent l'utile à l'agréable.

L'espoir de madame Bévil était que la marquise de L..., riche et sans enfants, ferait un sort à sa fille : elle était trop délicate pour lui en jamais parler ; mais ses premiers bienfaits semblaient lui donner le droit d'y compter. C'était sans doute l'intention de cette dame, qui aimait véritablement sa filleule : malheureusement elle crut avoir tout le temps de s'en occuper. Dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de la jeunesse, on ne s'avise guère de songer qu'on peut être enlevé inopinément de ce monde. C'est cependant ce qui arriva à la marquise. Elle fut attaquée d'une fièvre maligne si violente, que sa tête s'embarrassa

dès le premier jour, et qu'elle fut hors d'état de régler aucune affaire : sa maison se remplit de parents, qui, sous prétexte de lui rendre des soins, veillaient sur tous ses mouvements, afin de conserver tout entière une succession qu'ils dévoraient d'avance.

Les héritiers de madame de L.... signalèrent leurs regrets par la magnificence de sa pompe funèbre, après laquelle un de leurs premiers soins fut d'écrire à madame Bévil la mort de son amie, et de la prévenir qu'après les deux mois qui restaient du quartier de la pension d'Hortense, et qui étaient payés d'avance, elle eût à retirer sa fille, ou qu'elle resterait chargée du paiement. L'institutrice fut chargée d'apprendre à la jeune personne la perte qu'elle venait de faire, et les suites qu'elle devait avoir. La malheureuse enfant s'affligea sans mesure : outre l'attachement qu'elle avait pour sa bienfaitrice, elle voyait évanouir les brillantes chimères dont on avait bercé son imagination. On la regardait dans la maison comme devant être la principale héritière de madame de L.... On ne cessait de lui offrir cette perspective ou celle d'un riche établissement, que sa marraine lui des-

tinait sans doute : on en jugeait par la dépense que cette dame faisait pour son éducation et son entretien. A quinze ans, il est difficile de perdre de telles espérances sans un violent chagrin. Hortense d'ailleurs n'avait guère de consolations ; les sentiments de la nature lui étaient pourainsi dire étrangers : indifférente pour sa mère, qu'elle ne connaissait pas, et dont on ne l'entretenait jamais, elle n'éprouvait aucun désir de vivre auprès d'elle, ni de connaître son frère et sa sœur. La manière dont elle avait été élevée semblait avoir étouffé sa sensibilité : accoutumée à rapporter tout à elle-même, elle s'était peu inquiétée du sort de sa famille, parce que le sien lui semblait assuré ; elle savait, en général, que sa mère n'était pas dans l'aisance, et l'idée des privations qu'elle allait éprouver augmentait ses regrets ; ils ne furent point partagés : le caractère d'Hortense n'était pas propre à lui faire des amies ; ses compagnes, dont elle avait souvent excité l'envie, l'abandonnèrent dans son malheur, dont elle supporta seule tout le poids.

Madame Bévil avait donné des larmes à la perte de son amie ; mais sa tendre sollicitude

pour sa fille avait bientôt banni toute autre idée. Elle lui avait écrit une lettre, où son âme maternelle se montrait à chaque ligne ; elle la prévenait qu'une dame de ses amies, actuellement à Paris, en partirait précisément à la fin de son quartier; qu'elle se chargerait de la ramener dans ses bras, qui lui seraient ouverts aussi bien que son cœur. « Ton frère et ta sœur, ajoutait-elle, attendent ce moment avec une impatience presque égale à la mienne ; ils brûlent de te mettre en tiers dans leur amitié, et chaque jour enfante de nouveaux projets pour donner à leur chère Hortense des marques de leur affection. Jusqu'ici ces aimables enfants ont fait ma consolation, mais je ne pouvais être heureuse qu'en vous réunissant tous trois auprès de moi. »

La lecture de cette lettre ne pouvait manquer d'attendrir Hortense, ses larmes coulèrent avec moins d'amertume : elle pensa un moment que le bonheur d'être aimée pourrait la dédommager de bien d'autres jouissances ; mais ce mouvement ne fut que passager, elle retomba dans la tristesse et le découragenent. Son retour dans la maison paternelle combla de joie toute la famille :

elle reçut les plus tendres témoignages de l'affection de sa mère ; et les soins empressés, les aimables attentions de son frère et de sa sœur, durent lui prouver combien elle leur était chère. Ces prévenances de l'amitié furent reçues avec froideur ; madame Bévil, elle-même, eut le chagrin de trouver dans sa fille une indifférence à laquelle elle ne s'était pas attendue. Le spectacle d'une demeure simple et dénuée de toute espèce d'ornements, la frugalité de la table, le costume modeste de la mère et des enfants, frappaient désagréablement des yeux accoutumés à la magnificence, et la vanité mortifiée étouffait tout autre sentiment.

L'élégante garde-robe qu'Hortense tenait de la libéralité de sa marraine ne pouvait plus lui convenir; elle le sentait et en était désespérée. Sa harpe, qu'on avait placée dans le cabinet où elle devait coucher, contrastait avec l'extrême simplicité de l'ameublement, composé d'un lit blanc sans rideaux, d'une commode et d'un secrétaire de bois de noyer ; l'instrument, tout brillant de dorures, paraissait déplacé dans ce réduit de la médiocrité. Hortense avait étalé devant sa jeune sœur ses

belles robes, ses chapeaux et ses bijoux ; elle avait vu avec surprise le peu d'effet qu'ils faisaient sur elle ; son indifférence, à cet égard, lui paraissait de la stupidité. Elle la regardait en pitié, ainsi que Frédéric, et les jugeait tous deux fort ignorants, parce que toutes leurs expressions étaient naturelles, qu'ils ne faisaient jamais parade de leur instruction, et qu'ils s'occupaient d'acquérir de nouvelles connaissances plutôt que de faire briller celles qu'ils avaient déjà.

Madame Bévil s'était fait avec sa fille un système d'indulgence dont elle espérait beaucoup : elle voulait d'abord gagner son cœur ; et ses autres enfants, à qui elle ne cachait point ses projets, n'en conçurent aucune jalousie, ils s'empressèrent même de seconder leur mère par leurs égards et par leurs complaisances pour leur sœur. S'apercevant qu'Hortense ne savait rien faire d'utile, et craignant pour elle le désœuvrement, madame Bévil l'engagea à cultiver les talents qu'elle avait acquis. La musique et le dessin partagèrent tout son temps. Sa mère se plaisait à l'entendre chanter en s'accompagnant : souvent même elle lui faisait répéter les pas

qu'elle avait appris d'un fameux maître de danse. Frédéric la pria instamment de lui apprendre le dessin, et les dispositions de l'enfant, son application soutenue lui rendirent cette tâche agréable.

Quant à Hortense, elle ne recevait que des leçons indirectes. Témoin des instructions que sa mère donnait à ses plus jeunes enfants, l'excellence d'une morale aussi douce que sage, et appuyée d'exemples frappants, s'insinuait peu à peu dans son esprit ; mais son extrême frivolité en détruisait souvent l'effet.

Cependant Hortense ne contribuait en rien au bien-être de la maison, dont la dépense était fort augmentée depuis son retour ; elle n'en éprouvait pas le moindre reproche. Sa mère et sa sœur avaient pris le parti de travailler pour le dehors, afin de subvenir aux besoins du ménage ; l'une et l'autre étaient très-assidues à leur ouvrage, et Frédéric, non moins laborieux, tournait de jolis bijoux qui se vendaient avantageusement. Hortense rougissait quelquefois de devoir sa subsistance au travail de sa famille ; la vie sédentaire qu'elle menait lui causait

beaucoup d'ennui, et elle n'avait pas le bon sens de penser que l'occupation était le seul moyen de la bannir.

Livrée à une mélancolie habituelle, l'esprit et le cœur également vides, Hortense tomba dans une langueur dont madame Bévil fut effrayée : après avoir été, pendant deux mois, tourmentée d'une fièvre lente qui résista à tous les remèdes, la petite vérole se déclara avec les symptômes les plus alarmants. Le plus habile médecin d'Auxerre ayant été appelé, ne donna que très-peu d'espérance. Heureusement Antonie et Frédéric avaient eu cette cruelle maladie, ils purent donc partager les fatigues de leur mère, qui ne quittait ni jour ni nuit le chevet de sa fille. Elle n'interrompait les soins qu'elle lui donnait que pour se prosterner au pied d'un crucifix, et demander à Dieu de la lui conserver. Celle-ci paraissait privée de connaissance; mais quoiqu'elle ne pût articuler un seul mot, elle voyait et entendait tout ce qui se passait. Les plaintes touchantes de sa mère pénétraient son cœur ; elle y était d'autant plus sensible, qu'elle sentait ne pas mériter une si tendre affection.

Une maladie est une cruelle calamité pour les personnes dans l'infortune : les travaux sont suspendus ; il devient impossible de régler sa dépense sur ses moyens ; la mère de famille la plus économe ne calcule plus, et prodigue l'argent pour soulager ce qu'elle aime. C'était la position de madame Bévil. Au bout de quelques jours, l'argent lui manqua absolument ; elle ne trouva point de crédit chez les marchands ; le boulanger seul consentit à lui donner du pain à la coche, et elle dut à son humanité de ne pas voir ses plus jeunes enfants mourir d'inanition. Une nuit qu'Antonie veillait avec sa mère, qu'elle voyait plongée dans une profonde douleur : « Maman, lui dit-elle, cessez de vous affliger ; nous n'avons rien à vendre, sans quoi rien ne nous coûterait pour sauver notre chère sœur ; mais elle a de fort belles robes, une chaîne d'or, une petite montre, et un beau peigne garni en perles fines : ne pourriez-vous point vous défaire de quelqu'un de ces effets ? » Madame Bévil répondit en soupirant : « Sans doute, mon enfant, je sens qu'il faut en venir à cette extrémité, mais elle est affreuse pour moi. Pour conserver la

vie de ma fille, il faut donc que je la prive de ce qui lui appartient, de choses dont elle fait tant de cas, et dont la perte lui sera si sensible! O mon Dieu! vous le savez, je donnerais dix années de ma vie pour lui épargner ce chagrin. » Madame Bévil, en prononçant ces mots, tenait la main d'Hortense; elle la serra avec un mouvement passionné. Quelle fut sa joie lorsqu'elle sentit la pression de cette main depuis longtemps immobile, et qu'elle vit s'échapper une larme à travers les paupières de la malade, entièrement fermées par le venin qui les couvrait! Ces signes de connaissance ranimèrent l'espoir de la tendre mère; elle courut chercher le peu qui restait de la dernière potion, et la versa dans une cuillère. Antonie et Frédéric soulevèrent doucement leur sœur, et madame Bévil essaya de faire couler entre ses dents quelques gouttes du breuvage salutaire. Elle les avala avec assez de facilité; et, saisissant la main de sa mère, elle la porta à sa bouche, et y colla ses lèvres brûlantes. Le médecin entra dans cet instant : il parut surpris du changement qui s'était opérée dans l'état de la malade; il lui tâta

le pouls, examina ses boutons, et annonça qu'avant peu elle recouvrerait la parole. Il ordonna une nouvelle potion, et recommanda de faire un bouillon de poulet, et de lui en donner deux ou trois dans la journée. Oh! qui pourrait exprimer ce qui se passait dans l'âme de madame Bévil? Le Tout-Puissant, qu'elle avait invoqué dans son affliction, lui rendait sa fille, et la lui rendait sensible à sa tendresse.

Il fallait exécuter promptement l'ordonnance du docteur. La bonne mère, en soupirant, prit le peigne d'Hortense, et le porta chez un bijoutier son voisin; mais, ne pouvant se déterminer à le vendre, elle pria cet homme de lui prêter deux louis sur cet effet, qu'il venait d'estimer cent cinquante francs. Il y consentit de fort bonne grâce. Madame Bévil courut chez l'apothicaire, où elle prit la potion commandée; elle acheta, chemin faisant, une belle volaille, et revint près de sa chère malade, qu'elle avait laissée au soin de son frère et de sa sœur. En approchant de la porte, entr'ouverte à cause de la chaleur, elle aperçut Hortense, assise sur son lit et soutenue par des oreillers; son étonne-

ment augmenta quand elle vit une conversation engagée entre ses trois enfants. Elle s'arrêta pour l'écouter; voici ce qu'elle entendit :

HORTENSE.

Oui, mes bons amis, lorsque je paraissais dans un état de mort, rien ne m'échappait de tout ce qui se passait autour de moi. J'ai vu vos tendres soins; j'ai compté tous les soupirs de maman, ses larmes tombaient sur mon cœur. Longtemps coupable d'ingratitude, mes remords ont augmenté mon mal; mais la résolution que j'ai prise va hâter ma guérison.

ANTONIE.

N'en dis pas davantage, chère sœur; il est peut-être dangereux que tu t'animes et que tu parles si longtemps.

FRÉDÉRIC.

Sans doute, et je t'ordonne, de la part du médecin, de garder le silence.

Madame Bévil se montra dans ce moment et s'approcha du lit. Hortense, ayant entendu le bruit de ses pas, jeta ses bras autour de son cou, et lui dit des choses si tendres, que

la bonne mère répandit un torrent de larmes, les plus douces qu'elle eût versées de sa vie. Dès ce moment, tous les accidents cessèrent : au bout de trois jours, les yeux d'Hortense s'ouvrirent ; ce fut pour se fixer avec délices sur sa mère, à qui elle avait voué toutes les affections de son cœur. Sa convalescence fut plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer ; elle fut bientôt en état de se lever et de passer dans un fauteuil une grande partie de la journée. Un soir qu'elle était entourée de sa famille, qui cherchait à la dissiper par une conversation amusante, elle pria sa mère de lui apporter un miroir. Madame Bévil frémit à cette demande. Hortense avait perdu tous ses agréments ; son visage devait porter des traces ineffaçables de sa maladie, tous ses traits étaient grossis, elle était vraiment méconnaissable. Voyant qu'on hésitait à la satisfaire : « Chère maman, dit-elle d'une voix assurée, je vois ce qui vous arrête ; mais ne craignez rien, je suis préparée au changement de ma figure, et, bien loin de m'en affliger, il doit contribuer à la réussite de mon projet le plus cher. » Madame Bévil céda au désir de sa fille, qui, en jetant les yeux sur la

glace, dit avec un sourire : « Bon ! me voilà telle que je me voulais ; aucun homme ne recherchera une fille si laide, je serai toute ma vie la compagne inséparable de ma chère maman. » Ce discours augmenta la joie de la tendre mère : il était aussi doux que nouveau pour elle d'être si chérie de son enfant ; elle savourait ce plaisir, le plus vif qu'elle pût goûter.

Hortense étant tout à fait rétablie, madame Bévil la conduisit, le dimanche suivant, à une messe basse : l'une et l'autre avaient bien des actions de grâces à rendre à Dieu ; elles furent aussi ferventes que le bienfait était grand. De retour à la maison, la jeune personne pria sa mère d'écouter, sans l'interrompre, ce qu'elle avait à lui dire, ajoutant que son bonheur serait au comble, si elle obtenait son approbation pour le dessein qu'elle avait formé. Voici comment elle s'exprima :

« Vos ressources, chère maman, se sont épuisées pour ma maladie ; je sais à quelles extrémités vous avez été réduite ; une longue misère doit être la suite de tous vos sacrifices, c'est à moi de la prévenir, et j'en ai trouvé les moyens. La vente des bijoux que je tiens

de ma marraine, de ces robes brillantes, qui me sont devenues aussi indifférentes qu'inutiles, paiera le peu de dettes que vous avez contractées, et suffira pour les besoins du moment; quant à l'avenir, voici les ressources qui nous sont offertes : nous ouvrirons une classe pour l'instruction des jeunes demoiselles, je leur enseignerai la musique et le dessin; vous, chère maman, vous donnerez des leçons de grammaire, d'histoire et de géographie : vous avez fait de mon frère et de ma sœur de si bons élèves, qu'on ne peut douter de vos talents. Je crains que cette occupation ne soit trop fatigante pour vous, mais notre chère Antonie est très en état de vous seconder, et je vous conjure de prendre une jeune fille de la campagne, qui fera le travail du ménage, et que vous mettrez au fait de la cuisine. Nous ferons un forfait avec le meilleur maître d'écriture, pour qu'il vienne donner des leçons à nos élèves. Frédéric passera par-dessus le marché; il perfectionnera son écriture, et dans peu d'années il nous épargnera la dépense de ce maître. — Oh! oui, bonne petite sœur, s'écria le petit garçon en frappant dans ses mains; combien

je vais m'appliquer pour contribuer au bien-être de la maison ! »

Madame Bévil était muette de surprise de voir un projet si sage, où toutes les difficultés étaient prévues ou détruites, conçu par une si jeune tête et jusqu'alors si frivole ; mais c'était l'ouvrage du cœur et le fruit des réflexions qu'Hortense avait faites pendant sa longue maladie. Son plan fut adopté sans aucun changement. Les bijoux et tous les objets de luxe furent vendus ; les vêtements analogues à la situation de la famille furent partagés entre les deux sœurs, ainsi que le linge. La maison fut pourvue des meubles essentiels pour monter une classe, et la nouvelle pension fut annoncée par des prospectus.

Le caractère bien connu de madame Bévil, ses vertus et sa conduite obtinrent la confiance qu'elles méritaient. La nouvelle du parti qu'elle allait prendre répandit la joie dans toute la ville ; les mères de la classe la plus distinguée vinrent avec empressement lui amener leurs filles ; on trouvait chez elle tous les genres d'instruction qui conviennent à une demoiselle, et les jeunes personnes,

sans s'éloigner de leurs parents, pouvaient acquérir les talents et les connaissances qu'il est rare de réunir au fond d'une province.

L'expérience de quelques mois fit sentir encore plus vivement aux pères et mères le bonheur de posséder au milieu d'eux une telle institutrice. Le caractère des enfants adouci, leurs manières devenues polies et agréables, leur maintien décent, et leur langage purgé de toute expression basse et triviale, parut un avantage encore plus grand que les progrès qu'ils faisaient dans leurs études. Ce n'était pas sans peine que madame Bévil obtenait ce succès; elle et ses filles remplissaient avec un zèle égal la tâche qu'elles s'étaient imposée ; toutes leurs pensées, toutes leurs actions tendaient au même but, l'avantage de leurs élèves. Après une journée pénible, elles se trouvaient, à sept heures du soir, rendues à elles-mêmes. Comment exprimer le charme de ce temps donné à la nature et à l'amitié, les caresses touchantes de la mère et des enfants, les élans de reconnaissance envers cette Providence divine qui bénissait leurs travaux, les félicitations données, rendues et reçues avec

joie, parce qu'elles étaient méritées? La plus heureuse de ces quatre personnes était sans doute Hortense; elle était regardée comme le premier auteur du bonheur de la famille, et sa conscience ne démentait pas ce témoignage : elle ne connaissait plus l'ennui, ses jours s'écoulaient avec rapidité, et l'utilité de ses occupations les lui rendait chères et agréables.

Deux ans se passèrent dans cette situation. Des bénéfices considérables et l'ordre admirable qui régnait dans le ménage, avaient mis madame Bévil en état de louer une maison plus vaste, et d'en meubler plusieurs chambres. Dès qu'on en fut instruit, on vint de tous côtés lui proposer des pensionnaires à des conditions très-avantageuses. Elle fut obligée d'en recevoir autant qu'elle en pouvait loger, et l'on faisait inscrire sa fille pour la première place qui serait vacante. De cette manière, son établissement augmenta chaque année. Elle se vit en état d'envoyer son fils à Paris pour y faire son droit; il se conduisit suivant les principes qu'il avait sucés avec le lait, et devint par la suite un célèbre avocat.

A l'âge de vingt ans, Antonie trouva un

parti convenable sous tous les rapports, et sa mère eut la satisfaction de la voir bien établie dans la ville même qu'elle habitait. Hortense, comme elle le désirait, fut la compagne et l'amie de sa mère, qu'elle ne quitta jamais, et les travaux de sa jeunesse lui donnèrent les moyens de fournir à tous les besoins de madame Bévil, qui parvint à un âge très-avancé. Toutes deux fournirent leur carrière, environnées de l'estime publique et jouissant de la reconnaissance de leurs concitoyens.

CONTE XII.

LA CURIOSITÉ PUNIE.

Le quinze de mai était une époque bien intéressante pour madame Lisbelle : c'était l'anniversaire de la naissance de deux filles chéries, Léonore et Delphine. La tendre mère allait pour la quatorzième fois célébrer ce beau jour ; dès la fin d'avril, elle s'occupait de préparer une fête qu'elle voulait rendre d'autant plus brillante, que les deux sœurs, entrant dans leur adolescence, devaient en mieux sentir tout le prix. Elle se faisait un plaisir de leur ménager les plus agréables surprises : une partie abandonnée de son parc lui parut propre à son dessein ; ses enfants ne tournaient jamais leurs pas de ce côté, qui, tout à fait inculte, n'offrait rien

d'attrayant; il était donc facile de leur dérober les préparatifs qu'exigeait la fête projetée. Madame Lisbelle fit secrètement venir de Paris d'habiles ouvriers, et toutes les décorations nécessaires à l'embellissement d'un pavillon qu'elle fit construire en cet endroit. Elle prit les précautions les plus minutieuses pour ne pas éveiller la curiosité de Léonore. Cette jeune personne, douée d'ailleurs de mille qualités aimables, avait la fureur de vouloir pénétrer tout ce qu'on cherchait à lui cacher; et, par une suite assez naturelle, dès qu'elle avait surpris un secret, elle le disait en confidence à qui voulait l'entendre, espérant faire admirer la finesse de son esprit qui lui faisait tout deviner. La bonne mère s'était toujours flattée que la raison corrigerait ce défaut; mais son indulgence avait laissé enraciner une habitude qui pouvait devenir funeste à sa fille; elle le sentit enfin, et se décida à lui imposer la plus forte punition la première fois qu'elle tomberait dans une faute dont elle l'avait si souvent réprimandée.

Il y avait à peine quatre jours que, sous les ordres et d'après les dessins d'un ar-

tiste célèbre, on travaillait au pavillon, que la curieuse Léonore soupçonna qu'il se passait dans la maison quelque chose d'extraordinaire et de très-mystérieux. Madame Lisbelle disparaissait de temps en temps, sans qu'on sût le motif de ses absences; les ouvriers, que l'on voulait cacher à tous les yeux, prenaient leur repas au lieu même de leur travail; mais ce repas s'apprêtait dans la cuisine, et la jeune demoiselle, qui ne manquait jamais de prétextes pour y entrer, s'était aperçue de la quantité des viandes que l'on y préparait, et en avait conclu qu'il y avait à nourrir des personnes étrangères. Tourmentée du désir d'en apprendre davantage, elle y pensait tout le jour, elle y rêvait la nuit; elle accablait de questions les domestiques, mais ils avaient appris à s'en défier : ils ne l'aimaient point, parce qu'elle les espionnait sans cesse; ils gardèrent donc facilement le secret de leur maîtresse.

Léonore était au désespoir de ne pouvoir rien découvrir, lorsqu'en parcourant le jardin elle aperçut le petit Lubin, le fils du jardinier; il courait de toutes ses forces du côté du parc, tenant quelque chose à la main.

qu'il mit dans sa poche dès qu'il vit la jeune personne. Ce mouvement lui donna l'envie de savoir ce que c'était; elle appela Lubin, qui courut encore plus vite pour l'éviter; mais Léonore, prenant une allée de traverse, arriva avant lui à la porte, et la lui barra en étendant les bras. Le petit garçon se trouva fort embarrassé ; il n'osait faire usage de ses forces avec la demoiselle de la maison, et il n'avait pas un moment à perdre. La femme de chambre de madame Lisbelle, qui avait suivi sa maîtresse au pavillon, venait de se trouver mal, et l'on avait envoyé Lubin chercher un flacon de sels pour la faire revenir. « Laissez-moi donc aller, mamselle Léonore, disait-il avec impatience ; mon père me battra si je tardons ; et puis, si je n'arrivons pas vite, peut-être bien qu'on aurait le temps de mourir. — Ah! mon Dieu, tu me fais trembler! Qui est-ce donc qui se meurt? Où vas-tu? Qu'as-tu caché dans ta poche? Réponds à cela, et je te laisserai passer tout de suite. — Non, non, vous ne saurez rien, j'ons trop peur des coups de rotin que mon père m'a promis si je disons un seul mot. » Léonore, dont tant de résistance redoublait la curiosité, tira de

son sac une pièce de vingt sous et la proposa à l'enfant, s'il voulait lui tout dire. « Non, mamselle, dit Lubin en repoussant sa main ; je ferions du chagrin à mon père, que j'aimons bien quoiqu'il me corrige souvent ; toute riche que vous êtes, vous ne pouvez pas payer le mal que ça me ferait. — Eh bien ! puisque tu ne veux pas parler, tu resteras mon prisonnier. — En vérité, mamselle, vous êtes bien méchante, sauf votre respect. Mais si vous avez tant d'envie de savoir ce que madame veut vous cacher, vous n'avez qu'à me suivre sans faire semblant de rien ; je ne pouvons pas vous en empêcher, mais je pourrons soutenir que je n'ons rien dit. Allez, vous verrez de bien belles choses. »

Léonore, riant de la simplicité du petit garçon, lui rendit la liberté ; mais celui-ci se mit à fuir avec une telle vitesse, qu'en un moment elle le perdit de vue. Contrariée au dernier point, elle s'avança dans le parc, du côté où il avait disparu, et où se trouvait justement cet endroit sauvage dont elle ne s'était jamais approchée. Elle ne trouva point le sentier qu'on avait tracé depuis peu, et ne voyant qu'un fourré de ronces et d'épines,

elle balançait à s'y engager ; sa curiosité, plus forte que tous les obstacles, l'y détermina. A chaque pas, elle déchirait sa robe ou s'égratignait les mains en écartant les épines; elle tomba plusieurs fois sur de vieilles souches et se mit les jambes en sang, mais elle avançait toujours ; enfin elle découvrit à travers les branches un joli pavillon octogone, dont le dehors était peint et doré, et les huit croisées vitrées en verres de couleurs. Elle approche doucement, marchant sur la pointe du pied, et, retenant son haleine, se cache derrière un gros chêne, et voit, par une fenêtre ouverte, madame Lisbelle donnant ses ordres pour que rien ne manquât à une fête qui devait réunir tous les genres de plaisirs. La femme de chambre, revenue de son évanouissement, écrivait, sous la dictée de sa maîtresse, la liste des demoiselles et des jeunes messieurs qui devaient être invités ; le maître d'hôtel faisait le détail de tout ce qui composerait l'ambigu, et un laquais qui venait de Paris assurait que les musiciens arriveraient deux heures avant l'ouverture de la fête. Léonore ne se possédait pas de joie d'avoir découvert un secret si intéressant, et mourait

d'envie d'en faire part à sa sœur et à ses jeunes amies. Quand elle crut n'avoir plus rien à apprendre, elle reprit avec beaucoup de précautions le chemin de la maison; en arrivant, elle se lava le visage et les mains, et changea de robe ; puis elle alla chercher Delphine. « Ma bonne petite, lui dit-elle, j'ai de charmantes nouvelles à t'annoncer ; tu ne devinerais jamais le mystère que maman nous cache avec tant de soin ; mais je sais tout, et je vais te le raconter dans le plus grand détail. — Comment, ma sœur, tu ne respectes pas les secrets de maman ! C'est un tort que je serais bien fâchée de partager ; si elle nous cache quelque chose, nous devons penser qu'elle a pour cela de bonnes raisons ; si tu as surpris son secret, sois du moins assez discrète pour ne le dire à personne. — C'est bien mon intention ; toi seule le sauras, parce que je te regarde comme ma meilleure amie. — Et moi je ne veux rien entendre, je te le déclare positivement. » Léonore s'obstinait à vouloir conter son aventure du parc, et Delphine fut forcée de la quitter et de s'enfermer dans sa chambre.

Léonore s'impatientait d'être forcée de se

taire, lorsque trois jeunes demoiselles arrivèrent avec leur maman qui habitait une campagne voisine. L'indiscrète trouva moyen de les instruire, chacune en particulier, de la jolie fête qu'on préparait, et les assura qu'elles y seraient invitées, puisque leurs noms étaient sur la liste ; mais elle eut grand soin de leur demander le secret. Elles le gardèrent tout aussi bien qu'elle; et, dès le lendemain, on sut dans tous les environs qu'il y aurait chez madame Lisbelle une soirée charmante, un thé, une illumination, un feu d'artifice et mille autres divertissements ; on connut avec détail les ornements qui embellissaient le nouveau pavillon, et l'espérance de causer des surprises fut absolument détruite.

Madame Lisbelle apprit bientôt que son secret était divulgué ; elle fut beaucoup moins sensible à la légère contradiction qu'elle éprouvait qu'au chagrin de voir sa fille persévérer dans un défaut si choquant.

On était enfin à la veille du beau jour qui promettait tant de plaisir ; Léonore se coucha avec des idées couleur de rose, mais en regrettant qu'il fallût donner tant d'heures au sommeil. La femme de chambre de sa mère

entra chez elle à six heures du matin, et lui dit d'un ton grave : « Levez-vous, mademoiselle, et hâtez-vous de vous habiller ; je vais, par ordre de madame votre mère, vous conduire chez votre tante Derlac, où vous passerez la journée ; le carrosse nous attend ; j'ai quatre lieues à faire pour aller et revenir, vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre. » La pauvre Léonore fut si saisie à ce discours, qu'elle n'eut pas la force d'y répondre ; sa conscience lui disait quels reproches elle avait à se faire, lui rappelait toutes les occasions où elle avait abusé de la patience de sa mère, les bassesses dont elle s'était rendue coupable pour satisfaire sa curiosité ; elle convenait donc avec elle-même qu'elle était justement punie, mais elle n'en était pas moins affligée. Mademoiselle Victoire fut touchée des larmes qu'elle versait en abondance. « Je suis fâchée, dit-elle, d'être forcée de vous causer un si grand chagrin, mais les ordres de madame sont positifs. — Ah ! ma bonne amie, ne puis-je obtenir mon pardon ? Je veux me jeter aux pieds de maman, lui montrer mes regrets, et implorer sa pitié ; le jour de ma naissance, elle ne me chassera pas de

sa maison. — Hélas! mademoiselle, c'est ce que j'ai osé dire à ma maîtresse en demandant grâce pour vous, et voici sa réponse : Il n'est aucun jour dans l'année où cette fille ingrate craigne de m'offenser, il n'en est pas non plus où je ne doive l'en punir. Faites ce que je vous commande, et qu'à sept heures elle ne soit plus ici. »

Léonore, accablée de ces terribles paroles, se laissa coiffer et habiller par Victoire, qui la porta plutôt qu'elle ne la conduisit jusqu'au carrosse, qu'elles trouvèrent prêt à partir. On juge que la route fut fort triste ; Léonore était suffoquée par les sanglots, et la femme de chambre ne la voyait pas sans compassion dans cet état. Cette fille était chargée d'une lettre de sa maîtresse pour madame Derlac ; elle la lui remit en arrivant. Cette dame, après l'avoir lue, jeta sur sa nièce un regard méprisant, et s'adressant à Victoire : « Partez sur-le-champ, mademoiselle ; on a encore grand besoin de vous chez ma sœur ; dites-lui que je partage son chagrin, que je l'engage à ne pas songer aujourd'hui à celle qui le cause, et à ne s'occuper que de la fille qui lui reste, dont la naissance fut un bienfait du ciel. »

Léonore, aussi humiliée que chagrine, était noyée dans ses larmes ; mais au milieu de sa douleur, elle ne murmura point contre sa mère : elle sentait trop qu'elle avait mérité toute son indignation : ce fut sa tante qu'au fond du cœur elle accusa de dureté. Madame Derlac n'avait jamais eu d'enfants, elle ne connaissait pas ces puissants mouvements de tendresse maternelle qui rendent une mère adorable jusque dans ses rigueurs, parce qu'ils en tempèrent la sévérité, et qu'en punissant, son cœur souffre encore plus que celui qu'elle est forcée d'affliger. Étrangère à ces sentiments, madame Derlac s'étudia à redoubler la peine de la pauvre Léonore par ses manières dures, le dédain le plus marqué et le soin qu'elle eut de lui rappeler tout ce qui pouvait l'affliger. Les heures les moins fâcheuses de cette cruelle journée furent celles où, sa tante étant occupée, la jeune personne eut la liberté de se promener au jardin, et de s'y livrer à ses tristes pensées. Son esprit, naturellement juste, lui en suggéra de si salutaires, qu'elles influèrent sur tout le reste de sa vie. « A quoi me sert, se disait-elle à elle-même, de m'affliger sans mesure, et

de tourmenter mon imagination par le tableau que je me fais des plaisirs que goûtent en ce moment ma sœur et mes amies? Songeons, songeons plutôt à réparer le passé, et à prendre de si fortes résolutions pour l'avenir, que je ne retombe plus dans de pareilles fautes ; ce jour passera comme un autre, mais l'impression qu'il m'a faite ne s'effacera jamais. » Ce fut ce qui arriva. Léonore, de retour près de sa mère, lui montra un repentir si vrai, qu'il lui mérita son pardon et l'entier oubli de sa faute. Delphine, qui avait partagé le chagrin d'une sœur qu'elle aimait tendrement, l'accabla de caresses ; il ne fut point question de la fête, qui avait perdu tout son charme par l'absence d'une de celles pour qui on la donnait.

Léonore, par une continuelle attention sur elle-même, parvint à se corriger : c'est l'heureux privilége de la jeunesse, de détruire facilement les mauvais penchants, qui deviennent indomptables quand nous les avons laissés croître avec nous. Lorsqu'elle se sentait pressée d'un désir curieux, elle s'enfuyait dans sa chambre, et une lecture agréable, un beau morceau de musique, ou quelque autre

distraction, éloignait l'idée qu'elle voulait chasser. Voyait-elle deux personnes s'entretenir à voix basse, elle s'éloignait aussitôt; et quand le hasard lui découvrait un secret, elle le renfermait dans son cœur comme une chose sacrée. Cette conduite lui mérita l'estime de tout le monde, et une admiration d'autant plus juste, que ce changement lui avait coûté plus d'efforts.

— FIN. —

TABLE.

CONTE I.

Pages

Le donjon de Vincennes ou la captivité volontaire. 1

CONTE II.

La petite ville, ou la calomnie. 31

CONTE III.

La mère bien remplacée. 70

CONTE IV.

L'infortunée imaginaire, et la paysanne philosophe. 91

CONTE V.

L'amie invisible. 123

CONTE VI.

L'esprit et le bon sens. 150

CONTE VII.

Aux grands maux les grands remèdes. . . . 190

CONTE VIII.

La vertueuse orpheline. 228

CONTE IX.

Pages.

La flatterie. 246

CONTE X.

Le retour de pension. 284

CONTE XI.

La curiosité punie. 309



